

John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o

★ ADAMS ★

165.2

v.3



Handwritten signature or text, possibly "J. D. ..."

Œ U V R E S
DE THÉÂTRE
DE M. DE VOLTAIRE.
TOME TROISIÈME.



ŒUVRES DE M. DE VOLTAIRE.

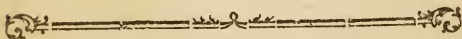
THÉÂTRE. TOME TROISIÈME,

Contenant

SÉMIRAMIS, ORESTE, ADÉLAÏDE
DU GUESCLIN; AMÉLIE, ou LE DUC
DE FOIX.



A NEUFCHÂTEL.



M. DCC. LXXI

✓

✓ ADAMS 165.2

v.3

SÉMIRAMIS,
TRAGÉDIE.

Th. Tome III.

A

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 N. 5TH ST. N. Y. C.

1897

1897

DISSERTATION
SUR
LA TRAGÉDIE
ANCIENNE ET MODERNE.

A SON ÉMINENCE
MONSEIGNEUR
LE CARDINAL QUERINI,
NOBLE VÉNITIEN, ÉVÊQUE DE BRESCIA,
BIBLIOTHÉCAIRE DU VATICAN.

MONSEIGNEUR,

IL était digne d'un génie tel que le vôtre,
& d'un homme qui est à la tête de la plus
ancienne bibliothèque du monde, de vous
donner tout entier aux lettres. On doit voir
de tels Princes de l'Église sous un Pontife qui
a éclairé le monde Chrétien avant de le gou-
verner. Mais si tous les lettrés vous doivent

de la reconnaissance, je vous en dois plus que personne, après l'honneur que vous m'avez fait de traduire en si beaux vers *la Henriade* & *le Poème de Fontenoy*. Les deux héros vertueux que j'ai célébrés font devenus les vôtres. Vous avez daigné m'embellir, pour rendre encore plus respectables aux nations les noms de *Henri IV* & de *Louis XV*, & pour étendre de plus en plus dans l'Europe le goût des arts.

Parmi les obligations que toutes les nations modernes ont aux Italiens, & sur-tout aux premiers Pontifes & à leurs Ministres, il faut compter la culture des belles-lettres, par qui furent adoucies peu-à-peu les mœurs féroces & grossières de nos peuples septentrionaux, & auxquelles nous devons aujourd'hui notre politesse, nos délices & notre gloire.

C'est sous le grand *Léon X* que le théâtre grec renaquit, ainsi que l'éloquence. La *Sophoniste* du célèbre Prélat *Trissino*, nonce du Pape, est la première tragédie régulière que l'Europe ait vue après tant de siècles de barbarie, comme la *Calandra* du Cardinal *Bibiena* avait été auparavant la première comédie dans l'Italie moderne.

Vous fûtes les premiers qui élevâtes de grands théâtres, & qui donnâtes au monde quelque idée de cette splendeur de l'ancienne Grèce, qui attirait les nations étrangères à ses solennités, & qui fut le modèle des peuples en tous les genres.

Si votre nation n'a pas toujours égalé les anciens dans le tragique, ce n'est pas que votre langue harmonieuse, féconde & flexible, ne soit propre à tous les sujets ; mais il y a grande apparence que les progrès que vous avez faits dans la musique, ont nui enfin à ceux de la véritable tragédie. C'est un talent qui a fait tort à un autre.

Permettez que j'entre, avec votre Éminence, dans une discussion littéraire. Quelques personnes, accoutumées au style des épitres dédicatoires, s'étonneront que je me borne ici à comparer les usages des Grecs avec les modernes, au-lieu de comparer les grands-hommes de l'antiquité avec ceux de votre Maison ; mais je parle à un savant, à un sage, à celui dont les lumières doivent m'éclairer, & dont j'ai l'honneur d'être le confrère dans la plus ancienne académie de

l'Europe , dont les membres s'occupent souvent de semblables recherches ; je parle enfin à celui qui aime mieux me donner des instructions que de recevoir des éloges.



PREMIÈRE PARTIE.

*Des tragédies grecques , imitées par quelques
opéra italiens & français.*

UN célèbre auteur de votre nation dit que , depuis les beaux jours d'Athènes , la tragédie , errante & abandonnée , cherche de contrée en contrée quelqu'un qui lui donne la main , & qui lui rende ses premiers honneurs ; mais qu'elle n'a pu le trouver.

S'il entend qu'aucune nation n'a de théâtres où des chœurs occupent presque toujours la scène , & chantent des strophes , des épodes & des antistrophes , accompagnées d'une danse grave ; qu'aucune nation ne fait paraître ses acteurs sur des espèces d'échâsses , le visage couvert d'un masque qui exprime la douleur d'un côté , & la joie de l'autre ; que la déclamation de nos tragédies n'est point notée & soutenue par des flûtes , il a , sans doute , raison ; & je ne fais si c'est à notre désavantage. J'ignore si la forme de nos tragédies , plus rapprochée de la nature , ne vaut

pas celle des Grecs, qui avait un appareil plus imposant.

Si cet auteur veut dire qu'en général, ce grand art n'est pas aussi considéré, depuis la renaissance des lettres, qu'il l'était autrefois; qu'il y a en Europe des nations qui ont quelquefois usé d'ingratitude envers les successeurs des *Sophocles* & des *Euripides*; que nos théâtres ne sont point de ces édifices superbes dans lesquels les Athéniens mettaient leur gloire; que nous ne prenons pas les mêmes soins qu'eux de ces spectacles devenus si nécessaires dans nos villes immenses, on doit être entièrement de son opinion. *Et sapit, & mecum facit, & Jove judicat æquo.*

Où trouver un spectacle qui nous donne une image de la scène grecque? C'est peut-être dans vos tragédies nommées opéra, que cette image subsiste. Quoi! me dira-t-on, un opéra italien aurait quelque ressemblance avec le théâtre d'Athènes? Oui. Le récitatif italien est précisément la mélodie des anciens; c'est cette déclamation notée & soutenue par des instrumens de musique. Cette mélodie, qui n'est ennuyeuse que dans vos

mauvaises *tragédies-opéra*, est admirable dans vos bonnes pièces. Les chœurs, que vous y avez ajoutés depuis quelques années, & qui sont liés essentiellement au sujet, approchent d'autant plus des chœurs des anciens, qu'ils sont exprimés avec une musique différente du récitatif, comme la strophe, l'épode & l'antistrophe étaient chantées chez les Grecs tout autrement que la mélopée des scènes. Ajoûtez à ces ressemblances, que dans plusieurs *tragédies-opéra* du célèbre abbé *Metastasio*, l'unité de lieu, d'action & de tems, est observée : ajoûtez que ces pièces sont pleines de cette poésie d'expression, & de cette élégance continue, qui embellissent le naturel sans jamais le charger, talent que, depuis les Grecs, le seul *Racine* a possédé parmi nous, & le seul *Addisson* chez les Anglais.

Je fais que ces tragédies, si imposantes par les charmes de la musique, & par la magnificence du spectacle, ont un défaut que les Grecs ont toujours évité ; je fais que ce défaut a fait des monstres des pièces les plus belles, & , d'ailleurs, les plus régulières. Il consiste à mettre, dans toutes les scènes, de

ces petits airs coupés, de ces ariettes détachées, qui interrompent l'action, & qui font valoir les fredons d'une voix efféminée, mais brillante, aux dépens de l'intérêt & du bon-sens. Le grand auteur que j'ai déjà cité, & qui a tiré beaucoup de ses pièces de notre théâtre tragique, a remédié, à force de génie, à ce défaut qui est devenu une nécessité. Les paroles de ses airs détachés sont souvent des embellissemens du sujet même; elles sont passionnées, elles sont quelquefois comparables aux plus beaux morceaux des odes d'*Horace*; j'en apporterai, pour preuve, cette strophe touchante que chante *Arbace* accusé & innocent.

Vo solcando un mar crudele

Senza vele

E senza farte.

Freme l'onda, il ciel s'imbruna,

Crêsce il vento, e manca l'arte:

E il voler della fortuna

Son costretto à seguitar.

Infelice in questo stato,

Son da tutti abbandonato;

Meco sola è l'innocenza

Che mi porta à naufragar.

J'y ajoûterai encore cette autre ariette sublime que débite le Roi des Parthes , vaincu par *Adrien* , quand il veut faire servir sa défaite même à sa vengeance.

Sprezza il furor del vento
Robusta quercia , auvezza
Di cento venti e cento
L'injurie à tolerar.
E se pur cade al suolo ,
Spiega per l'onde il volo ;
E con quel vento istesso
Va contrastando il mar.

Il y en a beaucoup de cette espèce ; mais que sont des beautés hors de place ? Et qu'aurait-on dit dans Athènes , si *Ædipe* & *Oreste* avaient , au moment de la reconnaissance , chanté de petits airs fredonnés , & débité des comparaisons à *Jocaste* & à *Électre* ? Il faut donc avouer que l'opéra , en séduisant les Italiens par les agrémens de la musique , a détruit d'un côté la véritable tragédie grecque qu'il faisait renaître de l'autre.

Notre opéra français nous devait faire encore plus de tort ; notre mélodie rentre bien moins que la vôtre dans la déclamation

naturelle; elle est plus languissante; elle ne permet jamais que les scènes aient leur juste étendue; elle exige des dialogues courts en petites maximes coupées, dont chacune produit une espèce de chanson.

Que ceux qui sont au fait de la vraie littérature des autres nations, & qui ne bornent pas leur science aux airs de nos ballets, songent à cette admirable scène dans *la Clemenza di Tito*, entre *Titus* & son favori, qui a conspiré contre lui; je veux parler de cette scène où *Titus* dit à *Sestus* ces paroles :

Siam foli, il tuo Sovrano
Non è presente; apri il tuo cuore à Tito,
Confida ti all' amico; io ti prometto
Qu'Augusto no'l saprà.

Qu'ils relisent le monologue suivant, où *Titus* dit ces autres paroles, qui doivent être l'éternelle leçon de tous les Rois, & le charme de tous les hommes.

. . . . Il tor' altrui la vita
È facoltà commune
Al più vil della terra; il darla è solo
De' numi, & de' regnanti.

Ces deux scènes, comparables à tout ce

que la Grèce a eu de plus beau , si elles ne sont pas supérieures ; ces deux scènes , dignes de *Corneille* , quand il n'est pas déclamateur , & de *Racine* , quand il n'est pas faible ; ces deux scènes , qui ne sont pas fondées sur un amour d'opéra , mais sur les nobles sentimens du cœur humain , ont une durée trois fois plus longue au moins que les scènes les plus étendues de nos tragédies en musique. De pareils morceaux ne seraient pas supportés sur notre théâtre lyrique , qui ne se soutient guères que par des maximes de galanterie , & par des passions manquées , à l'exception d'*Armide* , & des belles scènes d'*Iphigénie* , ouvrages plus admirables qu'imités.

Parmi nos défauts , nous avons , comme vous , dans nos opéra les plus tragiques , une infinité d'airs détachés , mais qui sont plus défectueux que les vôtres , parce qu'ils sont moins liés au sujet. Les paroles y sont presque toujours asservies aux musiciens , qui , ne pouvant exprimer dans leurs petites chansons les termes mâles & énergiques de notre langue , exigent des paroles efféminées , oisives , vagues , étrangères à l'action , & ajustées ,

comme on peut , à de petits airs mesurés , semblables à ceux qu'on appelle à Venise *Barcarole*. Quel rapport , par exemple , entre *Thésée* reconnu par son père , sur le point d'être empoisonné par lui , & ces ridicules paroles !

Le plus sage
S'enflamme & s'engage ,
Sans savoir comment.

Malgré ces défauts , j'ose encore penser que nos bonnes *tragédies-opéra* , telles qu'*Atis* , *Armide* , *Thésée* , étaient ce qui pouvait donner parmi nous quelque idée du théâtre d'Athènes , parce que ces tragédies sont chantées comme celles des Grecs ; parce que le chœur , tout vicieux qu'on l'a rendu , tout fade panégyriste qu'on l'a fait de la morale amoureuse , ressemble pourtant à celui des Grecs , en ce qu'il occupe souvent la scène. Il ne dit pas ce qu'il doit dire , il n'enseigne pas la vertu , & *regat iratos* , & *amet peccare timentes* ; mais enfin il faut avouer que la forme des *tragédies-opéra* nous retrace la forme de la tragédie grecque à quelques

égards. Il m'a donc paru , en général , en consultant les gens de lettres qui connaissent l'antiquité , que ces *tragédies-opéra* sont la copie & la ruine de la tragédie d'Athènes. Elles en font la copie , en ce qu'elles admettent la mélopée , les chœurs , les machines , les divinités : elles en font la destruction , parce qu'elles ont accoutumé les jeunes gens à se connaître en sons plus qu'en esprit , à préférer leurs oreilles à leur âme , les roulades à des pensées sublimes ; à faire valoir quelquefois les ouvrages les plus insipides & les plus mal écrits , quand ils sont soutenus par quelques airs qui nous plaisent. Mais , malgré tous ces défauts , l'enchantement qui résulte de ce mélange heureux de scènes , de chœurs , de danses , de symphonie , & de cette variété de décorations , subjugué jusqu'au critique même ; & la meilleure comédie , la meilleure tragédie , n'est jamais fréquentée par les mêmes personnes aussi assidûment qu'un opéra médiocre. Les beautés régulières , nobles , sévères , ne sont pas les plus recherchées par le vulgaire ; si on représente une ou deux fois *Cinna* ; on joue trois mois

les Fêtes Vénitiennes : un poëme épique est moins lu que des épigrammes licencieuses ; un petit roman sera mieux débité que l'hiftoire du président *de Thou*. Peu de particuliers font travailler de grands peintres ; mais on se dispute des figures estropiées qui viennent de la Chine , & des ornemens fragiles. On dore , on vernit des cabinets ; on néglige la noble architecture : enfin , dans tous les genres , les petits agrémens l'emportent sur le vrai mérite.



SECONDE PARTIE.

De la tragédie française comparée à la tragédie grecque.

HEUREUSEMENT la bonne & vraie tragédie parut en France avant que nous eussions ces opéra , qui auraient pu l'étouffer. Un auteur , nommé *Mairet* , fut le premier qui , en imitant la *Sophoniste* du *Trissino* , introduisit la règle des trois unités , que vous aviez prise des Grecs. Peu-à-peu notre scène s'épura , & se défit de l'indécence & de la barbarie qui déshonoraient alors tant de théâtres , & qui servaient d'excuse à ceux dont la sévérité peu éclairée condamnait tous les spectacles.

Les acteurs ne parurent pas élevés , comme dans Athènes , sur des cothurnes , qui étaient de véritables échâsses ; leur visage ne fut pas caché sous de grands masques , dans lesquels des tuyaux d'airain rendaient les sons de la voix plus frappans & plus terribles. Nous ne pûmes avoir la mélopée des Grecs. Nous

nous réduisîmes à la simple déclamation harmonieuse , ainsi que vous en aviez d'abord usé. Enfin nos tragédies devinrent une imitation plus vraie de la nature. Nous substituâmes l'histoire à la fable grecque. La politique , l'ambition , la jalousie , les fureurs de l'amour régnèrent sur nos théâtres. *Auguste* , *Cinna* , *César* , *Cornélie* , plus respectables que des héros fabuleux , parlèrent souvent sur notre scène , comme ils auraient parlé dans l'ancienne Rome.

Je ne prétends pas que la scène française l'ait emporté en tout sur celle des Grecs , & doive la faire oublier. Les inventeurs ont toujours la première place dans la mémoire des hommes ; mais, quelque respect qu'on ait pour ces premiers génies , cela n'empêche pas que ceux qui les ont suivis ne fassent souvent beaucoup plus de plaisir. On respecte *Homère* : mais on lit le *Tasse* ; on trouve dans lui beaucoup de beautés qu'*Homère* n'a point connues. On admire *Sophocle* : mais combien de nos bons auteurs tragiques ont-ils de traits de maître que *Sophocle* eût fait gloire d'imiter , s'il fût venu après eux ! Les Grecs

auraient appris de nos grands modernes à faire des expositions plus adroites , à lier les scènes les unes aux autres par cet art imperceptible qui ne laisse jamais le théâtre vuide , & qui fait venir & sortir avec raison les personnages. C'est à quoi les anciens ont souvent manqué , & c'est en quoi le *Trissino* les a malheureusement imités. Je maintiens , par exemple , que *Sophocle* & *Euripide* eussent regardé la première scène de *Bajazet* comme une école où ils auraient profité , en voyant un vieux Général d'armée annoncer , par les questions qu'il fait , qu'il médite une grande entreprise.

Que faisaient cependant nos braves janissaires ?
 Rendent-ils au Sultan des hommages sincères ,
 Dans le secret des cœurs , Osmin , n'as-tu rien lu ?

Et le moment d'après :

Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir ,
 Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur visir ?

Ils auraient admiré comme ce conjuré développe ensuite ses desseins , & rend compte de ses actions. Ce grand mérite de l'art n'était

point connu aux inventeurs de l'art. Le choc des passions , ces combats de sentimens opposés , ces discours animés de rivaux & de rivales , ces contestations intéressantes où l'on dit ce que l'on doit dire , ces situations si bien ménagées les auraient étonnés. Ils eussent trouvé mauvais , peut-être , qu'*Hippolyte* soit amoureux assez froidement d'*Aricie* , & que son gouverneur lui fasse des leçons de galanterie ; qu'il dise :

Vous-même où seriez-vous ,
Si toujours votre mère , à l'amour opposée ,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée ?

Paroles tirées du *Pastor fido* , & bien plus convenables à un berger qu'au gouverneur d'un Prince : mais ils eussent été ravis en admiration , en entendant *Phèdre* s'écrier :

Œnone , qui l'eût cru ? j'avais une rivale.
. . . . Hippolyte aime , & je n'en peux douter.
Ce farouche ennemi , qu'on ne pouvait dompter ,
Qu'offensait le respect , qu'importunait la plainte ;
Ce tigre , que jamais je n'abordai sans crainte ,
Soumis , apprivoisé , reconnaît un vainqueur.

Ce désespoir de *Phèdre*, en découvrant sa rivale, vaut certainement un peu mieux que la satire des femmes savantes, que fait si longuement & si mal-à-propos l'*Hippolyte* d'*Euripide*, qui devient là un mauvais personnage de comédie. Les Grecs auraient surtout été surpris de cette foule de traits sublimes qui étincellent de toutes parts dans nos modernes. Quel effet ne ferait point sur eux ce vers :

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? ... Qu'il mourût.

Et cette réponse, peut-être encore plus belle & plus passionnée, que fait *Hermione* à *Oreste*, lorsqu'après avoir exigé de lui la mort de *Pyrrhus* qu'elle aime, elle apprend malheureusement qu'elle est obéie; elle s'écrie alors:

Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?

O R E S T E.

O Dieux! quoi! ne m'avez-vous pas
Vous-même ici tantôt ordonné son trépas?

H E R M I O N E.

Ah! fallait-il en croire une amante insensée?

Je citerai encore ici ce que dit *César*, quand on lui présente l'urne qui renferme les cendres de *Pompée*.

Restes d'un demi-dieu, dont à peine je puis
Égaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis.

Les Grecs ont d'autres beautés : mais, je m'en rapporte à vous, Monseigneur, ils n'en ont aucune de ce caractère.

Je vais plus loin, & je dis que ces hommes qui étaient si passionnés pour la liberté, & qui ont dit si souvent qu'on ne peut penser avec hauteur que dans les républiques, apprendraient à parler dignement de la liberté même, dans quelques-unes de nos pièces, tout écrites qu'elles sont dans le sein d'une monarchie.

Les modernes ont encore, plus fréquemment que les Grecs, imaginé des sujets de pure invention, Nous eûmes beaucoup de ces ouvrages du tems du Cardinal de *Richelieu* ; c'était son goût, ainsi que celui des Espagnols : il aimait qu'on cherchât d'abord à peindre des mœurs & à arranger une intrigue, & qu'ensuite on donnât des noms

aux personnages, comme on en use dans la comédie; c'est ainsi qu'il travaillait lui-même, quand il voulait se délasser du poids du ministère. Le *Venceslas* de Rotrou est entièrement dans ce goût, & toute cette histoire est fabuleuse. Mais l'auteur voulut peindre un jeune homme fougueux dans ses passions, avec un mélange de bonnes & de mauvaises qualités; un père tendre & faible; & il a réussi dans quelques parties de son ouvrage. Le *Cid* & *Héraclius*, tirés des Espagnols, sont encore des sujets feints; il est bien vrai qu'il y a eu un Empereur nommé *Héraclius*, un Capitaine Espagnol qui eut le nom de *Cid*: mais presque aucune des aventures qu'on leur attribue n'est véritable. Dans *Zayre* & dans *Alzire*, (si j'ose en parler, & je n'en parle que pour donner des exemples connus,) tout est feint jusqu'aux noms. Je ne conçois pas, après cela, comment le père Brumoy a pu dire dans son *Théâtre des Grecs*, que la tragédie ne peut souffrir de sujets feints, & que jamais on ne prit cette liberté dans Athènes. Il s'épuise à chercher la raison d'une chose qui n'est pas. « Je crois en trouver

» une raison , dit-il , dans la nature de l'esprit
» humain : il n'y a que la vraisemblance dont
» il puisse être touché. Or , il n'est pas vrai-
» semblable que des faits aussi grands que
» ceux de la tragédie soient absolument in-
» connus. Si donc le poëte invente tout le
» sujet jusqu'aux noms , le spectateur se ré-
» volte , tout lui paroît incroyable , & la
» pièce manque son effet , faute de vraisem-
» blance ».

Premièrement , il est faux que les Grecs
se soient interdit cette espèce de tragédie.
Aristote dit expressément qu'*Agathon* s'était
rendu très-célèbre dans ce genre. Seconde-
ment , il est faux que ces sujets ne réussissent
point ; l'expérience du contraire dépose
contre le père *Brunoy*. En troisième lieu ,
la raison qu'il donne du peu d'effet que ce
genre de tragédie peut faire , est encore très-
fausse ; c'est assurément ne pas connaître le
cœur humain , que de penser qu'on ne peut
le remuer par des fictions. En quatrième lieu ,
un sujet de pure invention , & un sujet vrai ,
mais ignoré , sont absolument la même chose
pour les spectateurs ; & , comme notre scène
embrasse

embrasse des sujets de tous les tems & de tous les pays, il faudrait qu'un spectateur allât consulter tous les livres, avant qu'il fût si ce qu'on lui représente est fabuleux ou historique : il ne prend pas assurément cette peine ; il se laisse attendrir quand la pièce est touchante, & il ne s'avise pas de dire, en voyant *Polyeucte* : je n'ai jamais entendu parler de *Sévère* & de *Pauline* ; ces gens-là ne doivent pas me toucher. Le père *Brumoy* devait seulement remarquer que les pièces de ce genre sont beaucoup plus difficiles à faire que les autres. Tout le caractère de *Phèdre* était déjà dans *Euripide*, sa déclaration d'amour dans *Sénèque* le tragique, toute la scène d'*Auguste* & de *Cinna* dans *Sénèque* le philosophe ; mais il fallait tirer *Sévère* & *Pauline* de son propre fonds. Au reste, si le père *Brumoy* s'est trompé dans cet endroit & dans quelques autres, son livre est, d'ailleurs, un des meilleurs & des plus utiles que nous ayons ; & je ne combats son erreur qu'en estimant son travail & son goût.

Je reviens, & je dis que ce serait man-

quer d'ame & de jugement, que de ne pas avouer combien la scène française est au-dessus de la scène grecque, par l'art de la conduite, par l'invention, par les beautés de détail, qui sont sans nombre. Mais aussi on ferait bien partial & bien injuste, de ne pas tomber d'accord que la galanterie a presque par-tout affaibli tous les avantages que nous avons d'ailleurs. Il faut convenir que, d'environ quatre-cents tragédies qu'on a données au théâtre, depuis qu'il est en possession de quelque gloire en France, il n'y en a pas dix ou douze qui ne soient fondées sur une intrigue d'amour, plus propre à la comédie qu'au genre tragique. C'est presque toujours la même pièce, le même nœud, formé par une jalousie & une rupture; & dénoué par un mariage; c'est un coquetterie continuelle, une simple comédie, où des Princes sont acteurs, & dans laquelle il y a quelquefois du sang répandu pour la forme.

La plupart de ces pièces ressembleront si fort à des comédies, que les acteurs étaient parvenus, depuis quelque tems, à les réciter du ton dont ils jouent les pièces qu'on appelle

du haut comique ; ils ont par-là contribué à dégrader encore la tragédie : la pompe & la magnificence de la déclamation ont été mises en oubli. On s'est piqué de réciter des vers comme de la prose : on n'a pas considéré qu'un langage au-dessus du langage ordinaire, doit être débité d'un ton au-dessus du ton familier. Et si quelques acteurs ne s'étaient heureusement corrigés de ces défauts, la tragédie ne serait bientôt, parmi nous, qu'une suite de conversations galantes, froidement récitées : aussi n'y a-t-il pas encore long-tems que, parmi les acteurs de toutes les troupes, les principaux rôles dans la tragédie n'étaient connus que sous le nom de *l'Amoureux* & de *l'Amoureuse*. Si un étranger avait demandé dans Athènes : Quel est votre meilleur acteur pour les amoureux dans *Iphigénie*, dans *Hécube*, dans les *Héraclides*, dans *Œdipe*, & dans *Électre* ? on n'aurait pas même compris le sens d'une telle demande. La scène française s'est lavée de ce reproche par quelques tragédies, où l'amour est une passion furieuse & terrible, & vraiment digne du théâtre ; & par d'autres, où le nom d'amour n'est

pas même prononcé. Jamais l'amour n'a fait verser tant de larmes que la nature. Le cœur n'est qu'effleuré, pour l'ordinaire, des plaintes d'une amante ; mais il est profondément attendri de la douloureuse situation d'une mère, prête de perdre son fils ; c'est donc assurément par condescendance pour son ami, que *Despréaux* disait :

..... De l'amour la sensible peinture

Est, pour aller au cœur, la route la plus sûre.

La route de la nature est cent fois plus sûre, comme plus noble ; les morceaux les plus frappans d'*Iphigénie*, sont ceux où *Clytemnestre* défend sa fille, & non pas ceux où *Achille* défend son amante.

On a voulu donner dans *Sémiramis* un spectacle encore plus pathétique que dans *Mérope* ; on y a déployé tout l'appareil de l'ancien théâtre Grec. Il serait triste, après que nos grands maîtres ont surpassé les Grecs en tant de choses dans la tragédie, que notre nation ne pût les égaler dans la dignité de leurs représentations. Un des plus grands obstacles qui s'opposent, sur notre théâtre,

à toute action grande & pathétique, est la foule des spectateurs, confondue sur la scène avec les acteurs; cette indécence se fit sentir particulièrement à la première représentation de *Sémiramis*. La principale actrice de Londres, qui était présente à ce spectacle, ne revenait point de son étonnement: elle ne pouvait concevoir comment il y avait des hommes assez ennemis de leurs plaisirs, pour gâter ainsi le spectacle sans en jouir. Cet abus a été corrigé dans la suite aux représentations de *Sémiramis*, & il pourrait aisément être supprimé pour jamais. Il ne faut pas s'y méprendre; un inconvénient tel que celui-là seul, a suffi pour priver la France de beaucoup de chef-d'œuvres qu'on aurait sans doute hasardés, si on avait eu un théâtre libre, propre pour l'action, & tel qu'il est chez toutes les autres nations de l'Europe.

Mais ce grand défaut n'est pas assurément le seul qui doive être corrigé. Je ne peux assez m'étonner, ni me plaindre du peu de soin qu'on a en France de rendre les théâtres dignes des excellens ouvrages qu'on y représente, & de la nation qui en fait ses délices.

Cinna, *Athalie*, méritaient d'être représentés ailleurs que dans un jeu de paume, au bout duquel on a élevé quelques décorations du plus mauvais goût, & dans lequel les spectateurs sont placés, contre tout ordre & contre toute raison, les uns debout sur le théâtre même, les autres debout dans ce qu'on appelle *parterre*, où ils sont gênés & pressés indécemment, & où ils se précipitent quelquefois en tumulte les uns sur les autres, comme dans une sédition populaire. On représente au fond du Nord nos ouvrages dramatiques dans des salles mille fois plus magnifiques, mieux entendues, & avec beaucoup plus de décence.

Que nous sommes loin, sur-tout, de l'intelligence & du bon goût qui règne en ce genre dans presque toutes vos villes d'Italie! Il est honteux de laisser subsister encore ces restes de barbarie dans une ville si grande, si peuplée, si opulente & si polie. La dixième partie de ce que nous dépensons tous les jours en bagatelles, aussi magnifiques qu'inutiles & peu durables, suffirait pour élever des monumens publics en tous les genres, pour

rendre Paris aussi magnifique qu'il est riche & peuplé, & pour l'égalér un jour à Rome, qui est notre modèle en tant de choses. C'était un des projets de l'immortel *Colbert*. J'ose me flatter qu'on pardonnera cette petite digression à mon amour pour les arts & pour ma patrie; & que peut-être même un jour elle inspirera aux magistrats qui sont à la tête de cette ville, la noble envie d'imiter les magistrats d'Athènes & de Rome, & ceux de l'Italie moderne.

Un théâtre construit selon les règles doit être très-vaste; il doit représenter une partie d'une place publique, le péristile d'un palais, l'entrée d'un temple. Il doit être fait de sorte qu'un personnage, vu par les spectateurs, puisse ne l'être point par les autres personnages selon le besoin. Il doit en imposer aux yeux, qu'il faut toujours séduire les premiers. Il doit être susceptible de la pompe la plus majestueuse. Tous les spectateurs doivent voir & entendre également, en quelque endroit qu'ils soient placés. Comment cela peut-il s'exécuter sur une scène étroite, au milieu d'une foule de jeunes gens qui laissent à peine

dix pieds de place aux acteurs ? De-là vient que la plupart des pièces ne sont que de longues conversations ; toute action théâtrale est souvent manquée & ridicule. Cet abus subsiste, comme tant d'autres, par la raison qu'il est établi, & parce qu'on jette rarement sa maison par terre, quoiqu'on sache qu'elle est mal tournée. Un abus public n'est jamais corrigé qu'à la dernière extrémité. Au reste, quand je parle d'une action théâtrale, je parle d'un appareil, d'une cérémonie, d'une assemblée, d'un événement nécessaire à la pièce, & non pas de ces vains spectacles plus puérils que pompeux, de ces ressources du décorateur qui suppléent à la stérilité du poëte, & qui amusent les yeux, quand on ne fait pas parler aux oreilles & à l'ame. J'ai vu à Londres une pièce où l'on représentait le couronnement du Roi d'Angleterre, dans toute l'exactitude possible. Un chevalier, armé de toutes pièces, entrait à cheval sur le théâtre. J'ai quelquefois entendu dire à des étrangers : *Ah ! le bel opéra que nous avons eu ! on y voyait passer, au galop, plus de deux-cents gardes. Ces gens-là ne savaient pas que quatre beaux*

vers valent mieux dans une pièce qu'un régiment de cavalerie. Nous avons à Paris une troupe comique étrangère, qui, ayant rarement de bons ouvrages à représenter, donne, sur le théâtre des feux d'artifice. Il y a longtemps qu'*Horace*, l'homme de l'antiquité qui avait le plus de goût, a condamné ces sottises qui leurent le peuple.

*Effeda festinant, pilenta, petorrita, naves;
Captivum portatur ebur, captiva Corinthus.
Si foret in terris, rideret Democritus;
Spectaret populum ludis attentius ipsis.*



TROISIÈME PARTIE.

De Sémiramis.

PAR tout ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire, Monseigneur, vous voyez que c'était une entreprise assez hardie de représenter *Sémiramis* assemblant les Ordres de l'État pour leur annoncer son mariage; l'Ombre de *Ninus*, sortant de son tombeau, pour prévenir un inceste, & pour venger sa mort; *Sémiramis* entrant dans ce mausolée, & en sortant expirante, & percée de la main de son fils. Il était à craindre que ce spectacle ne révoltât : & d'abord, en effet, la plupart de ceux qui fréquentent les spectacles, accoutumés à des élégies amoureuses, se liguerent contre ce nouveau genre de tragédie. On dit qu'autrefois, dans une ville de la grande Grèce, on proposait des prix pour ceux qui inventeraient des plaisirs nouveaux. Ce fut ici tout le contraire. Mais quelques efforts qu'on ait faits pour faire tomber cette espèce de drame, vraiment terrible & tra-

gique , on n'a pu y réussir ; on disait & on écrivait de tous côtés , que l'on ne croit plus aux revenans , & que les apparitions des morts ne peuvent être que puériles aux yeux d'une nation éclairée. Quoi ! toute l'antiquité aura cru ces prodiges , & il ne sera pas permis de se conformer à l'antiquité ! Quoi ! notre Religion aura consacré ces coups extraordinaires de la Providence , & il serait ridicule de les renouveler !

Les Romains philosophes ne croyaient pas aux revenans du tems des Empereurs , & cependant le jeune *Pompée* évoque une Ombre dans la *Pharfale*. Les Anglais ne croient pas assurément plus que les Romains aux revenans ; cependant ils voient tous les jours avec plaisir , dans la tragédie d'*Hamlet* , l'Ombre d'un Roi qui paraît sur le théâtre dans une occasion à-peu-près semblable à celle où l'on a vu à Paris le spectre de *Ninus*. Je suis bien loin assurément de justifier en tout la tragédie d'*Hamlet* ; c'est une pièce grossière & barbare , qui ne serait pas supportée par la plus vile populace de France & d'Italie. *Hamlet* y devient fou au second acte , & sa maitresse de-

vient folle au troisieme : le Prince tue le père de sa maitresse, feignant de tuer un rat, & l'héroïne se jette dans la rivière. On fait sa fosse sur le théâtre; des fossoyeurs disent des quolibets dignes d'eux, en tenant dans leurs mains des têtes de morts; le prince *Hamlet* répond à leurs grossièretés abominables, par des folies non moins dégoûtantes. Pendant ce tems-là un des acteurs fait la conquête de la Pologne. *Hamlet*, sa mère & son beau-père boivent ensemble sur le théâtre; on chante à table, on s'y querelle, on se bat, on se tue; on croirait que cet ouvrage est le fruit de l'imagination d'un sauvage ivre. Mais parmi ces irrégularités grossières, qui rendent encore aujourd'hui le théâtre Anglais si absurde & si barbare, on trouve dans *Hamlet*, par une bizarrerie encore plus grande, des traits sublimes, dignes des plus grands génies. Il semble que la nature se soit plûe à rassembler dans la tête de *Shakespear*, ce qu'on peut imaginer de plus fort & de plus grand, avec ce que la grossièreté sans esprit peut avoir de plus bas & de plus détestable.

Il faut avouer que, parmi les beautés qui

étincellent au milieu de ces horribles extravagances, l'Ombre du père d'*Hamlet* est un des coups de théâtre des plus frappans. Il fait toujours un grand effet sur les Anglais, je dis sur ceux qui sont les plus instruits, & qui sentent le mieux toute l'irrégularité de leur ancien théâtre. Cette Ombre inspire plus de terreur à la seule lecture, que n'en fait naître l'apparition de *Darius* dans la tragédie d'*Eschyle*, intitulée *les Perses*. Pourquoi ? Parce que *Darius*, dans *Eschyle*, ne paraît que pour annoncer les malheurs de sa famille ; au-lieu que, dans *Shakespear*, l'Ombre du père d'*Hamlet* vient demander vengeance, vient révéler des crimes secrets ; elle n'est ni inutile, ni amenée par force ; elle sert à convaincre qu'il y a un pouvoir invisible, qui est le maître de la nature. Les hommes, qui ont tous un fond de justice dans le cœur, souhaitent naturellement que le ciel s'intéresse à venger l'innocence : on verra avec plaisir, en tout tems & en tout pays, qu'un Être suprême s'occupe à punir les crimes de ceux que les hommes ne peuvent appeler en jugement : c'est une consolation pour le faible ; c'est un frein pour le pervers qui est puissant.

Du ciel , quand il le faut , la justice suprême
Suspend l'ordre éternel , établi par lui-même :
Il permet à la mort d'interrompre ses loix ,
Pour l'effroi de la terre , & l'exemple des Rois.

Voilà ce que dit à *Sémiramis* le Pontife de Babylone , & ce que le Successeur de *Samuël* aurait pu dire à *Saül* , quand l'Ombre de *Samuël* vint lui annoncer sa condamnation.

Je vais plus avant , & j'ose affirmer que , lorsqu'un tel prodige est annoncé dans le commencement d'une tragédie , quand il est préparé , quand on est parvenu enfin jusqu'au point de le rendre nécessaire , de le faire désirer même par les spectateurs , il se place alors au rang des choses naturelles.

On fait bien que ces grands artifices ne doivent pas être prodigués. *Nec Deus interfit , nisi dignus vindice nodus*. Je ne voudrais pas assurément , à l'imitation d'*Euripide* , faire descendre *Diane* , à la fin de la tragédie de *Phèdre*, ni *Minerve* dans l'*Iphigénie en Tauride*. Je ne voudrais pas , comme *Shakespear* , faire apparaître à *Brutus* son mauvais Génie. Je voudrais que de telles hardiesses ne fussent employées que quand elles servent à la fois à mettre dans la pièce de l'intrigue & de la

terreur ; & je voudrais , sur-tout , que l'intervention de ces êtres surnaturels ne parût pas absolument nécessaire. Je m'explique : si le nœud d'un poème tragique est tellement embrouillé , qu'on ne puisse se tirer d'embarras que par le secours d'un prodige , le spectateur sent la gêne où l'auteur s'est mis , & la faiblesse de la ressource. Il ne voit qu'un écrivain qui se tire mal-adroitement d'un mauvais pas. Plus d'illusion , plus d'intérêt. *Quodcunque ostendis mihi sic , incredulus odi.* Mais je suppose que l'auteur d'une tragédie se fût proposé pour but d'avertir les hommes , que Dieu punit quelquefois de grands crimes par des voies extraordinaires ; je suppose que sa pièce fût conduite avec un tel art , que le spectateur attendît à tout moment l'Ombre d'un Prince assassiné , qui demande vengeance , sans que cette apparition fût une ressource absolument nécessaire à une intrigue embarrassée ; je dis qu'alors ce prodige , bien ménagé , ferait un très-grand effet en toute langue , en tout tems & en tout pays.

Tel est , à-peu-près , l'artifice de la tragédie de *Sémiramis* , (aux beautés près , dont je n'ai

pu l'orner.) On voit, dès la première scène, que tout doit se faire par le ministère céleste; tout roule, d'acte en acte, sur cette idée. C'est un Dieu vengeur, qui inspire à *Sémiramis* des remords qu'elle n'eût point eus dans ses prospérités, si les cris de *Ninus* même ne fussent venus l'épouvanter au milieu de sa gloire. C'est ce Dieu qui se sert de ces remords mêmes qu'il lui donne, pour préparer son châtiment; & c'est de-là même que résulte l'instruction qu'on peut tirer de la pièce. Les Anciens avaient souvent dans leurs ouvrages le but d'établir quelque grande maxime; ainsi *Sophocle* finit son *Œdipe*, en disant, qu'il ne faut jamais appeler un homme heureux avant sa mort : ici toute la morale de la pièce est renfermée dans ces vers :

..... Il est donc des forfaits
Que le courroux des Dieux ne pardonne jamais !

Maxime bien autrement importante que celle de *Sophocle*. Mais quelle instruction, dirait-on, le commun des hommes peut-il tirer d'un crime si rare, & d'une punition plus rare encore ? J'avoue que la catastrophe de

Sémiramis n'arrivera pas souvent ; mais ce qui arrive tous les jours se trouve dans les derniers vers de la pièce :

..... Apprenez tous, du moins ,
Que les crimes secrets ont les Dieux pour témoins.

Il y a peu de familles sur la terre où l'on ne puisse quelquefois s'appliquer ces vers ; c'est par-là que les sujets tragiques , les plus au-dessus des fortunes communes , ont les rapports les plus vrais avec les mœurs de tous les hommes.

Je pourrais , sur-tout , appliquer à la tragédie de *Sémiramis* , la morale par laquelle *Euripide* finit son *Alceste* , pièce dans laquelle le merveilleux règne bien davantage : *Que les Dieux emploient des moyens étonnans pour exécuter leurs éternels décrets ! Que les grands évènements qu'ils ménagent , surpassent les idées des mortels !*

Enfin , Monseigneur , c'est uniquement parce que cet ouvrage respire la morale la plus pure , & même la plus sévère , que je le présente à votre Eminence. La véritable tragédie est l'école de la vertu ; & la seule dif-

férence qui soit entre le théâtre épuré & les livres de morale , c'est que l'instruction se trouve dans la tragédie toute en action ; c'est qu'elle y est intéressante , & qu'elle se montre relevée des charmes d'un art qui ne fut inventé autrefois que pour instruire la terre , & pour bénir le ciel , & qui , par cette raison , fut appelé le langage des Dieux. Vous qui joignez ce grand art à tant d'autres , vous me pardonnerez , sans doute , le long détail où je suis entré , sur des choses qui n'avaient pas peut-être été encore tout-à-fait éclaircies , & qui le seraient , si votre Éminence daignait me communiquer ses lumières sur l'antiquité , dont elle a une si profonde connaissance,



AVERTISSEMENT.

CETTE TRAGÉDIE, d'une espèce particulière, & qui demande un appareil peu commun sur le théâtre de Paris, avait été demandée par l'Infante d'Espagne, Dauphine de France, qui, remplie de la lecture des Anciens, aimait les ouvrages de ce caractère. Si elle eût vécu, elle eût protégé les arts, & donné au théâtre plus de pompe & de dignité.

P E R S O N N A G E S .

S É M I R A M I S , Reine de Babylone.

A R Z A C E , ou N I N I A S , fils de Sémiramis.

A Z É M A , Princesse du sang de Bélus.

A S S U R , Prince du sang de Bélus.

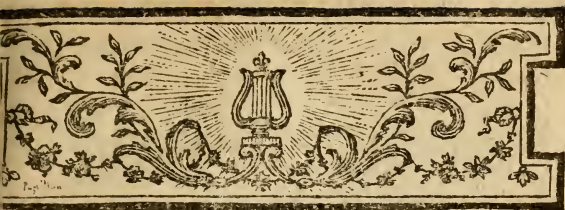
O R O È S , Grand - Prêtre.

O T A N E , Ministre attaché à Sémiramis.

M I T R A N E , ami d'Arzace.

C É D A R , attaché à Assur.

Gardes , Mages , Esclaves , Suite.



SÉMIRAMIS, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un vaste péristyle, au fond duquel est le palais de Sémiramis. Les jardins en terrasse sont élevés au-dessus du palais; le temple des Mages est à droite, & un mausolée à gauche orné d'obélisques.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE. *Deux Esclaves portent une cassette dans le lointain.*

OUI, Mitrane, en secret l'ordre émané du trône,
met, entre tes bras, Arzace à Babylone.

46 *S É M I R A M I S ,*

Que la Reine, en ces lieux brillans de sa splendeur,
De son puissant génie imprime la grandeur !
Quel art a pu former ces enceintes profondes ,
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ses ondes ;
Ce temple , ces jardins dans les airs soutenus ,
Ce vaste mausolée où repose Ninus ?
Éternels monumens moins admirables qu'elle !
C'est ici qu'à ses pieds Sémiramis m'appelle.
Les Rois de l'Orient , loin d'elle prosternés ,
N'ont point eu ces honneurs qui me sont destinés :
Je vais dans son éclat voir cette Reine heureuse.

M I T R A N E .

La renommée, Arzace, est souvent bien trompeuse ;
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez ,
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

A R Z A C E .

Comment ?

M I T R A N E .

Sémiramis , à ses douleurs livrée ,
Sème ici les chagrins dont elle est dévorée :
L'horreur qui l'épouvante est dans tous les esprits.
Tantôt remplissant l'air de ses lugubres cris ,
Tantôt morne , abattue , égarée , interdite ,
De quelque Dieu vengeur évitant la poursuite ,
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés ,
A la nuit , au silence , à la mort consacrés ;
Séjour où nul mortel n'osa jamais descendre ,
Où de Ninus , mon maître , on conserve la cendre.

Elle approche à pas lents , l'air sombre , intimidé ,
 Et se frappant le sein de ses pleurs inondé.
 A travers les horreurs d'un silence farouche ,
 Les noms de fils , d'époux échappent de sa bouche.
 Elle invoque les Dieux ; mais les Dieux irrités
 Ont corrompu le cours de ses prospérités.

A R Z A C E.

Quelle est d'un tel état l'origine imprévue ?

M I T R A N E.

L'effet en est affreux ; la cause est inconnue.

A R Z A C E.

Et depuis quand les Dieux l'accablent-ils ainsi ?

M I T R A N E.

Du tems qu'elle ordonna que vous vinssiez ici.

A R Z A C E.

Moi ?

M I T R A N E.

Vous ; ce fut , Seigneur , au milieu de ces fêtes ,
 Quand Babylone en feu célébrait vos conquêtes ;
 Lorsqu'on vit déployer ces drapeaux suspendus ,
 Monumens des États à vos armes rendus.
 Lorsqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître
 Cette jeune Azéma , la nièce de mon maître ,
 Ce pur sang de Bélus , & de nos Souverains ,
 Qu'aux Scythes ravisseurs ont arraché vos mains ,
 Ce trône a vu flétrir sa majesté suprême ,
 Dans des jours de triomphe , au sein du bonheur même.

Azéma n'a point part à ce trouble odieux :
Un seul de ses regards adoucira les Dieux.
Azéma d'un malheur ne peut être la cause ;
Mais de tout , cependant , Sémiramis dispose.
Son cœur en ces horreurs n'est pas toujours plongé :

M I T R A N E.

De ces chagrins mortels son esprit dégagé,
Souvent reprend sa force & sa splendeur première.
J'y revois tous les traits de cette ame si fière ,
A qui les plus grands Rois sur la terre adorés ,
Même par leurs flatteurs , ne sont pas comparés :
Mais lorsque , succombant au mal qui la déchire ,
Ses mains laissent flotter les rênes de l'Empire ,
Alors le fier Assur , ce satrape insolent ,
Fait gémir le palais sous son joug accablant.
Ce secret de l'État , cette honte du trône ,
N'ont point encor percé les murs de Babylone.
Ailleurs on nous envie ; ici nous gémissons.

A R Z A C E.

Pour les faibles humains quelles hautes leçons !
Que par-tout le bonheur est mêlé d'amertume !
Qu'un trouble aussi cruel m'agite & me consume !
Privé de ce mortel , dont les yeux éclairés
Auraient conduit mes pas à la cour égarés ;
Accusant le destin qui m'a ravi mon père ,
En proie aux passions d'un âge téméraire ,
A mes vœux orgueilleux sans guide abandonné ,
De quels écueils nouveaux je marche environné !

MITRANE.

M I T R A N E.

J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable ;
Phradate m'était cher , & sa perte m'accable :
Hélas ! Ninus l'aimait ; il lui donna son fils ;
Ninias , notre espoir , à ses mains fut remis.
Un même jour ravit & le fils & le père ;
Il s'imposa dès-lors un exil volontaire ;
Mais enfin son exil a fait votre grandeur.
Élevé près de lui dans les champs de l'honneur ,
Vous avez à l'Empire ajoûté des provinces ;
Et, placé par la gloire au rang des plus grands Princes ,
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

A R Z A C E.

Je ne fais en ces lieux quels seront mes destins.
Aux plaines d'Arbazan quelques succès peut-être ,
Quelques travaux heureux , m'ont assez fait connaître ;
Et quand Sémiramis , aux rives de l'Oxus ,
Vint imposer des loix à cent peuples vaincus ,
Elle laissa tomber , de son char de victoire ,
Sur mon front jeune encore , un rayon de sa gloire :
Mais souvent dans les camps un soldat honoré
Rempe à la cour des Rois , & languit ignoré.
Mon père , en expirant , me dit que ma fortune
Dépendait en ces lieux de la cause commune.
Il remit dans mes mains ces gages précieux ,
Qu'il conserva toujours loin des profanes yeux ;
Je dois les déposer dans les mains du grand-prêtre ;
Lui seul doit en juger , lui seul doit les connaître ;

Sur mon fort , en secret, je dois le consulter ;
A Sémiramis même il peut me présenter.

M I T R A N E .

Rarement il l'approche ; obscur & solitaire ,
Renfermé dans les soins de son saint ministère ,
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour ,
On le voit dans son temple , & jamais à la cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême ,
Ni placé sa tiare auprès du diadème.
Moins il veut être grand , plus il est révéré.
Quelque accès m'est ouvert en ce séjour sacré ;
Je puis même en secret lui parler à cette heure.
Vous le verrez ici , non loin de sa demeure ,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

S C È N E II.

A R Z A C E , *seul.*

EH ! quelle est donc sur moi la volonté des Dieux ?
Que me réservent-ils ? & d'où vient que mon père
M'envoie, en expirant, au pied du sanctuaire ?
Moi soldat , moi nourri dans l'horreur des combats ,
Moi , qu'enfin l'amour seul entraîne sur ses pas !
Aux Dieux des Caldéens quel service ai-je à rendre ?
Mais quelle voix plaintive ici se fait entendre ?
(*On entend des gémissemens sortir du fond du tombeau ,
ou l'on suppose qu'ils sont entendus.*)

Du fond de cette tombe, un cri lugubre, affreux,
Sur mon front pâlisant fait dresser mes cheveux;
De Ninus, m'a-t-on dit, l'Ombre en ces lieux habite...
Les cris ont redoublé, mon ame est interdite.
Séjour sombre & sacré, mânes de ce grand Roi,
Voix puissante des Dieux, que voulez-vous de moi?

S C È N E I I I.

ARZACE, le grand Mage OROÈS, fuite
de Mages, MITRANE.

MITRANE, *au Mage Oroès.*

OUI, Seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre
Ces monumens secrets que vous semblez attendre.

A R Z A C E.

Du Dieu des Caldéens pontife redouté,
Permettez qu'un guerrier, à vos yeux présenté,
Apporte à vos genoux la volonté dernière
D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière..
Vous daignâtes l'aimer.

O R O È S.

Jeune & brave mortel,
D'un Dieu qui conduit tout le décret éternel
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un père.
De Phradate, à jamais, la mémoire m'est chère;

C ij

Son fils me l'est encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux, par son ordre envoyés,
Où sont-ils ?

A R Z A C E.

Les voici.

(*Les Esclaves donnent le coffre aux deux Mages, qui le posent sur un autel.*)

OROËS, *ouvrant le coffre, & se penchant avec respect & avec douleur.*

C'est donc vous que je touche,
Restes chers & sacrés ; je vous vois, & ma bouche
Presse avec des sanglots ces tristes monumens,
Qui, m'arrachant des pleurs, attestent mes sermens :
Que l'on nous laisse seuls ; allez : & vous, Mitrane,
De ce secret mystère écarterez tout profane.

(*Les Mages se retirent.*)

Voici ce même sceau, dont Ninus autrefois
Transmit aux nations l'empreinte de ses loix :
Je la vois, cette lettre à jamais effrayante,
Que, prête à se glacer, traça sa main mourante.
Adorez ce bandeau, dont il fut couronné ;
A venger son trépas ce fer est destiné,
Ce fer qui subjugua la Perse & la Médie,
Inutile instrument contre la perfidie,
Contre un poison trop sûr, dont les mortels apprêts...

A R Z A C E.

Ciel ! que m'apprenez-vous ?

O R O È S.

Ces horribles secrets
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du sein de ce sépulcre inaccessible au monde,
Les mânes de Ninus, & les Dieux outragés,
Ont élevé leurs voix, & ne sont point vengés.

A R Z A C E.

Jugez de quelle horreur j'ai dû sentir l'atteinte.
Ici même, & du fond de cette auguste enceinte,
D'affreux gémissemens sont vers moi parvenus.

O R O È S.

Ces accens de la mort sont la voix de Ninus.

A R Z A C E.

Deux fois à mon oreille ils se sont fait entendre.

O R O È S.

Ils demandent vengeance.

A R Z A C E.

Il a droit de l'attendre ;

Mais de qui ?

O R O È S.

Les cruels dont les coupables mains
Du plus juste des Rois ont privé les humains,
Ont de leur trahison caché la trame impie ;
Dans la nuit de la tombe elle est ensevelie.
Aisément des mortels ils ont séduit les yeux ;
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des Dieux,
Des plus obscurs complots il perce les abîmes.

Ah ! si ma faible main pouvait punir ces crimes !
 Je ne fais ; mais l'aspect de ce fatal tombeau
 Dans mes sens étonnés porte un trouble nouveau.
 Ne puis-je y consulter ce Roi qu'on y révère ?

O R O È S.

Non : le ciel le défend ; un oracle sévère
 Nous interdit l'accès de ce séjour de pleurs ,
 Habité par la mort , & par des Dieux vengeurs.
 Attendez avec moi le jour de la justice ;
 Il est tems qu'il arrive , & que tout s'accomplisse.
 Je n'en peux dire plus ; des pervers éloigné ,
 Je lève en paix mes mains vers le ciel indigné.
 Sur ce grand intérêt , qui peut-être vous touche ,
 Ce ciel , quand il lui plaît , ouvre & ferme ma bouche.
 J'ai dit ce que j'ai dû ; tremblez qu'en ces remparts ,
 Une parole , un geste , un seul de vos regards ,
 Ne trahisse un secret que mon Dieu vous confie.
 Il y va de sa gloire , & du sort de l'Asie ;
 Il y va de vos jours. Vous , Mages , approchez ;
 Que ces chers monumens sous l'autel soient cachés.

*(La grande porte du palais s'ouvre , & se remplit de
 gardes. Assur paraît avec sa suite d'un autre côté.)*

Déjà le palais s'ouvre , on entre chez la Reine ;
 Vous voyez cet Assur , dont la grandeur hautaine
 Traîne ici sur ses pas un peuple de flatteurs.
 A qui, Dieu tout-puissant, donnez-vous les grandeurs ?
 O monstre !

A R Z A C E.

Quoi, Seigneur!

O R O È S.

Adieu. Quand la nuit sombre
Sur ces coupables murs viendra jeter son ombre,
Je pourrai vous parler en présence des Dieux.
Redoutez-les, Arzace: ils ont sur vous les yeux.

S C È N E I V.

A R Z A C E *sur le devant du théâtre, avec*
MITRANE, *qui reste auprès de lui; ASSUR*
vers un des côtés, avec CÉDAR & sa suite.

A R Z A C E.

DE tout ce qu'il m'a dit, que mon ame est émue!
Quels crimes! quelle cour! & qu'elle est peu connue!
Quoi! Ninus, quoi! mon maître est mort empoisonné!
Et je ne vois que trop qu'Assur est soupçonné.

MITRANE, *approchant d'Arzace.*

Des Rois de Babylone Assur tient sa naissance;
Sa fière autorité veut de la déférence;
La Reine le ménage, on craint de l'offenser,
Et l'on peut, sans rougir, devant lui s'abaisser;

A R Z A C E.

Devant-lui?

A S S U R , *dans l'enfoncement, à Cédar.*

Me trompé-je ? Arzace à Babylone !
Sans mon ordre ! qui ? lui ! Tant d'audace m'étonne.

A R Z A C E.

Quel orgueil !

A S S U R.

Approchez ; quels intérêts nouveaux
Vous font abandonner vos camps & vos drapeaux ?
Des rives de l'Oxus quel sujet vous amène ?

A R Z A C E.

Mes services, Seigneur, & l'ordre de la Reine.

A S S U R.

Quoi ! la Reine vous mande ?

A R Z A C E.

Oui.

A S S U R.

Mais savez-vous bien
Que, pour avoir son ordre, on demande le mien ?

A R Z A C E.

Je l'ignorais, Seigneur, & j'aurais pensé même
Bleffer, en le croyant, l'honneur du diadème.
Pardonnez, un soldat est mauvais courtifan.
Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan
J'ai pu servir la cour, & non pas la connaître.

A S S U R.

L'âge, le tems, les lieux vous l'apprendront peut-être ;

Mais ici par moi seul au pied du trône admis,
Que venez-vous chercher près de Sémiramis ?

A R Z A C E.

J'ose lui demander le prix de mon courage,
L'honneur de la servir.

A S S U R.

Vous osez davantage.

Vous ne m'expliquez pas vos vœux présomptueux ;
Je fais pour Azéma vos desseins & vos feux.

A R Z A C E.

Je l'adore, sans doute, & son cœur, où j'aspire,
Est d'un prix à mes yeux au-dessus de l'Empire :
Et mes profonds respects, mon amour....

A S S U R.

Arrêtez.

Vous ne connaissez pas à qui vous insultez.
Qui ? Vous, associer la race d'un Sarmate
Au sang des demi-dieux du Tigre & de l'Euphrate !
Je veux bien par pitié vous donner un avis ;
Si vous osez porter jusqu'à Sémiramis
L'injurieux aveu que vous osez me faire,
Vous m'avez entendu, frémissiez, téméraire :
Mes droits impunément ne sont pas offensés.

A R Z A C E.

J'y cours de ce pas même, & vous m'enhardissez :
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.
Quels que soient en ces lieux les droits de votre place,
Vous n'avez pas celui d'outrager un soldat,
Qui servit & la Reine, & vous-même, & l'État.

C v

58 *S É M I R A M I S ,*

Je vous paraîs hardi, mon feu peut vous déplaire;
Mais vous me paraîsez cent fois plus téméraire,
Vous qui, sous votre joug prétendant m'accabler,
Vous croyez assez grand pour m'avoir fait trembler.

A S S U R.

Pour vous punir peut-être; & je vais vous apprendre
Quel prix de tant d'audace un sujet doit attendre.

A R Z A C E.

Tous deux nous l'apprendrons.



S C È N E V.

SÉMIRAMIS *paraît dans le fond , appuyée sur ses femmes : OTANE son confident va au-devant d'Assur. ASSUR, ARZACE, MITRANE.*

O T A N E.

S E I G N E U R , quittez ces lieux ;
La Reine en ce moment se cache à tous les yeux.
Respectez les douleurs de son ame éperdue.
Dieux ! retirez la main sur sa tête étendue.

A R Z A C E.

Que je la plains !

A S S U R , à l'un des siens.

Sortons ; & , sans plus consulter ,
De ce trouble inouï songeons à profiter.

S É M I R A M I S *avance sur la scène,*

O T A N E , *revenant à Sémiramis.*

O Reine , rappelez votre force première ;
Que vos yeux , sans horreur , s'ouvrent à la lumière.

S É M I R A M I S.

O voiles de la mort , quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs , & lassés de s'ouvrir ?

C vj

(Elle marche éperdue sur la scène , croyant voir l'Ombre
de Ninus.)

Abîmes , fermez-vous ; fantôme horrible , arrête :
Frappe , ou cesse à la fin de menacer ma tête.
Arzace est-il venu ?

O T A N E.

Madame , en cette cour ,
Arzace auprès du temple a devancé le jour.

S É M I R A M I S.

Cette voix formidable , infernale , ou céleste ,
Qui dans l'ombre des nuits pousse un cri si funeste ,
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir ,
Mes douloureux tourmens seront prêts à finir.

O T A N E.

Au sein de ces horreurs goûtez donc quelque joie ;
Espérez dans ces Dieux , dont le bras se déploie.

S É M I R A M I S.

Arzace est dans ma cour ! ... Ah ! je sens qu'à son nom
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raison.

O T A N E.

Perdez-en pour jamais l'importune mémoire ;
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire
Effacent ce moment heureux ou malheureux ,
Qui d'un fatal hymen brisa le joug affreux.
Ninus , en vous chassant de son lit & du trône ,
En vous perdant , Madame , eût perdu Babylone.

Pour le bien des mortels vous prévintes ses coups;
Babylone & la Terre avaient besoin de vous ;
Et quinze ans de vertus & de travaux utiles ,
Les arides déserts par vous rendus fertiles ,
Les sauvages humains soumis au frein des loix ,
Les arts dans nos cités naissans à votre voix ,
Ces hardis monumens que l'univers admire ,
Les acclamations de ce puissant Empire ,
Sont autant de témoins , dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des Dieux.
Enfin , si leur justice emportait la balance ,
Si la mort de Ninus excitait leur vengeance ,
D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur courroux ?
Assur fut , en effet , plus coupable que vous ;
Sa main , qui prépara le breuvage homicide ,
Ne tremble point pourtant , & rien ne l'intimide.

S É M I R A M I S.

Nos destins, nos devoirs étaient trop différens ;
Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.
J'étais épouse , Otane , & je suis sans excuse ;
Devant les Dieux vengeurs mon désespoir m'accuse.
J'avais cru que ces Dieux , justement offensés ,
En m'arrachant mon fils , m'avaient punie assez ;
Que tant d'heureux travaux rendaient mon diadème,
Ainsi qu'au monde entier , respectable au ciel même.
Mais , depuis quelques mois , ce spectre furieux
Vient affliger mon cœur , mon oreille , mes yeux ;
Je me traîne à la tombe , où je ne puis descendre ;
J'y révère de loin cette fatale cendre ;

Je l'invoque en tremblant : des sons, des cris affreux,
De longs gémissemens répondent à mes vœux.
D'un grand évènement je me vois avertie,
Et peut-être il est tems que le crime s'expie.

O T A N E.

Mais est-il assuré que ce spectre fatal
Soit en effet sorti du séjour infernal ?
Souvent de ses erreurs notre ame est obsédée ;
De son ouvrage même elle est intimidée ,
Croit voir ce qu'elle craint, &c, dans l'horreur des nuits,
Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

S É M I R A M I S.

Je l'ai vu ; ce n'est point une erreur passagère ,
Qu'enfante du sommeil la vapeur mensongère ;
Le sommeil à mes yeux refusant ses douceurs ,
N'a point sur mes esprits répandu ses erreurs.
Je veillais , je pensais au sort qui me menace ,
Lorsqu'au bord de mon lit j'entends nommer Arzace.
Ce nom me rassurait : tu fais quel est mon cœur.
Assur depuis un tems l'a pénétré d'horreur.
Je frémis , quand il faut ménager mon complice :
Rougir devant ses yeux est mon premier supplice ;
Et je déteste en lui cet avantage affreux
Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.
Je voudrais ... mais faut-il, dans l'état qui m'opprime,
Par un crime nouveau punir sur lui mon crime ?
Je demandais Arzace afin de l'opposer
Au complice odieux qui pense m'imposer ;

Je m'occupais d'Arzace, & j'étais moins troublée.
Dans ces momens de paix, qui m'avaient consolée,
Ce ministre de mort a reparu soudain,
Tout dégouttant de sang, & le glaive à la main:
Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.
Vient-il pour me punir, vient-il pour me défendre?
Arzace au moment même arrivait dans ma cour;
Le ciel à mon repos a réservé ce jour:
Cependant toute en proie au trouble qui me tue,
La paix ne rentre point dans mon ame abattue.
Je passe à tout moment de l'espoir à l'effroi.
Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.
Mon trône m'importune, & ma gloire passée
N'est qu'un nouveau tourment de ma triste pensée.
J'ai nourri mes chagrins, sans les manifester;
Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de consulter
Ce Mage révééré, que chérit Babylone,
D'avilir devant lui la majesté du trône,
De montrer une fois, en présence du ciel,
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
Mais j'ai fait en secret, moins fière ou plus hardie;
Consulter Jupiter aux sables de Lybie,
Comme si loin de nous le Dieu de l'univers
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts.
Le Dieu qui s'est caché dans cette sombre enceinte;
A reçu dès long-tems mon hommage & ma crainte.
J'ai comblé ses autels & de dons & d'encens.
Répare-t-on le crime, hélas! par des présens?
De Memphis aujourd'hui j'attends une réponse.

S C È N E V I.

SÉMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

MITRANE.

AUX portes du palais , en secret on annonce
Un prêtre de l'Égypte arrivé de Memphis.

S É M I R A M I S.

Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.
Allons, cachons , sur-tout , au reste de l'Empire ,
Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire ;
Et qu'Arzace , à l'instant à mon ordre rendu ,
Puisse apporter le calme à ce cœur éperdu.

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

A R Z A C E , A Z É M A.

A Z É M A.

ARZACE, écoutez-moi; cet Empire indompté
Vous doit son nouveau lustre, & moi ma liberté.
Quand les Scythes vaincus, réparant leurs défaites,
S'élancèrent sur nous de leurs vastes retraites;
Quand mon père, en tombant, me laissa dans leurs fers,
Vous seul, portant la foudre au fond de leurs déserts,
Brisâtes mes liens, remplîtes ma vengeance.
Je vous dois tout; mon cœur en est la récompense:
Je ne serai qu'à vous; mais notre amour nous perd.
Votre cœur généreux, trop simple & trop ouvert,
A cru qu'en cette cour, ainsi qu'en votre armée,
Suivi de vos exploits, & de la renommée,
Vous pouviez déployer, sincère impunément,
La fierté d'un héros, & le cœur d'un amant.
Vous outragez Assur: vous devez le connaître;
Vous ne pouvez le perdre: il menace, il est maître;
Il abuse en ces lieux de son pouvoir fatal;
Il est inexorable, ... il est votre rival.

A R Z A C E.

Il vous aime! qui? lui!

Ce cœur sombre & farouche ,
Qui hait toute vertu , qu'aucun charme ne touche ,
Ambitieux esclave , & tyran tour-à-tour ,
S'est-il flatté de plaire , & connaît-il l'amour ?
Des Rois Assyriens comme lui descendue ,
Et plus près de ce trône , où je suis attendue ,
Il pense , en m'immolant à ses secrets desseins ,
Appuyer de mes droits ses droits trop incertains .
Pour moi , si Ninias , à qui , dès sa naissance ,
Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance ;
Si l'héritier du sceptre à moi seule promis ,
Voyait encor le jour près de Sémiramis ;
S'il me donnait son cœur , avec le rang suprême ,
J'en atteste l'amour , j'en jure par vous-même ,
Ninias me verrait préférer aujourd'hui
Un exil avec vous , à ce trône avec lui .
Les campagnes du Scythe , & ses climats stériles ,
Pleins de votre grand nom , sont d'assez doux asyles .
Le sein de ces déserts , où naquit notre amour ,
Est pour moi Babylone , & deviendra ma cour .
Peut-être l'ennemi , que cet amour outrage ,
A ce doux châtimement ne borne point sa rage .
J'ai démêlé son ame , & j'en vois la noirceur ;
Le crime , ou je me trompe , étonne peu son cœur .
Votre gloire déjà lui fait assez d'ombrage ;
Il vous craint , il vous hait .

A R Z A C E .

Je le hais davantage ;

Mais je ne le crains pas , étant aimé de vous.
Conservez vos bontés , je brave son courroux.
La Reine entre nous deux tient au moins la balance.
Je me suis vu d'abord admis en sa présence ;
Elle m'a fait sentir , à ce premier accueil ,
Autant d'humanité , qu'Assur avait d'orgueil ;
Et , relevant mon front prosterné vers son trône ,
M'a vingt fois appelé l'appui de Babylone.
Je m'entendais flatter , de cette auguste voix ,
Dont tant de Souverains ont adoré les loix ;
Je la voyais franchir cet immense intervalle ,
Qu'a mis entre elle & moi la majesté royale :
Que j'en étais touché ! qu'elle était à mes yeux
La mortelle , après vous , la plus semblable aux Dieux !

A Z É M A ,

Si la Reine est pour nous , Assur en vain menace ;
Je ne crains rien.

A R Z A C E .

J'allais , plein d'une noble audace ,
Mettre à ses pieds mes vœux jusqu'à vous élevés ,
Qui révoltent Assur , & que vous approuvez.
Un prêtre de l'Égypte approche au moment même ,
Des oracles d'Ammon portant l'ordre suprême.
Elle ouvre le billet d'une tremblante main ,
Fixe les yeux sur moi , les détourne soudain ,
Laisse couler des pleurs , interdite , éperdue ,
Me regarde , soupire , & s'échappe à ma vue.
On dit qu'au désespoir son grand cœur est réduit ,
Que la terreur l'accable , & qu'un Dieu la poursuit.

Je m'attendris sur elle ; & je ne puis comprendre ,
 Qu'après plus de quinze ans , soigneux de la défendre ,
 Le ciel la persécute , & paraisse outragé.
 Qu'a-t-elle fait aux Dieux ? D'où vient qu'ils ont changé

A Z É M A .

On ne parle en effet que d'augures funestes ,
 De mânes en courroux , de vengeance célestes.
 Sémiramis troublée a semblé , quelques jours ,
 Des soins de son Empire abandonner le cours :
 Et j'ai tremblé qu'Assur , en ces jours de tristesse ,
 Du palais effrayé n'accablât la faiblesse.
 Mais la Reine a paru ; tout s'est calmé soudain ,
 Tout a senti le poids du pouvoir souverain.
 Si déjà de la cour mes yeux ont quelque usage ,
 La Reine hait Assur , l'observe , le ménage :
 Ils se craignent l'un l'autre , & tout prêts d'éclater ,
 Quelque intérêt secret semble les arrêter.
 J'ai vu Sémiramis à son nom courroucée :
 La rougeur de son front trahissait sa pensée ;
 Son cœur paraissait plein d'un long ressentiment ;
 Mais souvent à la cour tout change en un moment.
 Retournez , & parlez.

A R Z A C E .

J'obéis ; mais j'ignore
 Si je puis à son trône être introduit encore.

A Z É M A .

Ma voix secondera mes vœux & votre espoir ;
 Je fais de vous aimer ma gloire & mon devoir.

Que de Sémiramis on adore l'empire ,
Que l'Orient vaincu la respecte & l'admire ,
Dans mon triomphe heureux j'envîrai peu les siens.
Le monde est à ses pieds , mais Arzace est aux miens.
Allez. Assur paraît.

A R Z A C E.

Qui ? ce traître ? A sa vue ,
D'une invincible horreur je sens mon ame émue.

S C È N E I I.

ASSUR , CÉDAR , ARZACE , AZÉMA.

A S S U R , à Cédar.

VA , dis-je , & vois enfin si les tems sont venus
De lui porter des coups trop long-tems retenus.
(Cédar sort.)

Quoi ! je le vois encore ! il brave encor ma haine !

A R Z A C E.

Vous voyez un sujet protégé par sa Reine.

A S S U R.

Elle a daigné vous voir ; mais vous a-t-elle appris
De l'orgueil d'un sujet quel est le digne prix ?
Savez-vous qu'Azéma , la fille de vos maîtres ,
Ne doit unir son sang qu'au sang de ses ancêtres ?
Et que de Ninias épouse en son berceau . . .

A R Z A C E.

Je fais que Ninias , Seigneur , est au tombeau ;

Que son père, avec lui, mourut d'un coup funeste ;
Il me suffit.

A S S U R.

Eh bien, apprenez donc le reste.

Sachez que de Ninus le droit m'est assuré,
Qu'entre son trône & moi je ne vois qu'un degré ;
Que la Reine m'écoute, & souvent sacrifie
A mes justes conseils un sujet qui s'oublie ;
Et que tous vos respects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'osaient offenser.

A R Z A C E.

Instruit à respecter le sang qui vous fit naître,
Sans redouter en vous l'autorité d'un maître,
Je fais ce qu'on vous doit, sur-tout en ces climats,
Et je m'en souviendrais, si vous n'en parliez pas.
Vos aïeux, dont Bélus a fondé la noblesse,
Sont votre premier droit au cœur de la Princesse.
Vos intérêts présents, le soin de l'avenir,
Le besoin de l'État, tout semble vous unir.
Moi, contre tant de droits, qu'il me faut reconnaître,
J'ose en opposer un, qui les vaut tous, peut-être :
J'aime : & j'ajouterais, Seigneur, que mon secours
A vengé ses malheurs, a défendu ses jours,
A soutenu ce trône où son destin l'appelle,
Si j'osais, comme vous, me vanter devant elle.
Je vais remplir son ordre à mon zèle commis ;
Je n'en reçois que d'elle, & de Sémiramis.
L'État peut quelque jour être en votre puissance ;
Le ciel donne souvent des Rois dans sa vengeance.

Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,
Si vous comptez Arzace au rang de vos sujets.

A S S U R.

Tu combles la mesure , & tu cours à ta perte.

S C È N E III.

A S S U R, A Z É M A.

A S S U R.

MADAME, son audace est trop long-tems soufferte,
Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous,
Sur un sujet plus noble & plus digne de nous ?

A Z É M A.

En est-il ? Mais parlez.

A S S U R.

Bientôt l'Asie entière

Sous vos pas & les miens ouvre une autre carrière :
Les faibles intérêts doivent peu nous frapper ;
L'univers nous appelle, & va nous occuper.
Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même ;
Le ciel semble abaisser cette grandeur suprême.
Cet astre si brillant , si long-tems respecté,
Penche vers son déclin , sans force & sans clarté.
On le voit , on murmure , & déjà Babylone
Demande , à haute voix , un héritier du trône.
Ce mot en dit assez ; vous connaissez mes droits ;
Ce n'est point à l'amour à nous donner des Rois,

Non qu'à tant de beautés mon ame inaccessible
Se fasse une vertu de paraître insensible ;
Mais pour vous & pour moi , j'aurais trop à rougir,
Si le sort de l'État dépendait d'un soupir.
Un sentiment plus digne, & de l'un & de l'autre,
Doit gouverner mon sort, & commander au vôtre.
Vos aïeux sont les miens ; & nous les trahissons,
Nous perdons l'univers, si nous nous divisons.
Je peux vous étonner ; cet austère langage
Effarouche aisément les grâces de votre âge ;
Mais je parle aux héros, aux Rois dont vous sortez,
A tous ces demi-dieux que vous représentez.
Long-tems foulant aux pieds leur grandeur & leur cendre
Usurpant un pouvoir où nous devons prétendre,
Donnant aux nations, ou des loix, ou des fers,
Une femme imposa silence à l'univers.
De sa grandeur qui tombe affermissiez l'ouvrage ;
Elle eut votre beauté, possédez son courage.
L'amour à vos genoux ne doit se présenter,
Que pour vous rendre un sceptre, & non pour vous l'ôter
C'est ma main qui vous l'offre ; & du moins je me flatte
Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate
La majesté d'un nom qu'il vous faut respecter,
Et le trône du monde où vous devez monter.

A Z É M A.

Reposez-vous sur moi, sans insulter Arzace,
Du soin de maintenir la splendeur de ma race.
Je défendrai, sur-tout, quand il en sera tems,
Les droits que m'ont transmis les Rois dont je descends.

Je connais nos ayeux : mais, après tout , j'ignore ,
Si , parmi ces héros que l'Assyrie adore ,
Il en est un plus grand , plus chéri des humains ,
Que ce même Sarmate , objet de vos dédains.
Aux vertus , croyez-moi , rendez plus de justice :
Pour moi , quand il faudra que l'hymen m'affervisse ,
C'est à Sémiramis à faire mes destins ;
Et j'attendrai , Seigneur , un maître de ses mains.
J'écoute peu ces bruits que le peuple répète ,
Échos tumultueux d'une voix plus secrète.
J'ignore si vos chefs , aux révoltes poussés ,
De servir une femme en secret sont lassés.
Je les vois à ses pieds baisser leur tête altière ;
Ils peuvent murmurer , mais c'est dans la poussière.
Les dieux , dit-on , sur elle ont étendu leur bras :
J'ignore son offense , & je ne pense pas ,
Si le ciel a parlé , Seigneur , qu'il vous choisisse ,
Pour annoncer son ordre , & servir sa justice.
Elle règne en un mot. Et vous qui gouvernez ,
Vous prenez à ses pieds les loix que vous donnez ;
Je ne connais ici que son pouvoir suprême ;
Ma gloire est d'obéir ; obéissez de même.



S C È N E IV.

A S S U R , C É D A R.

A S S U R.

O BÉIR ! ah ! ce mot fait trop rougir mon front ;
J'en ai trop dévoré l'insupportable affront.
Parle , as-tu réussi ? Ces semences de haine ,
Que nos soins en secret cultivaient avec peine ,
Pourront-elles porter , au gré de ma fureur ,
Les fruits que j'en attends de discorde & d'horreur ?

C É D A R.

J'ose espérer beaucoup. Le peuple enfin commence
A sortir du respect , & de ce long silence ,
Où le nom , les exploits , l'art de Sémiramis ,
Ont enchaîné les cœurs étonnés & soumis.
On veut un successeur au trône d'Assyrie ;
Et quiconque , Seigneur , aime encor la patrie ,
Ou qui , gagné par moi , se vante de l'aimer ,
Dit qu'il nous faut un maître , & qu'il faut vous nommer

A S S U R.

Chagrins toujours cuisans ! honte toujours nouvelle !
Quoi ! ma gloire , mon rang , mon destin dépend d'elle !
Quoi ! j'aurai fait mourir & Ninus & son fils ,
Pour remper le premier devant Sémiramis ,
Pour languir dans l'éclat d'une illustre disgrâce ,
Près du trône du monde à la seconde place !

La Reine se bornait à la mort d'un époux;
Mais j'étendis plus loin ma fureur & mes coups.
Ninias, en secret privé de la lumière,
Du trône où j'aspirais m'entrouvrait la barrière,
Quand sa puissante main la ferma sous mes pas.
C'est en vain que, flattant l'orgueil de ses appas,
J'avais cru chaque jour prendre sur sa jeunesse
Cet heureux ascendant, que les soins, la souplesse,
L'attention, le tems, savent si bien donner
Sur un cœur sans dessein, facile à gouverner.
Je connus mal cette ame inflexible & profonde;
Rien ne la put toucher que l'Empire du monde.
Elle en parut trop digne, il le faut avouer:
Je suis, dans mes fureurs, contraint à la louer.
Je la vis retenir, dans ses mains assurées,
De l'État chancelant les rênes égarées,
Appaiser le murmure, étouffer les complots,
Gouverner en Monarque, & combattre en héros.
Je la vis captiver & le peuple & l'armée.
Ce grand art d'imposer même à la renommée,
Fut l'art qui sous son joug enchaîna les esprits;
L'univers à ses pieds demeure encor surpris.
Que dis-je? Sa beauté, ce flatteur avantage,
Fit adorer les loix qu'impofa son courage;
Et, quand dans mon dépit j'ai voulu conspirer,
Mes amis consternés n'ont su que l'admirer.

C É D A R.

Ce charme se dissipe, & ce pouvoir chancelle.
Son génie égaré semble s'éloigner d'elle.

76. *S É M I R A M I S ,*

Un vain remords la trouble ; & sa crédulité
A, depuis quelque tems, en secret consulté
Ces oracles menteurs d'un temple méprisable,
Que les fourbes d'Égypte ont rendu vénérable.
Son encens & ses vœux fatiguent les autels :
Elle devient semblable au reste des mortels :
Elle a connu la crainte.

A S S U R.

Accablons sa faiblesse.

Je ne puis m'élever, qu'autant qu'elle s'abaisse.
De Babylone, au moins, j'ai fait parler la voix.
Sémiramis, enfin, va céder une fois.
Ce premier coup porté, sa ruine est certaine.
Me donner Azéma, c'est cesser d'être Reine ;
Oser me refuser, soulève ses États ;
Et de tous les côtés le piège est sous ses pas.
Mais peut-être, après tout, quand je crois la surprendre,
J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.

C É D A R.

Si la Reine vous cède, & nomme un héritier,
Assur de son destin peut-il se défier ?
De vous, & d'Azéma, l'union désirée
Rejoindra de nos Rois la tige séparée.
Tout vous porte à l'Empire, & tout parle pour vous.

A S S U R.

Pour Azéma, sans doute, il n'est point d'autre époux.
Mais pourquoi de si loin faire venir Arzace ?
Elle a favorisé son insolente audace.

Tout prêt à le punir, je me vois retenu
Par cette même main dont il est soutenu.
Prince, mais sans sujets; ministre, & sans puissance;
Environné d'honneurs, & dans la dépendance;
Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,
Des prêtres consultés, qui font parler leurs Dieux;
Sémiramis enfin toujours en défiance,
Qui me ménage à peine, & qui craint ma présence.
Nous verrons si l'ingrate, avec impunité,
Ose pousser à bout un complice irrité.

(Il veut sortir.)

S C È N E V.

ASSUR, OTANE, CÉDAR.

OTANE.

SEIGNEUR, Sémiramis vous ordonne d'attendre;
Elle veut en secret vous voir & vous entendre,
Et de cet entretien qu'aucun ne soit témoin.

ASSUR.

A ses ordres sacrés j'obéis avec soin,
Otane; & j'attendrai sa volonté suprême.



S C È N E V I.

A S S U R , C É D A R.

A S S U R.

EH! d'où peut donc venir ce changement extrême?
Depuis près de trois mois, je lui semble odieux;
Mon aspect importun lui fait baisser les yeux;
Toujours quelque témoin nous voit & nous écoute.
De nos froids entretiens, qui lui pèsent sans doute,
Ses soudaines frayeurs interrompent le cours;
Son silence souvent répond à mes discours.
Que veut-elle me dire? ou que veut-elle apprendre?
Elle avance vers nous; c'est-elle. Va m'attendre.

S C È N E V I I.

S É M I R A M I S , A S S U R.

S É M I R A M I S.

SEIGNEUR, il faut enfin que je vous ouvre un cœur
Qui long-tems devant vous devora sa douleur.
J'ai gouverné l'Asie, & peut-être avec gloire;
Peut-être Babylone, honorant ma mémoire,
Mettra Sémiramis à côté des grands Rois.

Vos mains de mon Empire ont soutenu le poids.
Par-tout victorieuse , absolue , adorée ,
De l'encens des humains je vivais enivrée :
Tranquille , j'oubliai , sans crainte & sans ennui ,
Quel degré m'éleva dans ce rang où je suis.
Des Dieux , dans mon bonheur , j'oubliai la justice ;
Elle parle , je cède ; & ce grand édifice ,
Que je crus à l'abri des outrages du tems ,
Veut être raffermi jusqu'en ses fondemens.

A S S U R.

Madame , c'est à vous d'achever votre ouvrage ,
De commander au tems , de prévoir son outrage.
Qui pourrait obscurcir des jours si glorieux ?
Quand la terre obéit , que craignez-vous des Dieux ?

S É M I R A M I S.

La cendre-de Ninus repose en cette enceinte ,
Et vous me demandez le sujet de ma crainte !
Vous !

A S S U R.

Je vous avourai que je suis indigné
Qu'on se souvienne encor si Ninus a regné.
Craint-on , après quinze ans , ses mânes en colère ?
Ils se seraient vengés , s'ils avaient pu le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je suis épouvanté , mais c'est de vos remords.
Ah ! ne consultez point d'oracles inutiles :
C'est par la fermeté qu'on rend les Dieux faciles.
Ce fantôme inouï , qui paraît en ce jour ,
Qui naquit de la crainte , & l'enfante à son tour ,

D iv

30 *S É M I R A M I S*,
Peut-il vous effrayer par tous ses vains prestiges ?
Pour qui ne les craint point, il n'est point de prodiges :
Ils sont l'appas grossier des peuples ignorans ,
L'invention du fourbe , & le mépris des Grands .
Mais si quelque intérêt , plus noble & plus solide ,
Éclaire votre esprit , qu'un vain trouble intimide ;
S'il vous faut de Bélus éterniser le sang ,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang

S É M I R A M I S.

Je viens vous en parler. Ammon & Babylone
Demandent sans détour un héritier du trône.
Il faut que de mon sceptre on partage le faix ;
Et le peuple & les Dieux vont être satisfaits.
Vous le savez assez , mon superbe courage
S'était fait une loi de régner sans partage :
Je tins sur mon hymen l'univers en suspens ;
Et quand la voix du peuple , à la fleur de mes ans ,
Cette voix qu'aujourd'hui le ciel même seconde ,
Me pressait de donner des Souverains au monde ,
Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux ,
Cet honneur , je le fais , n'appartenait qu'à vous.
Vous deviez l'espérer ; mais vous pûtes connaître
Combien Sémiramis craignait d'avoir un maître.
Je vous fis , sans former un lien si fatal ,
Le second de la terre , & non pas mon égal.
C'était assez , Seigneur ; & j'ai l'orgueil de croire
Que ce rang aurait pu suffire à votre gloire.
Le ciel me parle enfin , j'obéis à sa voix ;
Écoutez son oracle , & recevez mes loix.

*Babylone doit prendre une face nouvelle,
Quand, d'un second hymen allumant le flambeau,
Mère trop malheureuse, épouse trop cruelle,
Tu calmeras Ninus au fond de son tombeau.*
C'est ainsi que des Dieux l'ordre éternel s'explique.
Je connais vos desseins, & votre politique ;
Vous voulez dans l'État vous former un parti ;
Vous m'opposez le sang dont vous êtes sorti.
De vous & d'Azéma mon successeur peut naître ;
Vous briguez cet hymen, elle y prétend peut-être.
Mais moi je ne veux pas que vos droits & les siens,
Ensemble confondus, s'arment contre les miens :
Telle est ma volonté, constante, irrévocable.
C'est à vous de juger si le Dieu qui m'accable
A laissé quelque force à mes sens interdits,
Si vous reconnaîssiez encor Sémiramis,
Si je peux soutenir la Majesté du trône.
Je vais donner, Seigneur, un maître à Babylone.
Mais, soit qu'un si grand choix honore un autre ou vous,
Je serai souveraine, en prenant un époux.
Assemblez seulement les Princes & les Mages ;
Qu'ils viennent à ma voix joindre ici leurs suffrages ;
Le don de mon Empire, & de ma liberté,
Est l'acte le plus grand de mon autorité.
Loin de le prévenir, qu'on l'attende en silence.
Le ciel à ce grand jour attache sa clémence.
Tout m'annonce des Dieux qui daignent se calmer ;
Mais c'est le repentir qui doit les désarmer :
Croyez-moi ; les remords, à vos yeux méprisables,
Sont la seule vertu qui reste à des coupables.

Je vous paraïs timide & faible ; désormais
 Connaîsez la faiblesse , elle est dans les forfaits.
 Cette crainte n'est pas honteuse au diadème ;
 Elle convient aux Rois , & , sur-tout , à vous-même ;
 Et je vous apprendrai qu'on peut , sans s'avilir ,
 S'abaisser sous les Dieux , les craindre & les servir.

S C È N E V I I I .

A S S U R , *seul.*

QUELS discours étonnans ! quels projets ! quel langage
 Est-ce crainte , artifice , ou faiblesse , ou courage ?
 Prétend-elle , en cédant , raffermir ses destins ?
 Et s'unit-elle à moi pour tromper mes desseins ?
 A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre !
 C'est m'assurer du sien que je dois seul attendre.
 Ce que n'ont pu mes soins , & nos communs forfaits ,
 L'hommage dont jadis je flattai ses attraits ,
 Mes brigues , mon dépit , la crainte de sa chute ,
 Un oracle d'Égypte , un songe l'exécute !
 Quel pouvoir inconnu gouverne les humains !
 Que de faibles ressorts font d'illustres destins !
 Doutons encor de tout ; voyons encor la Reine.
 Sa résolution me paraît trop soudaine ;
 Trop de soins , à mes yeux , paraissent l'occuper ;
 Et qui change aisément , est faible , ou veut tromper.

Fin du second Acte.

A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉMIRAMIS, OTANE.

Le théâtre représente un cabinet du palais.

SÉMIRAMIS.

O TANE, qui l'eût cru, que les Dieux en colère
Me tendaient en effet une main salutaire ;
Qu'ils ne m'épouvantaient que pour se désarmer ?
Ils ont ouvert l'abîme, & l'ont daigné fermer :
C'est la foudre à la main qu'ils m'ont donné ma grace ;
Ils ont changé mon fort ; ils ont conduit Arzace ;
Ils veulent mon hymen ; ils veulent expier ,
Par ce lien nouveau , les crimes du premier.
Non , je ne doute plus que des cœurs ils disposent :
Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'imposent.
Arzace, c'en est fait, je me rends, & je voi
Que tu devais régner sur le monde & sur moi.

O T A N E.

Arzace ! Lui ?

SÉMIRAMIS.

Tu fais qu'aux plaines de Scythie,
Quand je vengeais la Perse, & subjuguais l'Asie,
Ce héros (sous son père il combattait alors)
Ce héros, entouré de captifs & de morts,

Dvj

M'offrit, en rougissant, de ses mains triomphantes,
 Des ennemis vaincus les dépouilles sanglantes :
 A son premier aspect tout mon cœur étonné,
 Par un pouvoir secret se sentit entraîné ;
 Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable ;
 Le reste des mortels me sembla méprisable.
 Assur, qui m'observait, ne fut que trop jaloux.
 Dès-lors le nom d'Arzace aigrissait son courroux.
 Mais l'image d'Arzace occupa ma pensée,
 Avant que de nos Dieux la main me l'eût tracée,
 Avant que cette voix qui commande à mon cœur,
 Me désignât Arzace, & nommât mon vainqueur.

O T A N E.

C'est beaucoup abaisser ce superbe courage,
 Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage,
 Qui, n'écoutant jamais de faibles sentimens,
 Veut des Rois pour sujets, & non pas pour amans.
 Vous avez méprisé jusqu'à la beauté même,
 Dont l'empire accroissait votre empire suprême :
 Et vos yeux sur la terre exerçaient leur pouvoir,
 Sans que vous daignassiez vous en appercevoir.
 Quoi! de l'amour enfin connaissez-vous les charmes?
 Et pouvez-vous passer, de ces sombres alarmes,
 Au tendre sentiment qui vous parle aujourd'hui?

S É M I R A M I S.

Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui :
 Mon ame par les yeux ne peut être vaincue.
 Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue,

Écoutant, dans mon trouble, un charme suborneur,
Je donne à la beauté le prix de la valeur.
Je crois sentir du moins de plus nobles tendresses.
Malheureuse ! est-ce à moi d'éprouver des faiblesses,
De connaître l'amour & ses fatales loix ?
Otane ; que veux-tu ? Je fus mère autrefois.
Mes malheureuses mains à peine cultivèrent
Ce fruit d'un triste hymen, que les Dieux m'enlevèrent.
Seule, en proie aux chagrins qui venaient m'alarmer,
N'ayant autour de moi rien que je pusse aimer,
Sentant ce vuide affreux de ma grandeur suprême,
M'arrachant à ma cour, & m'évitant moi-même,
J'ai cherché le repos dans ces grands monumens,
D'une ame qui se fuit trompeurs amusemens.
Le repos m'échappait ; je sens que je le trouve :
Je m'étonne, en secret, du charme que j'éprouve.
Arzace me tient lieu d'un époux & d'un fils,
Et de tous mes travaux, & du monde soumis.
Que je vous dois d'encens, ô puissance céleste !
Qui, me forçant de prendre un joug jadis funeste,
Me préparez au nœud que j'avais abhorré,
En m'embrâsant d'un feu par vous-même inspiré !

O T A N E.

Mais vous avez prévu la douleur & la rage
Dont va frémir Assur à ce nouvel outrage.
Car enfin il se flatte, & la commune voix
A fait tomber sur lui l'honneur de votre choix :
Il ne bornera pas son dépit à se plaindre.

S É M I R A M I S.

Je ne l'ai point trompé , je ne veux pas le craindre.
J'ai su , quinze ans entiers , quel que fût son projet ,
Le tenir dans le rang de mon premier sujet :
A son ambition , pour moi toujours suspecte ,
Je prescrivis , quinze ans , les bornes qu'il respecte.
Je règnais seule alors ; & si ma faible main
Mit à ses vœux hardis ce redoutable frein ,
Que pourront désormais sa brigue & son audace ,
Contre Sémiramis unie avec Arzace ?
Oui , je crois que Ninus , content de mes remords ,
Pour presser cet hymen , quitte le sein des morts.
Sa grande Ombre , en effet , déjà trop offensée ,
Contre Sémiramis serait trop courroucée ;
Elle verrait donner , avec trop de douleur ,
Sa couronne & son lit à son empoisonneur.
Du sein de son tombeau voilà ce qui l'appelle ;
Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle ;
La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler :
Pour entendre mes loix je l'ai fait appeler ;
Je l'attends.

O T A N E.

Son crédit , son sacré caractère
Peut appuyer le choix que vous prétendez faire.

S É M I R A M I S.

Sa voix achevera de rassurer mon cœur.

O T A N E.

Il vient.

S C È N E I I.

SÉMIRAMIS, OROÈS.

SÉMIRAMIS.

DE Zoroastre auguste successeur,
Je vais nommer un Roi : vous , couronnez sa tête.
Tout est-il préparé pour cette auguste fête ?

O R O È S.

Les Mages & les Grands attendent votre choix ;
Je remplis mon devoir , & j'obéis aux Rois ;
Le soin de les juger n'est point notre partage :
C'est celui des Dieux seuls.

SÉMIRAMIS.

A ce sombre langage ,
On dirait qu'en secret vous condamnez mes vœux.

O R O È S.

Je ne les connais pas ; puissent-ils être heureux !

SÉMIRAMIS.

Mais vous interprétez les volontés célestes.
Ces signes que j'ai vus me seraient-ils funestes ?
Une Ombre, un Dieu, peut-être, à mes yeux s'est montré ;
Dans le sein de la terre il est soudain rentré.
Quel pouvoir a brisé l'éternelle barrière
Dont le ciel sépara l'enfer & la lumière ?

D'où vient que les humains , malgré l'arrêt du fort ,
Reviennent à mes yeux du séjour de la mort ?

O R O È S .

Du ciel , quand il le faut , la justice suprême
Suspend l'ordre éternel établi par lui-même :
Il permet à la mort d'interrompre ses loix ,
Pour l'effroi de la terre , & l'exemple des Rois.

S É M I R A M I S .

Les oracles d'Ammon veulent un sacrifice.

O R O È S .

Il se fera , Madame.

S É M I R A M I S .

Éternelle justice ,

Qui lisez dans mon ame avec des yeux vengeurs ,
Ne la remplissez plus de nouvelles horreurs ;
De mon premier hymen oubliez l'infortune.

(*A Oroès qui s'éloignait.*)

Revenez.

O R O È S , *revenant.*

Je croyais ma présence importune.

S É M I R A M I S .

Répondez : ce matin , au pied de vos autels ,
Arzace a présenté des dons aux immortels ?

O R O È S .

Oui : ces dons leur sont chers ; Arzace a su leur plaire.

S É M I R A M I S .

Je le crois , & ce mot me rassûre & m'éclaire.
Puis-je d'un sort heureux me reposer sur lui ?

O R O È S.

Arzace de l'Empire est le plus digne appui ;
Les Dieux l'ont amené : sa gloire est leur ouvrage.

S É M I R A M I S.

J'accepte avec transport ce fortuné présage ;
L'espérance & la paix reviennent me calmer.
Allez ; qu'un pur encens recommence à fumer.
De vos Mages , de vous , que la présence auguste ,
Sur l'hymen le plus grand , sur le choix le plus juste ,
Attire de nos Dieux les regards souverains.
Puissent de cet État les éternels destins
Reprendre avec les miens une splendeur nouvelle !
Hâtez de ce beau jour la pompe solennelle.
Allez.

S C È N E I I I.

S É M I R A M I S , O T A N E.

S É M I R A M I S.

AINSI le ciel est d'accord avec moi ;
Je suis son interprète , en choisissant un Roi.
Que je vais l'étonner , par le don d'un Empire !
Qu'il est loin d'espérer ce moment où j'aspire !
Qu'Assur & tous les siens vont être humiliés !
Quand j'aurai dit un mot , la terre est à ses pieds.
Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde !
Je l'épouse , & , pour dot , je lui donne le monde.
Enfin ma gloire est pure , & je puis la goûter.

S C È N E I V.

SÉMIRAMIS, OTANE, MITRANE,
un Officier du palais.

O T A N E.

ARZACE à vos genoux demande à se jeter ;
Daignez à ses douleurs accorder cette grace.

S É M I R A M I S.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace ?
De mes chagrins lui seul a dissipé l'horreur :
Qu'il vienne ; il ne fait pas ce qu'il peut sur mon cœur.
Vous dont le sang s'apaise, & dont la voix m'inspire,
O mânes redoutés ; & vous , Dieux de l'Empire ,
Dieux des Assyriens , de Ninus , de mon fils ,
Pour le favoriser, soyez tous réunis.
Quel trouble, en le voyant, m'a soudain pénétrée !

S C È N E V.

SÉMIRAMIS, ARZACE, AZÉMA.

A R Z A C E.

O REINE, à vous servir ma vie est consacrée ;
Je vous devais mon sang, & , quand je l'ai versé,
Puisqu'il coula pour vous, je fus récompensé.
Mon père avait joui de quelque renommée ;

Mes yeux l'ont vu mourir commandant votre armée ;
 Il a laissé, Madame, à son malheureux fils
 Des exemples frappans, peut-être mal suivis.
 Je n'ose devant vous rappeler la mémoire
 Des services d'un père & de sa faible gloire ,
 Qu'afin d'obtenir grace à vos sacrés genoux ,
 Pour un fils téméraire, & coupable envers vous ,
 Qui, de ses vœux hardis écoutant l'imprudence ,
 Craint même, en vous servant, de vous faire une offense.

S É M I R A M I S.

Vous, m'offenser ! qui ? vous ! ah ! ne le craignez pas.

A R Z A C E.

Vous donnez votre main, vous donnez vos États.
 Sur ces grands intérêts, sur ce choix que vous faites,
 Mon cœur doit renfermer ses plaintes indiscrettes.
 Je dois dans le silence, & le front prosterné,
 Attendre, avec cent Rois, qu'un Roi nous soit donné.
 Mais d'Assur hautement le triomphe s'apprête ;
 D'un pas audacieux il marche à sa conquête ;
 Le peuple nomme Assur, il est de votre sang :
 Puisse-t-il mériter & son nom, & son rang !
 Mais enfin je me sens l'ame trop élevée
 Pour adorer ici la main que j'ai bravée,
 Pour me voir écrasé de son orgueil jaloux.
 Souffrez que loin de lui, malgré moi loin de vous,
 Je retourne aux climats où je vous ai servie.
 J'y suis assez puissant contre sa tyrannie,
 Si des bienfaits nouveaux dont j'ose me flatter....

Ah ! quem'avez-vous dit ? Vous, fuir ? Vous, me quitter ?
Vous pourriez craindre Affur ?

A R Z A C E.

Non. Ce cœur téméraire
Craint dans le monde entier votre seule colère.
Peut-être avez-vous su mes desirs orgueilleux :
Votre indignation peut confondre mes vœux.
Je tremble.

S É M I R A M I S.

Espérez tout ; je vous ferai connaître
Qu'Affur en aucun tems ne sera votre maître.

A R Z A C E.

Eh bien ! je l'avou'rai ; mes yeux , avec horreur ,
De votre époux en lui verraient le successeur.
Mais , s'il ne peut prétendre à ce grand hymenée ,
Verra-t-on à ses loix Azéma destinée ?
Pardonnez à l'excès de ma présomption ;
Ne redoutez-vous point sa sourde ambition ?
Jadis à Ninias Azéma fut unie ;
C'est dans le même sang qu'Affur puisa la vie ;
Je ne suis qu'un sujet , mais j'ose contre lui

S É M I R A M I S.

Des sujets tels que vous font mon plus noble appui.
Je fais vos sentimens : votre ame peu commune
Chérit Sémiramis , & non pas ma fortune.
Sur mes vrais intérêts vos yeux sont éclairés :
Je vous en fais l'arbitre , & vous les soutiendrez.

D'Assur & d'Azéma je romps l'intelligence ;
J'ai prévu les dangers d'une telle alliance ;
Je fais tous ses projets , ils seront confondus.

A R Z A C E.

Ah ! puisqu'ainsi mes vœux sont par vous entendus ,
Puisque vous avez lu dans le fond de mon ame....

A Z É M A *arrive avec précipitation.*

Reine, j'ose à vos pieds...

S É M I R A M I S , *relevant Azéma.*

Rassurez-vous , Madame :

Quel que soit mon époux , je vous garde en ces lieux
Un fort & des honneurs dignes de vos ayeux.
Destinée à mon fils , vous m'êtes toujours chère ;
Et je vous vois encore avec des yeux de mère.
Placez-vous l'un & l'autre avec ceux que ma voix
A nommés pour témoins de mon auguste choix.

(*A Arzace.*)

Que l'appui de l'État se range auprès du trône.



S C È N E V I.

Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand fallon magnifiquement orné. Plusieurs Officiers , avec les marques de leurs dignités , sont sur des gradins. Un trône est placé au milieu du fallon. Les Satrapes sont auprès du trône. Le Grand - Prêtre entre avec les Mages. Il se place debout entre Assur & Arzace. La Reine est au milieu avec Azéma & ses femmes. Des gardes occupent le fond du fallon.

O R O È S.

P RINCES, Mages, guerriers, soutiens de Babylone,
Par l'ordre de la Reine en ces lieux rassemblés,
Les décrets de nos Dieux vous seront révélés :
Ils veillent sur l'Empire , & voici la journée
Qu'à de grands changemens ils avaient destinée.
Quel que soit le Monarque , & quel que soit l'époux ,
Que la Reine ait choisi pour l'élever sur nous ,
C'est à nous d'obéir... J'apporte, au nom des Mages ,
Ce que je dois aux Rois, des vœux & des hommages ,

Des souhaits pour leur gloire, & sur-tout pour l'État.
 Puissent ces jours nouveaux de grandeur & d'éclat
 N'être jamais changés en des jours de ténèbres,
 Ni ces chants d'allégresse en des plaintes funèbres!

A Z É M A.

Pontife, & vous, Seigneurs, on va nommer un Roi:
 Ce grand choix, tel qu'il soit, peut n'offenser que moi.
 Mais je naquis sujette, & je le suis encore;
 Je m'abandonne aux soins dont la Reine m'honore;
 Et, sans oser prévoir un sinistre avenir,
 Je donne à ses sujets l'exemple d'obéir.

A S S U R.

Quoi qu'il puisse arriver, quoi que le ciel décide,
 Que le bien de l'État à ce grand jour préside.
 Jurons tous par ce trône, & par Sémiramis,
 D'être à ce choix auguste aveuglément soumis,
 D'obéir sans murmure au gré de sa justice.

A R Z A C E.

Je le jure; & ce bras armé pour son service,
 Ce cœur à qui sa voix commande, après les Dieux;
 Ce sang dans les combats répandu sous ses yeux,
 Sont à mon nouveau maître, avec le même zèle
 Qui, sans se démentir, les anima pour elle.

LE GRAND-PRÊTRE.

De la Reine & des Dieux j'attends les volontés,

Il suffit ; prenez place : & vous , peuple , écoutez.

(*Elle s'assied sur le trône.*)

(*Azéma, Assur, le Grand-Prêtre, Arzace prennent leurs places : elle continue :*)

Si la terre , quinze ans de ma gloire occupée ,
Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée ,
Dans cette même main qu'un usage jaloux
Destinait au fuseau sous les loix d'un époux ;
Si j'ai , de mes sujets surpassant l'espérance ,
De cet Empire heureux porté le poids immense ,
Je vais le partager , pour le mieux maintenir ,
Pour étendre sa gloire aux siècles à venir ,
Pour obéir aux Dieux , dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier si long-tems indomptable.
Ils m'ont ôté mon fils ; puissent-ils m'en donner
Qui , dignes de me suivre , & de vous gouverner ,
Marchant dans les sentiers que fraya mon courage ,
Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage !
J'ai pu choisir , sans doute , entre des Souverains ;
Mais ceux dont les États entourent mes confins ,
Ou sont mes ennemis , ou sont mes tributaires.
Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangères !
Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux ,
Que tous ces Rois vaincus par moi-même ou par eux.
Bélus naquit sujet ; s'il eut le diadème ,
Il le dut à ce peuple , il le dut à lui-même.

J'ai

J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.
Maitresse d'un État plus vaste que les siens,
J'ai rangé sous vos loix vingt peuples de l'Aurore,
Qu'au siècle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le sus achever.
Ce qui fonde un État le peut seul conserver.
Il vous faut un héros digne d'un tel Empire,
Digne de tels sujets, & si j'ose le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indompté que je vais lui donner.
J'ai consulté les loix, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'État, l'intérêt de la terre;
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le héros qui va régner sur vous;
Voyez revivre en lui les Princes de ma race.
Ce héros, cet époux, ce Monarque, est ARZACE.

(Elle descend du trône, & tout le monde se lève.)

A Z É M A.

Arzace ! ô perfidie !

A S S U R.

O vengeance ! ô fureurs !

ARZACE, à Azéma.

Ah ! croyez ...

O R O È S.

Juste ciel ! écarter ces horreurs !

Th. Tom. III.

E

SÉMIRAMIS, *avançant sur la scène & s'adressant aux Mages.*

Vous qui sanctifiez de si pures tendresses,
Venez sur les autels garantir nos promesses ;
Ninus & Ninias vous sont rendus en lui.

(*Le tonnerre gronde , & le tombeau paraît s'ébranler.*)
Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?

O R O È S.

Dieux ! foyez notre appui.

S É M I R A M I S.

Le ciel tonne sur nous : est-ce faveur ou haine ?
Grace, Dieux tout-puissans ! qu'Arzace mel'obtienne.
Quels funèbres accens redoublent mes terreurs !
La tombe s'est ouverte ; il paraît !...

(*L'Ombre de Ninus sort de son tombeau.*)

Ciel !... je meurs.

A S S U R.

L'Ombre de Ninus même ! ô Dieux ! est-il possible ?

A R Z A C E.

Eh bien ! qu'ordonnes-tu ? parle-nous , Dieu terrible.

A S S U R.

Parle.

S É M I R A M I S.

Veux-tu me perdre , ou veux-tu pardonner ?
C'est ton sceptre & ton lit que je viens de donner ;
Juge si ce héros est digne de ta place....
Prononce. J'y consens,

L'OMBRE, à *Arzace*.

Tu régneras, *Arzace*;
Mais il est des forfaits que tu dois expier.
Dans ma tombe, à ma cendre, il faut sacrifier.
Sers & mon fils & moi; souviens-toi de ton père:
Écoute le Pontife.

A R Z A C E.

Ombre que je révère,
Demi-Dieu dont l'esprit anime ces climats,
Ton aspect m'encourage, & ne m'étonne pas.
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.
Achève, que veux-tu que ma main sacrifie?
(*L'Ombre retourne de son estrade à la porte du tombeau.*)
Il s'éloigne, il nous fuit.

S É M I R A M I S.

Ombre de mon époux,
Permits qu'en ce tombeau j'embrasse tes genoux,
Que mes regrets.....

L'OMBRE, à *la porte du tombeau*.

Arrête, & respecte ma cendre;
Quand il en sera tems, je t'y ferai descendre.

(*Le spectre rentre, & le mausolée se referme.*)

A S S U R.

Quel horrible prodige!

O peuples , suivez-moi ;
Venez tous dans ce temple , & calmez votre effroi.
Les mânes de Ninus ne sont point implacables :
S'ils protègent Arzace , ils me sont favorables :
C'est le ciel qui m'inspire , & qui vous donne un Roi :
Venez tous l'implorer pour Arzace & pour moi.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARZACE, AZÉMA.

Le théâtre représente le vestibule du temple.

ARZACE.

N'IRRITEZ point mes maux ; ils m'accablent assez.
Cet oracle est affreux , plus que vous ne pensez.
Des prodiges sans nombre étonnent la nature.
Le ciel m'a tout ravi ; je vous perds.

AZÉMA.

Ah, parjure!

Va , cesse d'ajouter aux horreurs de ce jour
L'indigne souvenir de ton perfide amour.
Je ne combattrai point la main qui te couronne ,
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne.
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi ,
Ta barbare inconstance est le plus grand pour moi.
Achève , rend Ninus à ton crime-propice :
Commence ici par moi ton affreux sacrifice :
Frappe , ingrat!

ARZACE.

C'en est trop : mon cœur désespéré
Contre ces derniers traits n'était point préparé.

102 *S É M I R A M I S,*

Vous voyez trop, cruelle ! à ma douleur profonde,
Si ce cœur vous préfère à l'Empire du monde.
Ces victoires, ce nom, dont j'étais si jaloux,
Vous en étiez l'objet ; j'avais tout fait pour vous ;
Et mon ambition, au comble parvenue,
Jusqu'à vous mériter avait porté sa vue.
Sémiramis m'est chère ; oui, je dois l'avouer ;
Votre bouche avec moi conspire à la louer.
Nos yeux la regardaient comme un Dieu tutélaire,
Qui de nos chastes feux protégeait le mystère.
C'est avec cette ardeur, & ces vœux épurés,
Que peut-être les Dieux veulent être adorés.
Jugez de ma surprise au choix qu'a fait la Reine :
Jugez du précipice où ce choix nous entraîne :
Apprenez tout mon sort.

A Z É M A.

Je le fais.

A R Z A C E.

Apprenez

Que l'Empire ni vous ne me sont destinés.
Ce fils qu'il faut servir, ce fils de Ninus même,
Cet unique héritier de la grandeur suprême....

A Z É M A.

Eh bien ?

A R Z A C E.

Ce Ninias, qui, presque en son berceau,
De l'hymen avec vous alluma le flambeau ;
Qui naquit à la fois mon rival & mon maître....

A Z É M A.

Ninias !

A R Z A C E.

Il respire, il vient, il va paraître.

A Z É M A.

Ninias, juste ciel ! Eh quoi ! Sémiramis . . .

A R Z A C E.

Jusqu'à ce jour trompée, elle a pleuré son fils.

A Z É M A.

Ninias est vivant ?

A R Z A C E.

C'est un secret encore,

Renfermé dans le temple, & que la Reine ignore.

A Z É M A.

Mais Ninus te couronne, & sa veuve est à toi.

A R Z A C E.

Mais son fils est à vous : mais son fils est mon Roi ;

Mais je dois le servir. Quel oracle funeste !

A Z É M A.

L'amour parle, il suffit ; que m'importe le reste ?

Ses ordres plus certains n'ont point d'obscurité ;

Voilà mon seul oracle, il doit être écouté.

Ninias est vivant ! eh bien, qu'il reparaître ;

Que sa mère à mes yeux attestant sa promesse,

Que son père avec lui rappelé du tombeau,

Rejoignent ces liens formés dans mon berceau ;

Que Ninias mon Roi, ton rival & ton maître,

Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être ;
 Viens voir tout cet amour devant toi confondu ,
 Vois fouler à mes pieds le sceptre qui m'est dû.
 Où donc est Ninias ? Quel secret , quel mystère
 Le dérobe à ma vue , & le cache à sa mère ?
 Qu'il revienne , en un mot ; lui , ni Sémiramis ,
 Ni ces mânes sacrés que l'enfer a vomis ,
 Ni le renversement de toute la nature ,
 Ne pourront de mon ame arracher un parjure :
 Arzace , c'est à toi de te bien consulter ;
 Vois si ton cœur m'égale , & s'il m'ose imiter.
 Quels sont donc ces forfaits , que l'enfer en furie ,
 Que l'Ombre de Ninus ordonne qu'on expie ?
 Cruel ! si tu trahis un si sacré lien ,
 Je ne connais ici de crime que le tien.
 Je vois de tes destins le fatal interprète ,
 Pour te dicter leurs loix sortir de sa retraite ;
 Le malheureux amour dont tu trahis la foi ,
 N'est point fait pour paraître entre les Dieux & toi.
 Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace ;
 Ton sort dépend des Dieux , le mien dépend d'Arzace.
 (*Elle sort.*)

A R Z A C E.

Arzace est à vous seule. Ah , cruelle ! arrêtez.
 Quel mélange d'horreurs & de félicités !
 Quels étonnans destins l'un à l'autre contraires !



S C È N E I I.

ARZACE, OROÈS, *suivi des Mages.*

OROÈS, *à Arzace.*

VENEZ, retirons-nous vers ces lieux solitaires.
Je vois quel trouble affreux a dû vous pénétrer :
A de plus grands assauts il faut vous préparer.

(*Aux Mages.*)

Apportez ce bandeau d'un Roi que je révère,
Prenez ce fer sacré, cette lettre.

(*Les Mages vont chercher ce que le Grand-Prêtre demande.*)

A R Z A C E.

O mon père !

Tirez-moi de l'abîme où mes pas sont plongés ;
Levez le voile affreux dont mes yeux sont chargés.

O R O È S.

Le voile va tomber, mon fils ; & voici l'heure
Où, dans sa redoutable & profonde demeure,
Ninus attend de vous, pour apaiser ses cris,
L'offrande réservée à ses mânes trahis.

A R Z A C E.

Quel ordre, quelle offrande ? & qu'est-ce qu'il desire ?
Qui ? moi venger Ninus ; & Ninias respire !
Qu'il vienne ; il est mon Roi, mon bras va le servir.

E v

106 S É M I R A M I S ,

O R O È S.

Son père a commandé , ne sachez qu'obéir.
Dans une heure à sa tombe , Arzace , il faut vous rendre

(*Il donne le diadème & l'épée à Ninias.*)

Armé du fer sacré que vos mains doivent prendre ,
Ceint du même bandeau que son front a porté ,
Et que vous-même ici vous m'avez présenté.

A R Z A C E.

Du bandeau de Ninus !

O R O È S.

Ses mânes le commandent :
C'est dans cet appareil , c'est ainsi qu'ils attendent
Ce sang qui devant eux doit être offert par vous.
Ne songez qu'à frapper , qu'à servir leur courroux :
La victime y fera ; c'est assez vous instruire.
Reposez-vous sur eux du soin de la conduire.

A R Z A C E.

S'il demande mon sang , disposez de ce bras.
Mais vous ne parlez point , Seigneur , de Ninias :
Vous ne me dites point comment son père même
Me donnerait sa femme avec son diadème.

O R O È S.

Sa femme , vous ! la Reine ! ô ciel ! Sémiramis !
Eh bien ! voici l'instant que je vous ai promis.
Connaissez vos destins , & cette femme impie.

A R Z A C E.

Grands Dieux !

O R O È S.

De son époux elle a tranché la vie.

A R Z A C E.

Elle ? la Reine ?

O R O È S.

Affur, l'opprobre de son nom,
Le détestable Affur a donné le poison.

A R Z A C E, *après un peu de silence.*

Ce crime dans Affur n'a rien qui me surprenne :
Mais croirai-je en effet qu'une épouse, une Reine,
L'amour des nations, l'honneur des Souverains,
D'un attentat si noir ait pu souiller ses mains ?
A-t-on tant de vertus, après un si grand crime !

O R O È S.

Ce doute, cher Arzace, est d'un cœur magnanime ;
Mais ce n'est plus le tems de rien dissimuler :
Chaque instant de ce jour est fait pour révéler
Les effrayans secrets dont frémit la nature ;
Elle vous parle ici ; vous sentez son murmure ;
Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.
Ne soyez plus surpris si Ninus irrité
Est monté de la terre à ces voûtes impies :
Il vient briser des nœuds tissés par les Furies ;
Il vient montrer au jour des crimes impunis ;
Des horreurs de l'inceste il vient sauver son fils ;
Il parle, il vous attend ; Ninus est votre père ;
Vous êtes Ninias ; la Reine est votre mère.

E vj

De tous ces coups mortels en un moment frappé,
Dans la nuit du trépas je reste enveloppé :
Moi, son fils ? moi ?

O R O È S.

Vous-même : en doutez-vous encore ?

Apprenez que Ninus , à sa dernière aurore ,
Sûr qu'un poison mortel en terminait le cours ,
Et que le même crime attentait sur vos jours ,
Qu'il attaquait en vous les sources de la vie ,
Vous arracha mourant à cette cour impie.
Assur , comblant sur vous ses crimes inouïs ,
Pour épouser la mère , empoisonna le fils.
Il crut que , de ses Rois exterminant la race ,
Le trône était ouvert à sa perfide audace :
Et lorsque le palais déplorait votre mort ,
Le fidèle Phradate eut soin de votre sort.
Ces végétaux puissans , qu'en Perse on voit éclore ,
Bienfaits nés dans ses champs de l'astre qu'elle adore ,
Par les soins de Phradate avec art préparés ,
Firent sortir la mort de vos flancs déchirés ;
De son fils qu'il perdit il vous donna la place ;
Vous ne fûtes connu que sous le nom d'Arzace ;
Il attendait le jour d'un heureux changement.
Dieu qui juge les Rois en ordonne autrement.
La vérité terrible est du ciel descendue ,
Et du sein des tombeaux la vengeance est venue.

A R Z A C E.

Dieu, maître des destins, suis-je assez éprouvé ?

Vous me rendez la mort, dont vous m'avez sauvé.
 Eh bien ! Sémiramis Oui, je reçus la vie
 Dans le sein des grandeurs & de l'ignominie.
 Ma mère... ô ciel!... Ninus!... ah! quel aveu cruel!
 Mais si le traître Assur était seul criminel,
 S'il se pouvait. . . .

O R O È S, *prenant la lettre & la lui donnant.*

Voici ces sacrés caractères,
 Ces garans trop certains de ces cruels mystères ;
 Le monument du crime est ici sous vos yeux :
 Doubterez-vous encor ?

A R Z A C E.

Que ne le puis-je, ô Dieux !
 Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flatte ;
 Donnez.

(*Il lit.*)

Ninus mourant, au fidèle Phradate.

*Je meurs empoisonné ; prenez soin de mon fils :
 Arrachez Ninias à des bras ennemis ;
 Ma criminelle épouse. . . .*

O R O È S.

En faut-il davantage ?
 C'est de vous que je tiens cet affreux témoignage.
 Ninus n'acheva point : l'approche de la mort
 Glaça sa faible main qui traçait votre sort :
 Phradate en cet écrit vous apprend tout le reste ;
 Lisez, il vous confirme un secret si funeste.

110 *S É M I R A M I S ,*
Il suffit, Ninus parle, il arme votre bras,
De sa tombe à son trône il va guider vos pas ;
Il veut du sang.

A R Z A C E , après avoir lu.

O jour trop fécond en miracles !
Enfer, qui m'as parlé, tes funestes oracles
Sont plus obscurs encore à mon esprit troublé,
Que le sein de la tombe où je suis appelé.
Au sacrificateur on cache la victime ;
Je tremble sur le choix.

O R O È S.

Tremblez, mais sur le crime.
Allez, dans les horreurs dont vous êtes troublé,
Le ciel vous conduira, comme il vous a parlé.
Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire.
Des éternels décrets sacré dépositaire,
Marqué du sceau des Dieux, séparé des humains,
Avancez dans la nuit qui couvre vos destins.
Mortel, faible instrument des Dieux de vos ancêtres,
Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.
A la mort échappé, malheureux Ninias !
Adorez, rendez grace, & ne murmurez pas.



S C È N E I I I.

A R Z A C E , M I T R A N E .

A R Z A C E .

NON, je ne reviens point de cet état horrible ;
Sémiramis, ma mère ! ô ciel ! est-il possible !

M I T R A N E , *arrivant.*

Babylone, Seigneur, en ce commun effroi ,
Ne peut se rassurer qu'en revoyant son Roi.
Souffrez que le premier je vienne reconnaître ,
Et l'époux de la Reine, & mon auguste maître.
Sémiramis vous cherche, elle vient sur mes pas ;
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.
Vous ne répondez point. Un désespoir farouche
Fixe vos yeux troublés , & vous ferme la bouche ;
Vous pâlissez d'effroi , tout votre corps frémit.
Qu'est-ce qui s'est passé ? qu'est-ce qu'on vous a dit ?

A R Z A C E .

Fuyons vers Azéma.

M I T R A N E .

Quel étonnant langage ?

Seigneur, est-ce bien vous ? Faites-vous cet outrage
Aux bontés de la Reine, à ses feux, à son choix,
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de Rois ?
Son espérance en vous est-elle confondue ?

Dieux ! c'est Sémiramis, qui se montre à ma vue !
 O tombe de Ninus ! ô séjour des enfers !
 Cachez son crime & moi dans vos gouffres ouverts.

S C È N E I V.

SÉMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

S É M I R A M I S.

O N n'attend plus que vous ; venez, maître du monde ;
 Son sort , comme le mien , sur mon hymen se fonde.
 Je vois avec transport ce signe révééré ,
 Qu'a mis sur votre front un pontife inspiré ,
 Ce sacré diadème , assuré témoignage
 Que l'enfer & le ciel confirment mon suffrage.
 Tout le parti d'Assur , frappé d'un saint respect ,
 Tombe à la voix des Dieux , & tremble à mon aspect.
 Ninus veut une offrande , il en est plus propice :
 Pour hâter mon bonheur , hâtez ce sacrifice.
 Tous les cœurs sont à nous , tout le peuple applaudit :
 Vous réglez , je vous aime ; Assur en vain frémit.

A R Z A C E , *hors de lui.*

Assur ! allons il faut dans le sang du perfide
 Dans cet infame sang lavons son parricide ;
 Allons venger Ninus

TRAGÉDIE. 113

SÉMIRAMIS.

Qu'entends-je ? juste ciel !

Ninus !

ARZACE , *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que son bras criminel

(*Revenant à lui.*)

Avait... que l'insolent s'arme contre sa Reine,
Et n'est-ce pas assez pour mériter ma haine ?

SÉMIRAMIS.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE.

Mon père !

SÉMIRAMIS.

Ah ! quels regards vos yeux lancent sur moi !

Arzace , est-ce donc là ce cœur soumis & tendre ,
Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre ?
Je ne m'étonne point que ce prodige affreux ,
Que les morts déchaînés du séjour ténébreux ,
De la terreur en vous laissent encor la trace ;
Mais j'en suis moins troublée , en revoyant Arzace.
Ah ! ne répandez pas cette funeste nuit
Sur ces premiers momens du beau jour qui me luit.
Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vu paraître ,
Lorsque vous redoutiez d'avoir Assur pour maître.
Ne craignez point Ninus , & son Ombre en courroux.
Arzace , mon appui , mon secours , mon époux ;
Cher Prince

ARZACE , *se détournant.*

C'en est trop : le crime m'environne....

Arrêtez.

S É M I R A M I S.

A quel trouble, hélas ! il s'abandonne,
Quand lui seul à la paix a pu me rappeler !

ARZACE.

Sémiramis !....

S É M I R A M I S.

Eh bien ?

ARZACE.

Je ne puis lui parler.

Fuyez-moi pour jamais , ou m'arrachez la vie.

S É M I R A M I S.

Quels transports ! quels discours ! qui ? moi, que je vous
Éclaircissez ce trouble insupportable, affreux,
Qui passe dans mon ame, & fait deux malheureux.
Les traits du désespoir sont sur votre visage ;
De moment en moment vous glacez mon courage ;
Et vos yeux alarmés me causent plus d'effroi
Que le ciel & les morts soulevés contre moi.
Je tremble, en vous offrant ce sacré diadème ;
Ma bouche, en frémissant, prononce : Je vous aime.
D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repousse à l'instant,
Et, par un sentiment que je ne peux comprendre,
Mêle une horreur affreuse à l'amour le plus tendre.

ARZACE.

Haïſſez-moi.

SÉMIRAMIS.

Cruel ! non , tu ne le veux pas ;
Mon cœur ſuivra ton cœur , mes pas ſuivront tes pas.
Quel eſt donc ce billet que tes yeux pleins d'alarmes
Liſent avec horreur , & trempent de leurs larmes ?
Contient-il les raiſons de tes refus affreux ?

ARZACE.

Oui.

SÉMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah ! je ne puis . . . oſez-vous ? . .

SÉMIRAMIS.

Je le veux.

ARZACE.

Laiſſez-moi cet écrit horrible & néceſſaire . . .

SÉMIRAMIS.

D'où le tiens-tu ?

ARZACE.

Des Dieux.

SÉMIRAMIS.

Qui l'écrivit ?

ARZACE.

Mon père . . .

S É M I R A M I S.

Que me dis-tu ?

A R Z A C E.

Tremblez.

S É M I R A M I S.

Donne : apprends-moi mon sort.

A R Z A C E.

Cessez . . . A chaque mot vous trouveriez la mort.

S É M I R A M I S.

N'importe ; éclaircissez ce doute qui m'accable :
Ne me résistez plus , ou je vous crois coupable.

A R Z A C E.

Dieux qui conduisez tout , c'est vous qui m'y forcez !

S É M I R A M I S , *prenant le billet.*

Pour la dernière fois , Arzace , obéissez.

A R Z A C E.

Eh bien ! que ce billet soit donc le seul supplice
Qu'à son crime , grand Dieu , réserve ta justice !

(Sémiramis lit.)

Vous allez trop savoir ; c'en est fait.

S É M I R A M I S , *à Otane.*

Qu'ai-je lu ?

Soutiens-moi , je me meurs . . .

A R Z A C E.

Hélas ! tout est connu !..

SÉMIRAMIS, *revenant à elle , après un long silence.*

Eh bien ! ne tarde plus , remplis ta destinée ;
Punis cette coupable & cette infortunée ;
Étouffe dans mon sang mes détestables feux.
La nature trompée est horrible à tous deux ;
Venge tous mes forfaits , venge la mort d'un père ,
Reconnais-moi , mon fils , frappe , & punis ta mère.

A R Z A C E.

Que ce glaive plutôt épuise ici mon flanc
De ce sang malheureux formé de votre sang !
Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère ,
Et qui porte d'un fils le sacré caractère !

SÉMIRAMIS, *se jetant à genoux.*

Ah ! je fus sans pitié ; sois barbare à ton tour ;
Sois le fils de Ninus , en m'arrachant le jour ;
Frappe. Mais quoi ! tes pleurs se mêlent à mes larmes !
O Ninias ! ô jour plein d'horreur & de charmes ! . . .
Avant de me donner la mort que tu me dois ,
De la nature encor laisse parler la voix ;
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
Arrosent une main si fatale & si chère.

A R Z A C E, ou N I N I A S.

Ah ! je suis votre fils , & ce n'est pas à vous ,
Quoi que vous ayez fait , d'embrasser mes genoux.
Ninias vous implore , il vous aime , il vous jure
Les plus profonds respects , & l'amour la plus pure.
C'est un nouveau sujet , plus cher & plus soumis ;
Le ciel est apaisé , puisqu'il vous rend un fils :

118 S É M I R A M I S ,

Livrez l'infâme Affur au Dieu qui vous pardonne.

S É M I R A M I S.

Reçois, pour te venger, mon sceptre & ma couronne ;
Je les ai trop souillés.

A R Z A C E.

Je veux tout ignorer ;
Je veux, avec l'Asie, encor vous admirer.

S É M I R A M I S.

Non ; mon crime est trop grand.

A R Z A C E.

Le repentir l'efface.

S É M I R A M I S.

Ninus t'a commandé de régner en ma place ;
Crains ses mânes vengeurs.

A R Z A C E.

Ils seront attendris
Des remords d'une mère & des larmes d'un fils.
Otane , au nom des Dieux , ayez soin de ma mère,
Et cachez , comme moi , cette horrible mystère.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉMIRAMIS, OTANE.

O T A N E.

S
ONGEZ qu'un Dieu propice a voulu prévenir
Cet effroyable hymen, dont je vous vois frémir.
La nature, étonnée à ce danger funeste,
En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceste.
Des oracles d'Ammon les ordres absolus,
Les infernales voix, les mânes de Ninus,
Vous disaient que le jour d'un nouvel hymenée
Finiraient les horreurs de votre destinée :
Mais ils ne disaient pas qu'il dût être accompli ;
L'hymen s'est préparé, votre sort est rempli ;
Ninias vous révère. Un secret sacrifice
Va contenter des Dieux la facile justice :
Ce jour si redouté fera votre bonheur.

S É M I R A M I S.

Ah ! le bonheur, Otane, est-il fait pour mon cœur ?
Mon fils s'est attendri ; je me flatte, j'espère
Qu'en ces premiers momens la douleur d'une mère

Parle plus hautement à ses sens oppressés,
Que le sang de Ninus, & mes crimes passés.
Mais peut-être bientôt, moins tendre & plus sévère,
Il ne se souviendra que du meurtre d'un père.

O T A N E.

Que craignez-vous d'un fils ? quel noir pressentiment !

S É M I R A M I S.

La crainte suit le crime, & c'est son châtiment.
Le détestable Assur fait-il ce qui se passe ?
N'a-t-on rien attenté ? Sait-on quel est Arzace ?

O T A N E.

Non ; ce secret terrible est de tous ignoré.
De l'Ombre de Ninus l'oracle est adoré ;
Les esprits consternés ne peuvent le comprendre.
Comment servir son fils ? Pourquoi venger sa cendre ?
On l'ignore, on se tait. On attend ces momens
Où, fermé sans réserve au reste des vivans,
Ce lieu saint doit s'ouvrir pour finir tant d'alarmes.
Le peuple est aux autels ; vos soldats sont en armes.
Azéma, pâle, errante, & la mort dans les yeux,
Veille autour du tombeau, lève les mains aux cieux.
Ninias est au temple, &, d'une ame éperdue,
Se prépare à frapper sa victime inconnue.
Dans ses sombres fureurs Assur enveloppé,
Rassemble les débris d'un parti dissipé ;
Je ne fais quels projets il peut former encore.

S É M I R A M I S.

Ah ! c'est trop ménager un traître que j'abhorre.

Qu'Assur

Qu'Assur chargé de fers en vos mains soit remis ;
Otane , allez livrer le coupable à mon fils.
Mon fils appaisera l'éternelle justice ,
En répandant , du moins , le sang de mon complice :
Qu'il meure ; qu'Azéma , rendue à Ninias ,
Du crime de mon règne épure ces climats.
Tu vois ce cœur , Ninus ; il doit te satisfaire :
Tu vois , du moins , en moi des entrailles de mère.
Ah ! qui vient dans ces lieux à pas précipités ?
Que tout rend la terreur à mes sens agités !

S C È N E II.

S É M I R A M I S , A Z É M A.

A Z É M A.

MLADAME, pardonnez , si , sans être appelée ,
De mortelles frayeurs trop justement troublée ,
Je viens avec transport embrasser vos genoux.

S É M I R A M I S.

Ah ! princesse , parlez , que me demandez-vous ?

A Z É M A.

D'arracher un héros au coup qui le menace ,
De prévenir le crime , & de sauver Arzace.

S É M I R A M I S.

Arzace ? lui ! quel crime ?

Th. *Tome III.*

F

122 S É M I R A M I S,

A Z É M A.

Il devient votre époux ;
Il me trahit ; n'importe , il doit vivre pour vous.

S É M I R A M I S.

Lui, mon époux ? grands Dieux !

A Z É M A.

Quoi ! l'hymen qui vous lie ...

S É M I R A M I S.

Cet hymen est affreux , abominable , impie.
Arzace ? il est ? ... parlez ; je frissonne ; achevez :
Quels dangers ? hâtez-vous. ...

A Z É M A.

Madame, vous savez
Que peut-être au moment que ma voix vous implore...

S É M I R A M I S.

Eh bien ?

A Z É M A.

Ce demi-Dieu, que je redoute encore,
D'un secret sacrifice en doit être honoré ,
Au fond du labyrinthe à Ninus consacré.
J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie.

S É M I R A M I S.

Quels forfaits, justes Dieux !

A Z É M A.

Cet Affreux, cet impie
Va violer la tombe où nul n'est introduit.

S É M I R A M I S.

Qui ? lui ?

A Z É M A.

Dans les horreurs de la profonde nuit,
Des souterrains secrets, où sa fureur habile
A tout évènement se creusait un asyle,
Ont servi les desseins de ce monstre odieux;
Il vient braver les morts, il vient braver les Dieux :
D'une main sacrilège aux forfaits enhardie,
Du généreux Arzace il va trancher la vie.

S É M I R A M I S.

O ciel ! qui vous l'a dit ? comment, par quel détour ?

A Z É M A.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour ;
J'ai vu du traître Assur la haine envenimée,
Sa faction tremblante, & par lui ranimée,
Ses amis rassemblés, qu'a séduit sa fureur :
De ses desseins secrets j'ai démêlé l'horreur.
J'ai feint de réunir nos causes mutuelles ;
Je l'ai fait épier par des regards fidèles :
Il ne commet qu'à lui ce meurtre détesté ;
Il marche au sacrilège avec impunité :
Sûr que dans ce lieu saint nul n'osera paraître,
Que l'accès en est même interdit au grand-prêtre,
Il y vole : & le bruit, par ses soins se répand,
Qu'Arzace est la victime, & que la mort l'attend ;
Que Ninus dans son sang doit laver son injure.
On parle au peuple, aux Grands, on s'assemble, on murmure.
Je crains Ninus, Assur, & le ciel en courroux.

S É M I R A M I S.

Eh bien ! chère Azéma, ce ciel parle par vous ;

Il me suffit. Je vois ce qui me reste à faire.
 On peut s'en reposer sur le cœur d'une mère.
 Ma fille, nos destins à la fois sont remplis :
 Défendez votre époux : je vais sauver mon fils.

A Z É M A.

Ciel !

S É M I R A M I S.

Prête à l'épouser, les Dieux m'ont éclairée ;
 Ils inspirent encore une mère éplorée ;
 Mais les momens sont chers. Laissez-moi dans ces lieux :
 Ordonnez, en mon nom, que les prêtres des Dieux,
 Que les chefs de l'État viennent ici se rendre.

*(Azéma passe dans le vestibule du temple ; Sémiramis ,
 de l'autre côté , s'avance vers le mausolée.)*

Ombre de mon époux ! je vais venger ta cendre.
 Voici l'instant fatal, où ta voix m'a promis
 Que l'accès de ta tombe allait m'être permis :
 J'obéirai ; mes mains, qui guidaient des armées,
 Pour secourir mon fils, à ta voix sont armées.
 Venez, gardes du trône, accourez à ma voix ;
 D'Arzace désormais reconnaissez les loix :
 Arzace est votre Roi, vous n'avez plus de Reine ;
 Je dépose en ses mains la grandeur souveraine.
 Soyez ses défenseurs, ainsi que ses sujets.
 Allez.

(Les gardes se rangent au fond de la scène.)

Dieux tout-puissans, secondez mes projets.

(Elle entre dans le tombeau.)

S C È N E I I I.

A Z É M A, *revenant de la porte du temple sur le devant de la scène.*

QUE méditait la Reine, & quel dessein l'anime ?
A-t-elle encor le tems de prévenir le crime ?
O prodige, ô destin, que je ne conçois pas !
Moment cher & terrible ! Arzace ! Ninias !
Arbitres des humains, puissances que j'adore,
Me l'avez-vous rendu, pour le ravir encore ?

S C È N E I V.

A Z É M A, A R Z A C E, ou N I N I A S.

A Z É M A.

AH ! cher Prince, arrêtez. Ninias, est-ce vous ?
Vous, le fils de Ninus, mon maître & mon époux ?

N I N I A S :

Ah ! vous me revoyez confus de me connaître.
Je suis du sang des Dieux, & je frémis d'en être.
Écartez ces horreurs, qui m'ont environné ;
Fortifiez ce cœur au trouble abandonné ;
Encouragez ce bras prêt à venger un père.

F iij

126 *S É M I R A M I S ,*

A Z É M A.

Gardez-vous de remplir cet affreux ministère.

N I N I A S.

Je dois un sacrifice, il le faut, j'obéis.

A Z É M A.

Non. Ninus ne veut pas qu'on immole son fils.

N I N I A S.

Comment ?

A Z É M A.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable ;
Un traître y tend pour vous un piège inévitable.

N I N I A S.

Qui peut me retenir, & qui peut m'effrayer ?

A Z É M A.

C'est vous que dans la tombe on va sacrifier ;
Assur, l'indigne Assur, a, d'un pas sacrilège ,
Violé du tombeau le divin privilège :
Il vous attend.

N I N I A S.

Grands Dieux ! tout est donc éclairci.
Mon cœur est rassuré , la victime est ici.
Mon père, empoisonné par ce monstre perfide ,
Demande à haute voix le sang du parricide.
Instruit par le grand-prêtre , & conduit par le ciel ,
Par Ninus même armé contre le criminel ,
Je n'aurai qu'à frapper la victime funeste
Qu'amène à mon courroux la justice céleste.

Je vois trop que ma main , dans ce fatal moment ,
 D'un pouvoir invincible est l'aveugle instrument.
 Les Dieux seuls ont tout fait , & mon ame étonnée
 S'abandonne à la voix qui fait ma destinée.
 Je vois que, malgré nous, tous nos pas sont marqués;
 Je vois que des enfers ces mânes évoqués ,
 Sur le chemin du trône ont semé les miracles :
 J'obéis, sans rien craindre , & j'en crois les oracles.

A Z É M A.

Tout ce qu'ont fait les Dieux ne m'apprend qu'à frémir :
 Ils ont aimé Ninus , ils l'ont laissé périr.

N I N I A S.

Ils le vengent enfin : étouffez ce murmure.

A Z É M A.

Ils choisissent souvent une victime pure;
 Le sang de l'innocence a coulé sous leurs coups.

N I N I A S.

Puisqu'ils nous ont unis , ils combattent pour nous.
 Ce sont eux qui parlaient par la voix de mon père :
 Ils me rendent un trône , une épouse , une mère :
 Et , couvert à vos yeux du sang du criminel ,
 Ils vont de ce tombeau me conduire à l'autel.
 J'obéis , c'est assez ; le ciel fera le reste.



S C È N E V.

A Z É M A , *seule.*

DIEUX ! veillez sur ses pas, dans ce tombeau funeste.
Que voulez-vous ? Quel sang doit aujourd'hui couler ?
Impénétrables Dieux, vous me faites trembler.
Je crains Assur, je crains cette main sanguinaire ;
Il peut percer le fils sur la cendre du père.
Abîmes redoutés, dont Ninus est sorti,
Dans vos antres profonds, que ce monstre englouti
Porte au sein des enfers la fureur qui le presse.
Cieux, tonnez ; cieux, lancez la foudre vengeresse.
O son père ! ô Ninus, quoi ! tu n'as pas permis
Qu'une épouse éplorée accompagnât ton fils !
Ninus, combats pour lui, dans ce lieu de ténèbres.
N'entends-je pas sa voix parmi des cris funèbres ?
Dût ce sacré tombeau, profané par mes pas ,
Ouvrir, pour me punir, les gouffres du trépas ,
J'y descendrai, j'y vole... Ah ! quels coups de tonnerre
Ont enflammé le ciel, & font trembler la terre !
Je crains, j'espère.... Il vient.



S C È N E V I.

NINIAS, *une épée sanglante à la main ;*

AZÉMA.

N I N I A S.

CIEL ! où suis-je ?

A Z É M A.

Ah ! Seigneur,

Vous êtes teint de sang, pâle, glacé d'horreur.

N I N I A S , *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du sang du parricide.

Au fond de ce tombeau, mon père était mon guide.

J'errais dans les détours de ce grand monument,

Plein de respect, d'horreur & de saisissement ;

Il marchait devant moi : j'ai reconnu la place

Que son Ombre en courroux marquait à mon audace.

Auprès d'une colonne, & loin de la clarté,

Qui suffisait à peine à ce lieu redouté,

J'ai vu briller le fer dans la main du perfide ;

J'ai cru le voir trembler : tout coupable est timide :

J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer vengeur ;

Et, d'un bras tout sanglant, qu'animait ma fureur,

Déjà je le traînais¹, roulant sur la poussière,

Vers les lieux d'où partait cette faible lumière :

Mais, je vous l'avouérai, ses sanglots redoublés,

Ses cris plaintifs & sourds, & mal articulés,

Les Dieux qu'il invoquait, & le repentir même,

Qui semblait le saisir à son heure suprême ;

La sainteté du lieu ; la pitié , dont la voix ,
 Alors qu'on est vengé , fait entendre ses loix ;
 Un sentiment confus , qui même m'épouvante ,
 M'ont fait abandonner la victime sanglante.
 Azéma , quel est donc ce trouble , cet effroi ,
 Cette invincible horreur qui s'empare de moi ?
 Mon cœur est pur , ô Dieux ! mes mains sont innocentes
 D'un sang pros crit par vous , vous les voyez fumantes ;
 Quoi ! j'ai servi le ciel , & je sens des remords !

A Z É M A .

Vous avez satisfait la nature & les morts.
 Quittons ce lieu terrible , allons vers notre mère ;
 Calmez à ses genoux ce trouble involontaire ;
 Et puisqu'Assur n'est plus . . .

S C È N E V I I .

N I N I A S , A Z É M A , A S S U R .

(*Assur paraît dans l'enfoncement avec Otane &
 les gardes de la Reine.*)

A Z É M A .

C I E L ! Assur à mes yeux !

N I N I A S .

Assur ?

A Z É M A .

Accourez tous , ministres de nos Dieux ;
 Ministres de nos Rois , défendez votre maître.

S C È N E V I I I.

Le Grand-Prêtre OROÈS , les Mages & le
Peuple , NINIAS , AZÉMA , ASSUR
désarmé , MITRANE , OTANE.

O T A N E.

IL n'en est pas besoin ; j'ai fait saisir le traître ,
Lorsque dans ce lieu saint il allait pénétrer.
La Reine l'ordonna , je viens vous le livrer.

N I N I A S.

Qu'ai-je fait ? & quelle est la victime immolée ?

O R O È S.

Le ciel est satisfait ; la vengeance est comblée.

(*En montrant Assur.*)

Peuples , de votre Roi voilà l'empoisonneur :

(*En montrant Ninias.*)

Peuples , de votre Roi voilà le successeur.

Je viens vous l'annoncer , je viens le reconnaître ;

Revoyez Ninias , & servez votre maître.

A S S U R.

Toi , Ninias ?

O R O È S.

Lui-même ; un Dieu qui l'a conduit

Le sauva de ta rage , & ce Dieu te poursuit.

F vj

132 S É M I R A M I S ,

A S S U R.

Toi, de Sémiramis tu reçus la naissance ?

N I N I A S.

Oui ; mais pour te punir j'ai reçu sa puissance.

Allez , délivrez-moi de ce monstre inhumain.

Il ne méritait pas de tomber sous ma main.

Qu'il meure dans l'opprobre , & non de mon épée ;

Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.

(*Sémiramis paraît au pied du tombeau mourante ; un Mage , qui est à cette porte ; la relève.*)

A S S U R.

Va ; mon plus grand supplice est de te voir mon Roi :

(*Appercevant Sémiramis.*)

Mais je te laisse encor plus malheureux que moi.

Regarde ce tombeau ; contemple ton ouvrage.

N I N I A S.

Quelle victime , ô ciel , a donc frappé ma rage ?

A Z É M A.

Ah ! fuyez , cher époux !

M I T R A N E.

Qu'avez-vous fait ?

O R O È S , *se mettant entre le tombeau & Ninias.*

Sortez ,

Venez purifier vos bras ensanglantés ;

Remettez dans mes mains ce glaive trop funeste ,

Cet aveugle instrument de la fureur céleste.

N I N I A S , *courant vers Sémiramis.*

Ah, cruels ! laissez-moi le plonger dans mon cœur.

O R O È S , *tandis qu'on le défarme.*

Gardez de le laisser à sa propre fureur.

S É M I R A M I S , *qu'on fait avancer , & qu'on place sur un fauteuil.*

Viens me venger , mon fils : un monstre sanguinaire ,
Un traître , un sacrilège assassine ta mère.

N I N I A S.

O jour de la terreur ! ô crimes inouis !
Ce sacrilège affreux , ce monstre est votre fils.
Au sein qui m'a nourri cette main s'est plongée :
Je vous suis dans la tombe , & vous ferez vengée.

S É M I R A M I S.

Hélas ! j'y descendis pour défendre tes jours.
Ta malheureuse mère allait à ton secours...
J'ai reçu de tes mains la mort qui m'était dûe.

N I N I A S.

Ah ! c'est le dernier trait à mon ame éperdue.
J'atteste ici les Dieux qui conduisaient mon bras ,
Ces Dieux qui m'égarèrent...

S É M I R A M I S.

Mon fils , n'achève pas :

Je te pardonne tout , si , pour grace dernière ,
Une si chère main ferme au moins ma paupière.

(*Il se jette à genoux.*)

134 *S É M I R A M I S , &c.*

Viens, je te le demande, au nom du même sang
Qui t'a donné la vie, & qui sort de mon flanc.
Ton cœur n'a pas sur moi conduit ta main cruelle.
Quand Ninus expira, j'étais plus criminelle.
J'en suis assez punie. Il est donc des forfaits
Que le courroux des Dieux ne pardonne jamais !
Ninias, Azéma, que votre hymen efface
L'opprobre dont mon crime a souillé votre race ;
D'une mère expirante approchez-vous tous deux ;
Donnez-moi votre main ; vivez, règnez heureux :
Cet espoir me console . . . il mêle quelque joie
Aux horreurs de la mort où mon ame est en proie.
Je la sens . . . elle vient . . . Songe à Sémiramis ,
Ne hais point sa mémoire. O mon fils, mon cher fils...
C'en est fait . . .

O R O È S.

La lumière à ses yeux est ravie.
Secourez Ninias, prenez soin de sa vie.
Par ce terrible exemple, apprenez tous, du moins,
Que les crimes secrets ont les Dieux pour témoins.
Plus le coupable est grand ; plus grand est le supplice.
Rois ; tremblez sur le trône, & craignez leur justice.

Fin du cinquième & dernier Acte.



O R E S T E ,

T R A G É D I E ;

*Telle qu'on la joue aujourd'hui sur le théâtre
du Roi , à Paris.*

É P I T R E

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

MADAME,

Vous avez vu passer ce siècle admirable , à la gloire duquel vous avez tant contribué par votre goût & par vos exemples ; ce siècle , qui sert de modèle au nôtre en tant de choses , & peut-être de reproche , comme il en servira à tous les âges. C'est dans ces tems illustres que les *Condés* , vos aïeux , couverts de tant de lauriers , cultivaient & encourageaient les arts ; où un *Bossuet* immortalisait les héros , & instruisait les Rois ; où un *Fénelon* , le second des hommes dans l'éloquence , & le premier dans l'art de rendre la vertu aimable , enseignait avec tant de charmes la justice & l'humanité ; où les *Racines* , les *Despréaux* présidaient aux belles-lettres , *Lully* à la musique , le *Brun* à la peinture. Tous ces arts , Madame , furent

accueillis, sur-tout dans votre palais. Je me souviendrai toujours que, presque au sortir de l'enfance, j'eus le bonheur d'y entendre quelquefois un homme, dans qui l'érudition la plus profonde n'avait point éteint le génie, & qui cultiva l'esprit de Monseigneur le Duc de Bourgogne, ainsi que le vôtre & celui de M. le Duc du Maine; travaux heureux, dans lesquels il fut si puissamment secondé par la nature. Il prenait quelquefois devant V. A. S. un *Sophocle*, un *Euripide*; il traduisait sur le champ en Français, une de leurs tragédies. L'admiration, l'enthousiasme dont il était saisi, lui inspirait des expressions qui répondaient à la mâle & harmonieuse énergie des vers Grecs, autant qu'il est possible d'en approcher dans la prose d'une langue à peine tirée de la barbarie, & qui, polie par tant de grands auteurs, manque encore pourtant de précision, de force & d'abondance. On sait qu'il est impossible de faire passer dans aucune langue moderne, la valeur des expressions grecques; elles peignent d'un trait ce qui exige trop de paroles chez tous les autres peuples. Un seul terme y suffit pour repré-

senter ou une montagne toute couverte d'arbres chargés de feuilles , ou un Dieu qui lance au loin ses traits , ou les sommets des rochers frappés souvent de la foudre. Non-seulement cette langue avait l'avantage de remplir d'un mot l'imagination ; mais chaque terme , comme on fait , avait une mélodie marquée , & charmait l'oreille , tandis qu'il étalait à l'esprit de grandes peintures. Voilà pourquoi toute traduction d'un poëte grec est toujours faible , sèche & indigente. C'est du caillou & de la brique , avec quoi on veut imiter des palais de porphyre. Cependant *M. de Malésieu* , par des efforts que produisait un enthousiasme subit , & par un récit véhément , semblait suppléer à la pauvreté de la langue , & mettre dans sa déclamation toute l'âme des grands hommes d'Athènes. Permettez-moi , Madame , de rappeler ici ce qu'il pensait de ce peuple inventeur , ingénieux & sensible , qui enseigna tout aux Romains ses vainqueurs , & qui , long-tems après sa ruine & celle de l'Empire Romain , a servi encore à tirer l'Europe moderne de sa grossière ignorance.

Il connaissait Athènes mieux qu'aujourd'hui quelques voyageurs ne connaissent Rome après l'avoir vue. Ce nombre prodigieux de statues des plus grands maîtres, ces colonnes qui ornaient les marchés publics, ces monumens de génie & de grandeur, ce théâtre superbe & immense, bâti dans une grande place, entre la ville & la citadelle, où les ouvrages des *Sophocles* & des *Euripides* étaient écoutés par les *Périclès* & par les *Socrates*, & où de jeunes gens n'assistaient pas debout & en tumulte ; en un mot, tout ce que les Athéniens avaient fait pour les arts en tous les genres, était présent à son esprit. Il était bien loin de penser comme ces hommes ridiculement austères, & ces faux politiques, qui blâment encore les Athéniens d'avoir été trop somptueux dans leurs jeux publics, & qui ne savent pas que cette magnificence même enrichissait Athènes, en attirant dans son sein une foule d'étrangers, qui venaient l'admirer & prendre chez elle des leçons de vertu & d'éloquence.

Vous engageâtes, Madame, cet homme d'un esprit presque universel, à traduire avec

une fidélité pleine d'élégance & de force ,
l'*Iphigénie en Tauride* d'*Euripide*. On la repré-
senta dans une fête qu'il eut l'honneur de
donner à V. A. S. fête digne de celle qui la
recevait , & de celui qui en faisait les hon-
neurs ; vous y représentiez *Iphigénie*. Je fus
témoin de ce spectacle : je n'avais alors nulle
habitude de notre théâtre Français ; il ne
m'entra pas dans la tête qu'on pût mêler de
la galanterie dans ce sujet tragique ; je me
livrai aux mœurs & aux coutumes de la
Grèce , d'autant plus aisément , qu'à peine
j'en connaissais d'autres ; j'admirai l'antique
dans toute sa noble simplicité. Ce fut-là ce
qui me donna la première idée de faire la
tragédie d'*Œdipe* , sans même avoir lu celle
de *Corneille*. Je commençai par m'essayer ,
en traduisant la fameuse scène de *Sophocle* ,
qui contient la double confidence de *Jocaste*
& d'*Œdipe*. Je la lus à quelques-uns de mes
amis qui fréquentaient les spectacles , & à
quelques acteurs ; ils m'assurèrent que ce
morceau ne pourrait jamais réussir en France ;
ils m'exhortèrent à lire *Corneille* , qui l'avait
soigneusement évité ; & me dirent tous que ,

si je ne mettais , à son exemple , une intrigue amoureuse dans *Œdipe* , les comédiens même ne pourraient pas se charger de mon ouvrage. Je lus donc l'*Œdipe* de *Corneille* , qui , sans être mis au rang de *Cinna* & de *Polyeucte* , avait pourtant alors beaucoup de réputation. J'avoue que je fus revolté d'un bout à l'autre : mais il fallut céder à l'exemple & à la mauvaise coutume. J'introduisis , au milieu de la terreur de ce chef-d'œuvre de l'antiquité , non pas une intrigue d'amour : l'idée m'en paraissait trop choquante ; mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte : je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs sur ce sujet.

V. A. S. se souvient que j'eus l'honneur de lire *Œdipe* devant elle ; la scène de *Sophocle* ne fut assurément pas condamnée à ce tribunal ; mais vous , & M. le Cardinal de *Polignac* , & M. de *Maléfiou* , & tout ce qui composait votre cour , vous me blâmâtes universellement , & avec très-grande raison , d'avoir prononcé le mot d'amour dans un ouvrage où *Sophocle* avait si bien réussi sans ce malheureux ornement étranger ; & ce qui seul avait fait recevoir ma pièce , fut précisé-

ment le seul défaut que vous condamnâtes.

Les comédiens jouèrent à regret l'*Œdipe*, dont ils n'espéraient rien. Le public fut entièrement de votre avis ; tout ce qui était dans le goût de *Sophocle* fut applaudi généralement ; & ce qui ressentait un peu la passion de l'amour , fut condamné de tous les critiques éclairés. En effet , Madame , quelle place pour la galanterie que le parricide & l'inceste qui désolent une famille , & la contagion qui ravage un pays ! Et quel exemple plus frappant du ridicule de notre théâtre & du pouvoir de l'habitude , que *Corneille*, d'un côté, qui fait dire à *Thésée* :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste ,

L'absence aux vrais amans est encor plus funeste :

& moi , qui , soixante ans après lui , viens faire parler une vieille *Jocaste* d'un vieil amour ; & tout cela pour complaire au goût le plus fade & le plus faux qui ait jamais corrompu la littérature ?

Qu'une *Phèdre*, dont le caractère est le plus théâtral qu'on ait jamais vu, & qui est presque la seule que l'antiquité ait représenté amoureuse ; qu'une *Phèdre*, dis-je , étale

les fureurs de cette passion funeste ; qu'une *Roxane* , dans l'oisiveté du ferrail , s'abandonne à l'amour & à la jalousie ; qu'*Ariane* se plaigne au ciel & à la terre d'une infidélité cruelle ; qu'*Orosmane* tue ce qu'il adore : tout cela est vraiment tragique. L'amour furieux , criminel , malheureux , suivi de remords , arrache de nobles larmes. Point de milieu ; il faut , ou que l'amour domine en tyran , ou qu'il ne paraisse pas ; il n'est point fait pour la seconde place. Mais que *Néron* se cache derrière une tapisserie pour entendre les discours de sa maîtresse & de son rival ; mais que le vieux *Mithridate* se serve d'une ruse comique , pour savoir le secret d'une jeune personne aimée par ses deux enfans ; mais que *Maxime* , même dans la pièce de *Cinna* , si remplie de beautés mâles & vraies , ne découvre en lâche une conspiration si importante , que parce qu'il est imbécilement amoureux d'une femme dont il devait connaître la passion pour *Cinna* , & qu'on dise pour raison :

L'amour rend tout permis ,
Un véritable amant ne connaît point d'amis ;

mais

mais qu'un vieux *Sertorius* aime je ne fais quelle *Viriate*, & qu'il soit assassiné par *Perpenna*, amoureux de cette Espagnole; tout cela est petit & puéril, il le faut dire hardiment; & ces petiteſſes nous mettraient prodigieusement au-deſſous des Athéniens, si nos grands Maîtres n'avaient racheté ces défauts, qui ſont de notre nation, par les sublimes beautés qui ſont uniquement de leur génie.

Une choſe, à mon ſens, aſſez étrange, c'eſt que les grands poètes tragiques d'Athènes aient ſi ſouvent traité des ſujets où la nature étale tout ce qu'elle a de touchant, une *Électre*, une *Iphigénie*, une *Mérope*, un *Alcméon*; & que nos grands modernes, négligeant de tels ſujets, n'aient preſque traité que l'amour, qui eſt ſouvent plus propre à la comédie qu'à la tragédie. Ils ont cru quelquefois annoblir cet amour par la politique; mais un amour qui n'eſt pas furieux eſt froid, & une politique qui n'eſt pas une ambition forcenée eſt plus froide encore. Des raifonnemens politiques ſont bons dans *Polybe*, dans *Machiavel*; la galanterie eſt à ſa place dans la comédie & dans des contes : mais rien de tout cela

n'est digne du pathétique & de la grandeur de la tragédie.

Le goût de la galanterie avait , dans la tragédie , prévalu au point , qu'une grande Princesse , qui , par son esprit & par son rang , semblait , en quelque sorte , excusable de croire que tout le monde devait penser comme elle , imagina qu'un adieu de *Titus* & de *Bérénice* était un sujet tragique : elle le donna à traiter aux deux maîtres de la scène. Aucun des deux n'avait jamais fait de pièce dans laquelle l'amour n'eût joué un principal ou un second rôle : mais l'un n'avait jamais parlé au cœur que dans les seules scènes du *Cid* , qu'il avait imitées de l'Espagnol ; l'autre , toujours élégant & tendre , était éloquent dans tous les genres , & savant dans cet art enchanteur de tirer de la plus petite situation les sentimens les plus délicats : aussi le premier fit de *Titus* & de *Bérénice* un des plus mauvais ouvrages qu'on connaisse au théâtre ; l'autre trouva le secret d'intéresser pendant cinq actes , sans autre fond que ces paroles : *Je vous aime , & je vous quitte*. C'était , à la vérité , une pastorale entre un Empereur ,

une Reine & un Roi, & une pastorale cent fois moins tragique que les scènes intéressantes du *Pastor fido*. Ce succès avait persuadé tout le public & tous les auteurs, que l'amour seul devait être à jamais l'âme de toutes les tragédies.

Ce ne fut que dans un âge plus mûr que cet homme éloquent comprit qu'il était capable de mieux faire, & qu'il se repentit d'avoir affaibli la scène par tant de déclarations d'amour, par tant de sentimens de jalousie & de coquetterie, plus dignes, comme j'ai déjà osé le dire, de *Ménandre* que de *Sophocle* & d'*Euripide*. Il composa son chef-d'œuvre d'*Athalie*; mais quand il se fut ainsi détrompé lui-même, le public ne le fut pas encore. On ne put imaginer qu'une femme, un enfant & un prêtre, pussent former une tragédie intéressante : l'ouvrage le plus approchant de la perfection qui soit jamais sorti de la main des hommes, resta long-tems méprisé, & son illustre auteur mourut avec le chagrin d'avoir vu son siècle éclairé, mais corrompu, ne pas rendre justice à son chef-d'œuvre.

Il est certain que, si ce grand homme avait vécu, & s'il avait cultivé un talent qui seul avait fait sa fortune & sa gloire, & qu'il ne devait pas abandonner, il eût rendu au théâtre son ancienne pureté; il n'eût point avili, par des amours de ruelle, les grands sujets de l'antiquité. Il avait commencé l'*Iphigénie en Tauride*, & la galanterie n'entraît point dans son plan: il n'eût jamais rendu amoureux ni *Agamemnon*, ni *Oreste*, ni *Électre*, ni *Téléphonte*, ni *Ajax*; mais ayant malheureusement quitté le théâtre avant de l'épurer, tous ceux qui le suivirent imitèrent & outrèrent ses défauts, sans atteindre à aucune de ses beautés. La morale des opéra de *Quinault* entra dans presque toutes les scènes tragiques: tantôt c'est un *Alcibiade*, qui avoue que *dans ces tendres momens il a toujours éprouvé qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé*. Tantôt c'est une *Amestris*, qui dit que

La fille d'un grand Roi

Brûle d'un feu secret, sans honte & sans effroi.

Ici un *Agnonide*

De la belle Chrysis en tout lieu suit les pas,
Adorateur constant de ses divins appas.

Le féroce *Arminius*, ce défenseur de la Germanie, proteste qu'il vient lire son sort dans les yeux d'*Isménie*, & vient dans le camp de *Varus* pour voir si les beaux yeux de cette *Isménie* daignent lui montrer leur tendresse ordinaire. Dans *Amasis*, qui n'est autre chose que la *Méropé* chargée d'épisodes romanesques, une jeune héroïne, qui, depuis trois jours, a vu un moment, dans une maison de campagne, un jeune inconnu dont elle est éprise, s'écrie, avec bienfaisance :

C'est ce même inconnu ; pour mon repos, hélas !
Autant qu'il le devait, il ne se cacha pas ;
Et, pour quelques momens qu'il s'offrit à ma vue,
Je le vis, j'en rougis ; mon ame en fut émue.

Dans *Athénaïs*, un Prince de Perse se déguise pour aller voir sa maitresse à la cour d'un Empereur Romain. On croit lire enfin les romans de Mademoiselle *Scudéri*, qui peignait des bourgeois de Paris sous le nom de héros de l'antiquité.

Pour achever de fortifier la nation dans ce goût détestable, & qui nous rend ridicules aux yeux de tous les étrangers sensés, il ar-

riva , par malheur , que Monsieur de *Longepierre* , très-zélé pour l'antiquité , mais qui ne connaissait pas assez notre théâtre , & qui ne travaillait pas assez ses vers , fit représenter son *Électre*. Il faut avouer qu'elle était dans le goût antique ; une froide & malheureuse intrigue ne défigurait pas ce sujet terrible ; la pièce était simple & sans épisode : voilà ce qui lui valait , avec raison , la faveur déclarée de tant de personnes de la première considération , qui espéraient qu'enfin cette simplicité précieuse , qui avait fait le mérite des grands génies d'Athènes , pourrait être bien reçue à Paris , où elle avait été si négligée.

Vous étiez , Madame , aussi-bien que feu Madame la Princesse de *Conty* , à la tête de ceux qui se flattaient de cette espérance ; mais malheureusement les défauts de la pièce Française l'emportèrent si fort sur les beautés qu'il avait empruntées de la Grèce , que vous avouâtes , à la représentation , que c'était une statue de *Praxitèle* défigurée par un moderne. Vous eûtes le courage d'abandonner ce qui , en effet , n'était pas digne d'être soutenu ,

sachant très-bien que la faveur prodiguée aux mauvais ouvrages , est aussi contraire aux progrès de l'esprit , que le déchaînement contre les bons. Mais la chute de cette *Éleëtre* fit en même-tems grand tort aux partisans de l'antiquité : on se prévalut , très-mal-à-propos , des défauts de la copie contre le mérite de l'original ; & , pour achever de corrompre le goût de la nation , on se persuada qu'il était impossible de soutenir , sans une intrigue amoureuse , & sans des aventures romanesques , ces sujets que les Grecs n'avaient jamais déshonorés par de telles épisodes ; on prétendit qu'on pouvait admirer les Grecs dans la lecture ; mais qu'il était impossible de les imiter sans être condamné par son siècle : étrange contradiction ! car si en effet la lecture en plaît , comment la représentation en peut-elle déplaire ?

Il ne faut pas , je l'avoue , s'attacher à imiter ce que les anciens avaient de défectueux & de faible. Il est même très-vraisemblable , que les défauts où ils tombèrent furent relevés de leur tems. Je suis persuadé , Madame , que les bons esprits d'Athènes con-

damnèrent, comme vous, quelques répétitions, quelques déclamations, dont *Sophocle* avait chargé son *Électre* : ils dûrent remarquer qu'il ne fouillait pas assez dans le cœur humain. J'avouerai encore qu'il y a des beautés propres, non-seulement à la langue Grecque, mais aux mœurs, au climat, au tems, qu'il serait ridicule de vouloir transplanter parmi nous. Je n'ai point copié l'*Électre* de *Sophocle*, il s'en faut beaucoup; j'en ai pris, autant que je l'ai pu, tout l'esprit & toute la substance. Les fêtes que célébraient *Égiste* & *Clytemnestre*, & qu'ils appelaient les festins d'*Agamemnon*; l'arrivée d'*Oreste* & de *Pylade*, l'urne dans laquelle on croit que sont renfermées les cendres d'*Oreste*, l'anneau d'*Agamemnon*, le caractère d'*Électre*, celui d'*Iphise*, qui est précisément la *Chrysothémis* de *Sophocle*, & sur-tout les remords de *Clytemnestre*, tout est puisé dans la tragédie Grecque; car lorsque celui qui fait à *Clytemnestre* le récit de la prétendue mort d'*Oreste*, lui dit : *Eh quoi ! Madame, cette mort vous afflige ? Clytemnestre* répond : *Je suis mère, & par-là malheureuse ; une mère, quoiqu'outragée, ne peut haïr son sang.*

Elle cherche même à se justifier devant *Électre* du meurtre d'*Agamemnon* : elle plaint sa fille ; & *Euripide* a poussé encore plus loin que *Sophocle* l'attendrissement & les larmes de *Clytemnestre* : voilà ce qui fut applaudi chez le peuple le plus judicieux & le plus sensible de la terre : voilà ce que j'ai vu senti par tous les bons juges de notre nation. Rien n'est, en effet, plus dans la nature qu'une femme criminelle envers son époux , & qui se laisse attendrir par ses enfans , & qui reçoit la pitié dans son cœur altier & farouche ; qui s'irrite , qui reprend la dureté de son caractère quand on lui fait des reproches trop violens , & qui s'apaise ensuite par les soumissions & par les larmes : le germe de ce personnage était dans *Sophocle* & dans *Euripide*, & je l'ai développé. Il n'appartient qu'à l'ignorance & à la présomption , qui en est la suite , de dire qu'il n'y a rien à imiter dans les anciens : il n'y a point de beautés dont on ne trouve chez eux les semences.

Je me suis imposé , sur-tout , la loi de ne pas m'écarter de cette simplicité , tant recommandée par les Grecs , & si difficile à

faïfir ; c'était-là le vrai caractère de l'invention & du génie ; c'était l'essence du théâtre. Un personnage étranger, qui, dans *Œdipe* ou dans *Électre*, ferait un grand rôle, qui détournerait sur lui l'attention, ferait un monstre aux yeux de quiconque connaît les anciens, & la nature, dont ils ont été les premiers peintres. L'art & le génie consistent à trouver tout dans son sujet, & non pas à chercher hors de son sujet. Mais comment imiter cette pompe & cette magnificence vraiment tragique des vers de *Sophocle*, cette élégance, cette pureté, ce naturel, sans quoi un ouvrage (bien fait d'ailleurs) ferait un mauvais ouvrage ?

J'ai donné, au moins, à ma nation quelque idée d'une tragédie sans amour, sans confidens, sans épisodes ; le petit nombre des partisans du bon goût m'en fait gré ; les autres ne reviennent qu'à la longue, quand la fureur de parti, l'injustice de la persécution, & les ténèbres de l'ignorance sont dissipées. C'est à vous, Madame, à conserver les étincelles qui restent encore parmi nous de cette lumière précieuse que les Anciens nous ont transmise.

Nous leur devons tout : aucun art n'est né parmi nous , tout y a été transplanté : mais la terre , qui porte ces fruits étrangers , s'épuise & se lasse ; & l'ancienne barbarie , aidée de la frivolité , percerait encore quelquefois malgré la culture ; les disciples d'Athènes & de Rome deviendraient des Goths & des Vandales amollis par les mœurs des Sybarites, sans cette protection éclairée & attentive des personnes de votre rang. Quand la nature leur a donné ou du génie , ou l'amour du génie , elles encouragent notre nation , qui est plus faite pour imiter que pour inventer , & qui cherche toujours dans le sang de ses maîtres les leçons & les exemples dont elle a besoin. Tout ce que je desiré , Madame, c'est qu'il se trouve quelque génie qui achève ce que j'ai ébauché , qui tire le théâtre de cette mollesse & de cette afféterie où il est plongé , qui le rende respectable aux esprits les plus austères , digne du très-petit nombre de chefs-d'œuvres que nous avons , & enfin du suffrage d'un esprit tel que le vôtre , & de ceux qui peuvent vous ressembler.

PERSONNAGES.

ORESTE, fils de Clytemnestre & d'Agamemnon.

ÉLECTRE, }
IPHISE, } Sœurs d'Oreste.

CLYTEMNESTRE, épouse d'Égiste.

ÉGISTE, tyran d'Argos.

PILADE, ami d'Oreste.

PAMMÈNE, vieillard attaché à la famille
d'Agamemnon.

DIMAS, Officier des gardes.

Suite.

*Le théâtre doit représenter le rivage de la mer ;
un bois , un temple , un palais & un tombeau
d'un côté ; & de l'autre , Argos dans le lointain.*



O R E S T E,
TRAGÉDIE.

A C T E P R E M I E R.

SCÈNE PREMIÈRE.

I P H I S E , P A M M È N E .

I P H I S E .

EST-IL vrai, cher Pammène ? & ce lieu solitaire,
Ce palais exécration où languit ma misère ,
Me verra-t-il goûter la funeste douceur
De mêler mes regrets aux larmes de ma sœur ?
La malheureuse Électre , à mes douleurs si chère ,
Vient elle avec Égistre au tombeau de mon père ?
Égistre ordonne-t-il qu'en ces solennités
Le sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés ?

Serons-nous les témoins de la pompe inhumaine ,
Qui célèbre le crime , & que ce jour amène ?

P A M M È N E .

Ministre malheureux d'un temple abandonné ,
Du fond de ces déserts où je suis confiné ,
J'adresse au ciel des vœux pour le retour d'Oreste ;
Je pleure Agamemnon , j'ignore tout le reste.
O respectable Iphise ! ô pur sang de mon Roi !
Ce jour vient , tous les ans , répandre ici l'effroi.
Les desseins d'une cour en horreurs si fertile
Pénètrent rarement dans mon obscur asyle.
Mais on dit qu'en effet Égisthe soupçonneux ,
Doit entraîner Électre à ces funèbres jeux ;
Qu'il ne souffrira plus qu'Électre , en son absence ,
Appelle par ses cris Argos à la vengeance.
Il redoute sa plainte ; il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ses clameurs ;
Et d'un œil vigilant épiant sa conduite ,
Il la traite en esclave , & la traîne à sa suite.

I P H I S E .

Ma sœur esclave ! ô ciel ! ô sang d'Agamemnon !
Un barbare à ce point outrage encor ton nom !
Et Clytemnestre , hélas ! cette mère cruelle ,
A permis cet affront qui rejaillit sur elle !

P A M M È N E .

Peut-être votre sœur , avec moins de fierté ,
Devait de son tyran braver l'autorité ;
Et , n'ayant contre lui que d'impuissantes armes ,
Mêler moins de reproche & d'orgueil à ses larmes.

Qu'a produit sa fierté? que servent ses éclats?
Elle irrite un barbare, & ne nous venge pas.

I P H I S E.

On m'a laissé, du moins, dans ce funeste asyle,
Un destin sans opprobre, un malheur plus tranquille.
Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,
Loin de ses ennemis, & loin de son bourreau:
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Égisthe.
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir,
Que lorsque, rappelant le tems du désespoir,
Le soleil à regret ramène la journée
Où le ciel a permis ce barbare hymenée,
Où ce monstre enivré du sang du Roi des Rois,
Où Clytemnestre....

S C È N E I I.

ÉLECTRE, IPHISE, PAMMÈNE.

I P H I S E.

HÉLAS! est-ce vous que je vois,

Ma sœur?...

É L E C T R E.

Il est venu ce jour où l'on apprête
Les détestables jeux de leur coupable fête.
Électre leur esclave, Électre votre sœur,
Vous annonce, en leur nom, leur horrible bonheur.

Un destin moins affreux permet que je vous voie;
A ma douleur profonde il mêle un peu de joie;
Et vos pleurs & les miens ensemble confondus....

É L E C T R E.

Des pleurs ! Ah ! ma faiblesse en a trop répandus.
Des pleurs ! Ombre sacrée, Ombre chère & sanglante,
Est-ce-là le tribut qu'il faut qu'on te présente ?
C'est du sang que je dois ; c'est du sang que tu veux ;
C'est parmi les apprêts de ces indignes jeux ,
Dans ce cruel triomphe , où mon tyran m'entraîne ,
Que , ranimant ma force & soulevant ma chaîne ,
Mon bras , mon faible bras osera l'égorger ,
Au tombeau que sa rage ose encore outrager.
Quoi ! j'ai vu Clytemnestre , avec lui conjurée ,
Lever sur son époux sa main trop assurée !
Et nous , sur le tyran nous suspendons des coups
Que ma mère à mes yeux porta sur son époux !
O douleur ! ô vengeance ! ô vertu qui m'animes ,
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pu les crimes
Nous seules désormais devons nous secourir :
Craignez-vous de frapper ? craignez-vous de mourir ?
Secondez de vos mains ma main désespérée ;
Fille de Clytemnestre , & rejeton d'Atrée ,
Venez.

I P H I S E.

Ah ! modérez ces transports impuissans ;
Commandez , chère Électre , au trouble de vos sens ;

Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes :
Qui peut nous seconder ? comment trouver des armes ?
Comment frapper un Roi de gardes entouré ,
Vigilant , soupçonneux , par le crime éclairé ?
Hélas ! à nos regrets n'ajoutons point de craintes ;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

É L E C T R E.

Je veux qu'il les écoute ; oui , je veux dans son cœur
Empoisonner sa joie , y porter ma douleur ;
Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre ;
Qu'ils appellent la foudre , & la fassent descendre ;
Qu'ils reveillent cent Rois indignes de ce nom ,
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.
Je vous pardonne , hélas ! cette douleur captive ,
Ces faibles sentimens de votre ame craintive ;
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi.
Vous n'êtes point esclave , & d'opprobres nourrie.
Vos yeux ne virent point ce parricide impie ,
Ces vêtemens de mort , ces apprêts , ce festin ,
Ce festin détestable , où , le fer à la main ,
Clytemnestre ! ma mère !... ah ! cette horrible image
Est présente à mes yeux , présente à mon courage.
C'est-là , c'est en ces lieux , où vous n'osez pleurer ,
Où vos ressentimens n'osent se déclarer ,
Que j'ai vu votre père , attiré dans le piège ,
Se débattre & tomber sous leur main sacrilège.
Pammène , aux derniers cris , aux sanglots de ton Roi ,
Je crois te voir encore accourir avec moi ;

J'arrive. Quel objet ! une femme en furie
Recherchait dans son flanc les restes de sa vie.
Tu vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras,
Entouré des dangers qu'il ne connaissait pas,
Près du corps tout sanglant de son malheureux père,
A son secours encore il appelait sa mère.
Clytemnestre, appuyant mes soins officieux,
Sur ma tendre pitié daigna fermer les yeux ;
Et , s'arrêtant du moins au milieu de son crime,
Nous laissa loin d'Égistre emporter la victime.
Oreste ! dans ton sang consommant sa fureur,
Égistre a-t-il détruit l'objet de sa terreur ?
Es-tu vivant encore ? As-tu suivi ton père ?
Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère.
Mes mains portent des fers ; & mes yeux, pleins de pleurs
N'ont vu que des forfaits & des persécuteurs.

P A M M È N E.

Filles d'Agamemnon, race divine & chère,
Dont j'ai vu la splendeur & l'horrible misère,
Permettez que ma voix puisse encore en vous deux
Réveiller cet espoir qui reste aux malheureux.
Avez-vous donc des Dieux oublié les promesses ?
Avez-vous oublié que leurs mains vengereuses
Doivent conduire Oreste en cet affreux séjour,
Où sa sœur avec moi lui conserva le jour ;
Qu'il doit punir Égistre au lieu même où vous êtes,
Sur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,
Dans ces jours de triomphe, où son lâche assassin
Insulte encore au Roi, dont il perça le sein ?

La parole des Dieux n'est point vaine & trompeuse ;
Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse ;
La peine suit le crime : elle arrive à pas lents.

É L E C T R E.

Dieux qui la préparez , que vous tardez long-tems !

I P H I S E.

Vous le voyez , Pammène ; Égiste renouvelle
De son hymen sanglant la pompe criminelle.

É L E C T R E.

Et mon frère , exilé de déserts en déserts ,
Semble oublier son père , & négliger mes fers.

P A M M È N E.

Comptez les tems : voyez qu'il touche à peine à l'âge
Où la force commence à se joindre au courage :
Espérez son retour , espérez dans les Dieux.

É L E C T R E.

Sage & prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble , à mon impatience ;
Hélas ! vous me rendez un rayon d'espérance.
Qui pourrait de ces Dieux encenser les autels
S'ils voyaient , sans pitié , les malheurs des mortels ;
Si le crime insolent , dans son heureuse ivresse ,
Écrâfait à loisir l'innocente faiblesse ?
Dieux , vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur ;
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur.
Oreste , entends ma voix , celle de ta patrie ,
Celle du sang versé qui t'appelle & qui crie :

Viens du fond des déserts, où tu fus élevé,
 Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
 Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre ?
 C'est au monstre d'Argos, aux tyrans de la terre,
 Aux meurtriers des Rois, que tu dois t'adresser :
 Viens, qu'Électre te guide au sein qu'il faut percer.

I P H I S E.

Renfermez ces douleurs, & cette plainte amère ;
 Votre mère paraît.

É L E C T R E.

Ai-je encore une mère ?

S C È N E I I I.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE.

CLYTEMNESTRE.

ALLEZ ; que l'on me laisse en ces lieux retirés ;
 Pammène, éloignez-vous ; mes filles, demeurez.

I P H I S E.

Hélas ! ce nom sacré dissipe mes alarmes.

É L E C T R E.

Ce nom, jadis si saint, redouble encor mes larmes.

C L Y T E M N E S T R E.

J'ai voulu sur mon sort, & sur vos intérêts,
 Vous dévoiler enfin mes sentimens secrets.

Je rends grace au destin , dont la rigueur utile ,
 De mon second époux rendit l'hymen stérile ,
 Et qui n'a pas formé , dans ce funeste flanc ,
 Un sang que j'aurais vu l'ennemi de mon sang.
 Peut-être que je touche aux bornes de ma vie ;
 Et les chagrins secrets dont je fus poursuivie ,
 Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours ,
 Pourront précipiter le terme de mes jours.
 Mes filles devant moi ne sont point étrangères :
 Même , en dépit d'Égiste , elles m'ont été chères :
 Je n'ai point étouffé mes premiers sentimens ;
 Et , malgré la fureur de ses emportemens ,
 Électre , dont l'enfance a consolé sa mère
 Du sort d'Iphigénie , & des rigueurs d'un père ,
 Électre qui m'outrage , & qui brave mes loix ,
 Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

É L E C T R E.

Qui ! vous , Madame , ô ciel ! vous m'aimeriez encore !
 Quoi ! vous n'oubliez point ce sang qu'on déshonore ?
 Ah ! si vous conservez des sentimens si chers ,
 Observez cette tombe , ... & regardez mes fers.

C L Y T E M N E S T R E.

Vous me faites frémir ; votre esprit inflexible
 Se plaît à m'accabler d'un souvenir horrible :
 Vous portez le poignard dans ce cœur agité ;
 Vous frappez une mère , & je l'ai mérité.

É L E C T R E.

Eh bien ! vous défarmez une fille éperdue.
 La nature en mon cœur est toujours entendue.

Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos piés
Ces reproches sanglans trop long-tems effuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Égiste, dans mon cœur, je vous ai séparée.
Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir ;
J'ai pleuré sur ma mère, & n'ai pu vous haïr.
Ah ! si le ciel enfin vous parle & vous éclaire,
S'il vous donne en secret un remords salutaire,
Ne le repoussez pas : laissez-vous pénétrer
A la secresse voix qui vous daigne inspirer.
Détachez vos destins des destins d'un perfide :
Livrez-vous toute entière à ce Dieu qui vous guide.
Appelez votre fils, qu'il revienne en ces lieux,
Reprendre de vos mains le rang de ses ayeux ;
Qu'il punisse un tyran ; qu'il règne ; qu'il vous aime ;
Qu'il venge Agamemnon, ses filles, & vous-même.
Faites venir Oreste.

C L Y T E M N E S T R E.

Électre, levez-vous ;
Ne parlez point d'Oreste, & craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée ;
Mais d'un maître absolu la puissance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas ;
Et vous l'avez forcé d'appesantir son bras.
Moi-même, qui me vois sa première sujette,
Moi qu'offensa toujours votre plainte indiscrete,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encore, au-lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous seule un affront qui m'outrage :
Pliez à votre état ce superbe courage ;

Apprenez d'une sœur comme il faut s'affliger ,
 Comme on cède au destin , quand on veut le changer.
 Je voudrais , dans le sein de ma famille entière ,
 Finir un jour en paix ma fatale carrière.
 Mais si vous vous hâtez , si vos soins imprudens
 Appellent en ces lieux Oreste avant le tems ,
 Si d'Égiste jamais il affronte la vue ,
 Vous hasardez sa vie , & vous êtes perdue ;
 Et , malgré la pitié dont mes sens sont atteints ,
 Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

É L E C T R E.

Lui, votre époux ? O ciel ! lui, ce monstre ? ... Ah ! ma mère,
 Est-ce ainsi qu'en effet vous plaignez ma misère ?
 A quoi vous sert , hélas ! ce remords passager ?
 Ce sentiment si rendre était-il étranger ?
 Vous menacez Électre , & votre fils lui-même !

(*A Iphise.*)

Ma sœur ! & c'est ainsi qu'une mère nous aime !

(*A Clytemnestre.*)

Vous menacez Oreste ! ... Hélas ! loin d'espérer
 Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer ,
 J'ignore si le ciel a conservé sa vie ;
 J'ignore si ce maître abominable , impie ,
 Votre époux , (puisqu'ainsi vous l'osez appeler)
 Ne s'est pas , en secret , hâté de l'immoler ,

I P H I S E.

Madame , croyez-nous ; je jure , j'en atteste
 Les Dieux dont nous sortons , & la mère d'Oreste ,

Que , loin de l'appeler dans ce séjour de mort ,
Nos yeux , nos tristes yeux sont fermés sur son sort.
Ma mère , ayez pitié de vos filles tremblantes ,
De ce fils malheureux , de ses sœurs gémissantes :
N'affligez plus Electre : on peut à ses douleurs
Pardonner le reproche , & permettre les pleurs.

É L E C T R E .

Loin de nous pardonner , on nous défend la plainte ;
Quand je parle d'Oreste , on redouble ma crainte.
Je connais trop Égisthe , & sa férocité ;
Et mon frère est perdu , puisqu'il est redouté.

C L Y T E M N E S T R E .

Votre frère est vivant . reprenez l'espérance.
Mais , s'il est en danger , c'est par votre imprudence.
Modérez vos fureurs ; & sachez aujourd'hui ,
Plus humble en vos chagrins , respecter mon ennui.
Vous pensez que je viens , heureuse & triomphante ,
Conduire , dans la joie , une pompe éclatante.
Electre , cette fête est un jour de douleur ;
Vous pleurez dans les fers , & moi dans ma grandeur.
Je fais quels vœux forma votre haine insensée.
N'implorez plus les Dieux ; ils vous ont exaucée.
Laissez-moi respirer.



SCÈNE VI.

CLYTEMNESTRE, *seule.*

L'ASPECT de mes enfans

Dans mon cœur éperdu redouble mes tourmens.
 Hymen, fatal hymen, crime long-tems prospère,
 Nœuds sanglans qu'ont formé le meurtre & l'adultère,
 Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés,
 Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez ?
 Mon bonheur est détruit, l'ivresse est dissipée :
 Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.
 Qu'Égistre est aveuglé, puisqu'il se croit heureux !
 Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux ;
 Il triomphe, & je sens succomber mon courage.
 Pour la première fois je redoute un présage ;
 Je crains Argos, Électre, & ses lugubres cris,
 La Grèce, mes sujets, mon fils, mon propre fils.
 Ah ! quelle destinée, & quel affreux supplice,
 De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse ;
 De n'oser prononcer, sans des troubles cruels,
 Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels !
 Je chassai de mon cœur la nature outragée ;
 Je tremble au nom d'un fils ; la nature est vengée.



S C È N E V.

É G I S T E , C L Y T E M N E S T R E .

C L Y T E M N E S T R E .

AH ! trop cruel Égiste , où guidiez-vous mes pas ?
Pourquoi revoir ces lieux consacrés au trépas ?

É G I S T E .

Quoi ! ces solemnités qui vous étaient si chères ,
Ces gages renaissans de nos destins prospères ,
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur !
Ce jour de notre hymen est-il un jour d'horreur ?

C L Y T E M N E S T R E .

Non ; mais ce lieu , peut-être , est pour nous redoutable
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourmens nouveaux tous mes sens sont ouverts.
Iphise dans les pleurs , Électre dans les fers ,
Du sang versé par nous certe demeure empreinte ,
Oreste , Agamemnon , tout me remplit de crainte.

É G I S T E .

Laissez gémir Iphise , & vous-ressouvenez ,
Qu'après tous nos affronts trop long-temps pardonnés ,
L'impétueuse Électre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée , & je ne prétends pas
Que , de ses cris plaintifs alarmant mes États ,

Dans Argos désormais sa dangereuse audace
Ose des Dieux sur nous rappeler la menace,
D'Oreste aux mécontents promettre le retour.
On n'en parle que trop : & , depuis plus d'un jour ,
Par-tout le nom d'Oreste a blessé mon oreille ;
Et ma juste colère , à ce bruit , se réveille.

C L Y T E M N E S T R E.

Quel nom prononcez-vous ? tout mon cœur en frémit :
On prétend qu'en secret un oracle a prédit ,
Qu'un jour, en ce lieu même, où mon destin me guide,
Il porterait sur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les Dieux ? Pourquoi vous présenter
Aux coups qu'il vous faut craindre , & qu'on peut éviter ?

É G I S T E.

Ne craignez rien d'Oreste. Il est vrai qu'il respire :
Mais, loin que dans le piège Oreste nous attire,
Lui-même à ma poursuite il ne peut échapper.
Déjà de toutes parts j'ai su l'envelopper :
Errant & poursuivi de rivage en rivage ,
Il promène , en tremblant , son impuissante rage ;
Aux forêts d'Épidaure il s'est enfin caché.
D'Épidaure en secret le Roi m'est attaché.
Plus que vous ne pensez on prend notre défense.

C L Y T E M N E S T R E.

Mais , quoi ! mon fils !

É G I S T E.

Je fais quelle est sa violence :
Il est fier , implacable , aigri par son malheur ;
Digne du sang d'Atrée , il en a la fureur.

Ah, Seigneur ! elle est juste.

É G I S T E .

Il faut la rendre vaine.

Vous savez qu'en secret j'ai fait partir Plistène :
Il est dans Épidaure.

C L Y T E M N E S T R E .

A quel dessein ? pourquoi ?

É G I S T E .

Pour assurer mon trône , & calmer votre effroi.
Oui , Plistène mon fils , adopté par vous-même ,
L'héritier de mon nom , & de mon diadème ,
Est trop intéressé , Madame , à détourner
Des périls que toujours vous voulez soupçonner.
Il vous tient lieu de fils , n'en connaissez plus d'autre.
Vous savez , pour unir ma famille & la vôtre ,
Qu'Électre eût pû prétendre à l'hymen de mon fils ,
Si son cœur à vos loix eût été plus soumis ,
Si vos soins avaient pu fléchir son caractère ;
Mais je punis la sœur , & je cherche le frère ;
Plistène me seconde ; en un mot , il vous sert ;
Notre ennemi commun sans doute est découvert.
Vous frémissez , Madame ?

C L Y T E M N E S T R E .

O nouvelles victimes !

Ne puis-je respirer qu'à force de grands crimes ?
Égiste , vous savez qui j'ai privé du jour
Le fils que j'ai nourri périrait à son tour !

Ah! de mes jours usés le déplorable reste
Doit-il être acheté par un prix si funeste?

É G I S T E.

Songez....

C L Y T E M N E S T R E.

Souffrez du moins que j'implore une fois
Ce ciel dont si long-tems j'ai méprisé les loix.

É G I S T E.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obstacles?
Qu'attendez vous ici du ciel, & des oracles?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés?

C L Y T E M N E S T R E.

Vous rappelez des tems dont ils sont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les Dieux, la crainte les consulte,
N'insultez point, Seigneur, à mes sens affaiblis.
Le tems qui change tout, a changé mes esprits;
Et peut-être des Dieux la main appesantie
Se plaît à subjuger ma fierté démentie.
Je ne sens plus en moi ce courage emporté,
Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère:
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère;
Mais une fille esclave, un fils abandonné,
Un fils, mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne & m'abhorre;
L'idée en est horrible, & je suis mère encore.

Vous êtes mon épouse , & sur-tout vous réglez.
Rappelez Clytemnestre à mes yeux indignés.
Écoutez-vous du sang le dangereux murmure ,
Pour des enfans ingrats qui bravent la nature ?
Venez ; votre repos doit sur eux l'emporter.

C L Y T E M N E S T R E .

Du repos dans le crime ! ah , qui peut s'en flatter ?

Fin du premier Acte.



A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

O R E S T E , P I L A D E .

O R E S T E .

PILADE, où sommes-nous ? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obstiné du destin qui me suit ?
L'infortune d'Oreste environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Trésors, armes, soldats, a péri dans les mers.
Sans secours avec toi jeté dans ces déserts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'opprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'espoir qui m'anime.
A peine as-tu caché, sous ces rocs escarpés,
Quelques tristes débris au naufrage échappés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête ?

P I L A D E .

J'ignore en quels climats nous jette la tempête ;
Mais de notre destin pourquoi désespérer ?
Tu vis, il me suffit ; tout doit me rassurer.
Un Dieu dans Épidaure a conservé ta vie,
Que le barbare Égistre a toujours poursuivie.
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Plistène, sous tes coups, a fini ses destins.

H iv

Marchons sous la faveur de ce Dieu tutélaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père.

O R E S T E.

Je n'ai contre un tyran sur le trône affermi,
Dans ces lieux inconnus, qu'Oreste & mon ami.

P I L A D E.

C'est assez ; & du ciel je reconnais l'ouvrage.
Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage :
Il veut seul accomplir ses augustes desseins :
Pour ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.
Tantôt de trente Rois il arme la vengeance ;
Tantôt trompant la terre, & frappant en silence ,
Il veut , en signalant son pouvoir oublié,
N'armer que la nature , & la seule amitié.

O R E S T E.

Avec un tel secours bannissons nos alarmes ;
Je n'aurai pas besoin de plus puissantes armes.
As-tu dans ces rochers , qui défendent ces bords ,
Où nous avons pris terre après de longs efforts ,
As-tu caché , du moins , ces cendres de Plistène ,
Ces dépôts , ces témoins de vengeance & de haine ,
Cette urne qui d'Égistre a dû tromper les yeux ?

P I L A D E.

Échappée au naufrage , elle est près de ces lieux.
Mes mains avec cette urne ont caché cette épée,
Qui dans le sang Troyen fut autrefois trempée ,
Ce fer d'Agamemnon qui doit venger sa mort ,
Ce fer qu'on enleva , quand , par un coup du sort ,

Des mains des assassins ton enfance sauvée
Fut, loin des yeux d'Égiste, en Phocide élevée.
L'anneau qui lui servait est encore en tes mains.

O R E S T E.

Comment des Dieux vengeurs accomplir les desseins ?
Comment porter encore aux mânes de mon père,

(*En montrant l'épée qu'il porte.*)

Ce glaive qui frappa mon indigne adversaire ?
Mes pas étaient comptés par les ordres du ciel ;
Lui-même a tout détruit ; un naufrage cruel
Sur ces bords ignorés nous jette à l'aventure.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure ?
A ce séjour de crime, où j'ai reçu le jour ?

P I L A D E.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois sombre & sauvage ;
De deuil & de grandeur tout offre ici l'image.
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triste, levant au ciel des yeux désespérés ;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience ;
Sur ton malheureux sort il pourra s'attendrir.

O R E S T E.

Il gémit : tout mortel est donc né pour souffrir !



S C È N E II.

ORESTE, PILADE, PAMMÈNE.

P I L A D E.

OUI que vous soyez, tournez vers nous la vue.
La terre où je vous parle est pour nous inconnue.
Vous voyez deux amis, & deux infortunés,
A la fureur des flots long-tems abandonnés.
Ce lieu nous doit-il être ou funeste ou propice ?

P A M M È N E.

Je fers ici les Dieux, j'implore leur justice;
J'exerce en leur présence, en ma simplicité,
Les respectables droits de l'hospitalité.
Daignez, sous l'humble toit qu'habite ma vieillesse,
Mépriser des grands Rois la superbe richesse :
Venez; les malheureux me sont toujours sacrés.

O R E S T E.

Sage & juste habitant de ces bords ignorés,
Que des Dieux par nos mains la puissance immortelle,
De votre piété récompense le zèle !
Quel asyle est le vôtre, & quelles sont vos loix ?
Quel souverain commande aux lieux où je vous vois ?

P A M M È N E.

Ègiste règne ici, je suis sous sa puissance.

O R E S T E.

Ègiste ? ciel ! ô crime ! ô terreur ! ô vengeance !

PILADE.

Dans ce péril nouveau, gardez de vous trahir.

ORESTE.

Égistre? justes Dieux! celui qui fit périr. . . .

PAMMÈNE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemnestre après ce coup funeste?

PAMMÈNE.

Elle règne avec lui: l'univers fait le reste.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau? . . .

PAMMÈNE.

Ce palais redouté

Est par Égistre même en ce jour habité.

Mes yeux ont vu jadis élever cet ouvrage,

Par une main plus digne, & pour un autre usage.

Ce tombeau (pardonnez si je pleure à ce nom)

Est celui de mon Roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah! c'en est trop: le ciel épuise mon courage.

PILADE, à Oreste.

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton visage.

PAMMÈNE, à Oreste qui se détourne.

Étranger généreux, vous vous attendrifiez.

Vous voulez retenir les pleurs que vous versez.

H vj

Hélas ! qu'en liberté votre cœur se déploie ;
 Plaignez le fils des Dieux , & le vainqueur de Troie ;
 Que des yeux étrangers pleurent au moins son sort ,
 Tandis que dans ces lieux on insulte à sa mort.

O R E S T E .

Si je fus élevé loin de cette contrée ,
 Je n'en chéris pas moins les descendans d'Atrée.
 Un Grec doit s'attendrir sur le sort des héros.
 Je dois sur-tout... Électre est-elle dans Argos ?

P A M M È N E .

Seigneur, elle est ici...

O R E S T E .

Je veux, je cours.

P I L A D E .

Arrête.

Tu vas braver les Dieux, tu hasardes ta tête.
 Que je te plains !

(*A Pammène.*)

Daignez, respectable mortel ,
 Dans le temple voisin nous conduire à l'autel ;
 C'est le premier devoir. Il est tems que j'adore
 Le Dieu qui nous sauva sur la mer d'Épidaure.

O R E S T E .

Menez-nous à ce temple, à ce tombeau sacré,
 Où repose un héros lâchement massacré :
 Je dois à sa grande Ombre un secret sacrifice.

P A M M È N E.

Vous , Seigneur ? ô destins ! ô céleste justice !
Eh quoi ! deux étrangers ont un dessein si beau !
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau !
Hélas ! le citoyen timidement fidèle
N'oserait en ces lieux imiter ce saint zèle.
Dès qu'Égiste paraît , la piété , Seigneur ,
Tremble de se montrer , & rentre au fond du cœur.
Égiste apporte ici le frein de l'esclavage.
Trop de danger vous suit.

O R E S T E.

C'est ce qui m'encourage.

P A M M È N E.

De tout ce que j'entends que mes sens sont saisis !
Je me tais... mais , Seigneur , mon maître avait un fils ,
Qui , dans les bras d'Électre.... Égiste ici s'avance :
Clytemnestre le suit ; ... évitez leur présence.

O R E S T E.

Quoi ! c'est Égiste ?

P I L A D E.

Il faut vous cacher à ses yeux.



S C È N E I I I.

ÉGISTE; CLYTEMNESTRE, *plus loin;*
PAMMÈNE, *Suite.*

ÉGISTE, *à Pammène.*

A QUI dans ce moment parliez-vous dans ces lieux?
L'un de ces deux mortels porte sur son visage
L'empreinte des grandeurs, & les traits du courage;
Sa démarche, son air, son maintien m'ont frappé;
Dans une douleur sombre il semble enveloppé;
Quel est-il? est-il né sous mon obéissance?

PAMMÈNE.

Je connais son malheur, & non pas sa naissance.
Je devais des secours à ces deux étrangers,
Pouffés par la tempête à travers ces rochers;
S'ils ne me trompent point, la Grèce est leur patrie.

ÉGISTE.

Répondez d'eux, Pammène : il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi ! deux malheureux en ces lieux abordés,
D'un œil si soupçonneux seraient-ils regardés ?

ÉGISTE.

On murmure, on m'alarme, & tout me fait ombrage;

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! depuis quinze ans , c'est-là notre partage :
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint ;
Et c'est un des poisons dont mon cœur est atteint.

É G I S T E , à *Pammène*.

Allez , dis-je , & sachez quel lieu les a vu naître ;
Pourquoi près du palais ils ont osé paraître ;
De quel port ils partaient ; & sur-tout quel dessein
Les guida sur ces mers dont je suis Souverain.

S C È N E I V.

É G I S T E , C L Y T E M N E S T R E .

É G I S T E .

C L Y T E M N E S T R E , vos Dieux ont gardé le silence :
En moi seul désormais mettez votre espérance.
Fiez-vous à mes soins ; vivez , règnez en paix ,
Et , d'un indigne fils , ne me parlez jamais.
Quant au destin d'Électre , il est tems que j'y pense.
De nos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance :
Sans doute elle est à craindre : & je fais que son nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon ;
Qu'un jour avec mon fils Électre en concurrence ,
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je brise ses liens ,
Que j'unisse par vous ses intérêts aux miens ;

Vous voulez terminer cette haine fatale,
 Ces malheurs attachés aux enfans de Tantale :
 Parlez-lui ; mais craignons tous deux de partager
 La honte d'un refus , qu'il nous faudrait venger.
 Je me flatte , avec vous , qu'un si triste esclavage
 Doit plier de son cœur la fermeté sauvage ;
 Que ce passage heureux , & si peu préparé ,
 Du rang le plus abject à ce premier degré ,
 Le poids de la raison qu'une mère autorise ,
 L'ambition sur-tout la rendra plus soumise.
 Gardez qu'elle résiste à sa félicité :
 Il reste un châtiment pour sa témérité.
 Ici votre indulgence , & le nom de son père ,
 Nourrissent son orgueil au sein de la misère.
 Qu'elle craigne , Madame , un sort plus rigoureux ,
 Un exil sans retour , & des fers plus honteux.

S C È N E V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

MA FILLE , approchez-vous ; & , d'un œil moins austère
 Envisagez ces lieux , & sur-tout une mère.
 Je gémis en secret , comme vous soupirez ,
 De l'avilissement où vos jours sont livrés ;
 Quoiqu'il fût dû peut-être à votre injuste haine ,
 Je m'en afflige en mère , & m'en indigne en Reine.
 J'obtiens grace pour vous ; vos droits vous sont rendus.

É L E C T R E.

Ah , Madame ! à vos piés ...

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

É L E C T R E.

Et quoi ?

CLYTEMNESTRE.

De votre sang soutenir l'origine ,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine ,
Réunir ses enfans trop long-tems divisés.

É L E C T R E.

Ah ! parlez-vous d'Oreste ? Achevez , disposez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même : & votre ame obstinée
A son propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaissement c'est peu de vous tirer :
Électre , au trône un jour il vous faut aspirer.
Vous pouvez , si ce cœur connaît le vrai courage ,
De Mycène & d'Argos espérer l'héritage :
C'est à vous de passer , des fers que vous portez ,
A ce suprême rang des Rois dont vous sortez.
D'Égistre contre vous j'ai su fléchir la haine.
Il veut vous voir en fille , il vous donne Plistène.
Plistène est d'Épidaure attendu chaque jour :
Votre hymen est fixé pour son heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déjà la gloire ;
Le passé n'est plus rien , perdez-en la mémoire.

É L E C T R E .

A quel oubli , grands Dieux ! ose-t-on m'inviter !
Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter !
O fort ! ô derniers coups tombés sur ma famille !
Songez-vous au héros dont Électre est la fille ?
Madame , osez-vous bien , par un crime nouveau ,
Abandonner Électre au fils de son bourreau ?
Le sang d'Agamemnon ! Qui ? moi , la sœur d'Oreste ,
Électre , au fils d'Égisthe , au neveu de Thyeste !
Ah ! rendez-moi mes fers ; rendez-moi tout l'affront ,
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front ;
Rendez-moi les horreurs de cette servitude ,
Dont j'ai fait une épreuve & si longue & si rude .
L'opprobre est mon partage ; il convient à mon sort .
J'ai supporté la honte , & vu de près la mort .
Votre Égisthe cent fois m'en avait menacée ;
Mais enfin c'est par vous qu'elle m'est annoncée .
Cette mort à mes sens inspire moins d'effroi ,
Que les horribles vœux qu'on exige de moi .
Allez , de cet affront je vois trop bien la cause ;
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propose .
Vous n'avez plus de fils ; son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel :
Il veut forcer mes mains à seconder sa rage ,
Assurer à Plistène un sanglant héritage ,
Joindre un droit légitime aux droits des assassins ,
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus saints .
Ah ! si j'ai quelques droits , s'il est vrai qu'il les craigne ,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne ;

Qu'il achève, à vos yeux, de déchirer mon sein :
Et si ce n'est assez, prêtez-lui votre main :
Frappez, joignez Électre à son malheureux frère ;
Frappez, dis-je ; à vos coups je connaîtrai ma mère.

C L Y T E M N E S T R E.

Ingrate ! c'en est trop, & toute ma pitié
Cède enfin dans mon cœur à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté ? que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briser ton cruel caractère ?
Tendresse, châtimens, retour de mes bontés,
Tes reproches sanglans souvent même écoutés,
Raison, menace, amour, tout, jusqu'à la couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne ;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné sans fruit :
Va, j'abandonne Électre au malheur qui la suit :
Va, je suis Clytemnestre, & , sur-tout, je suis Reine.
Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, & de ma faible main
Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente.
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottant entre la plainte & la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimais malgré toi ; l'aveu m'en est bien triste ;
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Égistre ;
Je ne suis plus ta mère, & toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds qu'en frémissant réclamait la nature,
Que ma fille déteste, & qu'il faut que j'abjûre.

S C È N E V I.

É L E C T R E , *seule.*

ET c'est ma mère, ô ciel ! Fut-il jamais pour moi ,
Depuis la mort d'un père , un jour plus plein d'effroi ?
Hélas ! j'en ai trop dit : ce cœur , plein d'amertume ,
Répandait, malgré lui , le fiel qui le consume.
Je m'emporte , il est vrai ; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreste , en ses discours , annoncé le trépas ?
On offre sa dépouille à sa sœur désolée !
De ces lieux tout sanglans la nature exilée ,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur ,
Se renfermait pour lui toute entière en mon cœur.
S'il n'est plus , si ma mère à ce point m'a trahie ,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie ?
Pourquoi ? pour obtenir , de ses tristes faveurs ,
De remper dans la cour de mes persécuteurs ?
Pour lever , en tremblant , aux Dieux qui me trahissent ,
Ces languissantes mains que mes chaînes flétrissent ?
Pour voir avec des yeux de larmes obscurcis ,
Dans le lit de mon père , & sur son trône assis ,
Ce monstre , ce tyran , ce ravisseur funeste ,
Qui m'ôte encor ma mère , & me prive d'Oreste ?

SCÈNE VII.

ÉLECTRE, IPHISE.

IPHISE.

CHÈRE Électre, appeidez ces cris de la douleur.

ÉLECTRE.

Moi !

IPHISE.

Partagez ma joie.

ÉLECTRE.

O comble du malheur !

Quelle funeste joie à nos cœurs étrangère !

IPHISE.

Espérons.

ÉLECTRE.

Non, pleurez ; si j'en crois une mère,

Oreste est mort, Iphise.

IPHISE:

Ah ! si j'en crois mes yeux,

Oreste vit encore, Oreste est en ces lieux.

ÉLECTRE.

Grands Dieux ! Oreste ? lui ? serait-il bien possible ?

Ah ! gardez d'abuser une ame trop sensible.

Oreste, dites-vous ?

Oui.

É L E C T R E.

D'un songe flatteur

Ne me présentez pas la dangereuse erreur.

Oreste ! ... Pour suivez ; je succombe à l'atteinte
Des mouvemens confus d'espérance & de crainte.

I P H I S E.

Ma sœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts,
La main d'un Dieu, sans doute, a jetés sur ces bords,
Recueillis par les soins du fidèle Pammène ;
L'un des deux...

É L E C T R E.

Je me meurs, & me soutiens à peine.
L'un des deux ?

I P H I S E.

Je l'ai vu ; quel feu brille en ses yeux !
Il avait l'air, le port, le front des demi-Dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troie ;
La même majesté sur son front se déploie.
A mes avides yeux, soigneux de s'arracher,
Chez Pammène, en secret, il semble se cacher.
Interdite, & le cœur tout plein de son image,
J'ai couru vous chercher sur ce triste rivage,
Sous ces sombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vu, ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes ;

Des cheveux, si mes yeux ne se sont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés;
Une épée, & c'est-là ma plus ferme espérance,
C'est le signe éclatant du jour de la vengeance :
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Suscité par les Dieux pour le salut d'Argos,
Aurait osé braver ce tyran redoutable ?
C'est Oreste, sans doute ; il en est seul capable :
C'est lui, le ciel l'envoie ; il m'en daigne avertir.
C'est l'éclair qui paraît ; la foudre va partir.

É L E C T R E.

Je vous crois ; j'attends tout : mais n'est-ce point un piège
Que tend de mon tyran la fourbe sacrilège ?
Allons. De mon bonheur il me faut assurer.
Ces étrangers.... Courons, mon cœur va m'éclairer.

I P H I S E.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure.
Il y va de ses jours.

É L E C T R E.

Ah ! que m'avez-vous dit ?

Non, vous êtes trompée, & le ciel nous trahit.
Mon frère, après seize ans, rendu dans sa patrie,
Eût volé dans les bras qui sauvèrent sa vie ;
Il eût porté la joie à ce cœur désolé ;
Loin de vous fuir, Iphise, il vous aurait parlé.
Ce fer vous rassurait, & j'en suis alarmée,
Une mère cruelle est trop bien informée.

J'ai cru voir, & j'ai vu dans ses yeux interdits
Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.
N'importe, je conserve un reste d'espérance ;
Ne m'abandonnez pas, ô Dieux de la vengeance !
Pammène à mes transports pourra-t-il résister !
Il faut qu'il parle, allons ; rien ne peut m'arrêter.

I P H I S E.

Vous vous perdez, songez qu'un maître impitoyable
Nous obsède, nous suit d'un œil inévitable.
Si mon frère est venu, nous l'allons découvrir ;
Ma sœur, en lui parlant, nous le faisons périr :
Et si ce n'est pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammène.
Je revole au tombeau que je peux honorer :
Clytemnestre, du moins, m'a permis d'y pleurer.
Cet étranger, ma sœur, y peut paraître encore ;
C'est un asyle sûr : & ce ciel que j'implore ,
Ce ciel dont votre audace accuse les rigueurs ,
Pourra le rendre encore à vos cris, à mes pleurs.
Venez.

É L E C T R E.

De quel espoir ma douleur est suivie !
Ah ! si vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

Fin du second Acte.



ACTE

A C T E III.

S C È N E P R E M I È R E.

O R E S T E , P I L A D E.

(Un esclave porte une urne , & un autre une épée.)

P I L A D E.

Q U O I ! verrai-je toujours ta grande âme égarée
Souffrir tous les tourmens des descendans d'Atrée;
De l'attendrissement passer à la fureur?

O R E S T E.

C'est le destin d'Oreste ; il est né pour l'horreur.
J'étais dans ce tombeau , lorsque ton œil fidèle
Veillait sur ces dépôts confiés à ton zèle.
J'appelais en secret ces mânes indignés ,
Je leur offrais mes dons , de mes larmes baignés.
Une femme vers moi courant , désespérée ,
Avec des cris affreux dans la tombe est entrée ,
Comme si dans ces lieux qu'habite la terreur
Elle eût fui sous les coups de quelque Dieu vengeur.
Elle a jeté sur moi sa vue épouvantée ;
Elle a voulu parler , sa voix s'est arrêtée.
J'ai vu soudain , j'ai vu les filles de l'enfer
Sortir entr'elle & moi de l'abîme entr'ouvert.

Leurs serpens , leurs flambeaux , leur voix sombre & terrible
 M'inspiraient un transport inconcevable , horrible ,
 Une fureur atroce ; & je sentais ma main
 Se lever , malgré moi , prête à percer son sein ;
 Ma raison s'enfuyait de mon âme éperdue :
 Cette femme , en tremblant , s'est soustraite à ma vue ,
 Sans s'adresser aux Dieux , & sans les honorer ;
 Elle semblait les craindre , & non les adorer.
 Plus loin , versant des pleurs , une fille timide ,
 Sur la tombe & sur moi fixant un œil avide ,
 D'Oreste , en gémissant , a prononcé le nom.

S C È N E II.

O R E S T E , P I L A D E , P A M M È N E .

O R E S T E , à *Pammène*.

O vous qui secouez le sang d'Agamemnon ,
 Vous , vers qui nos malheurs , & nos Dieux sont mes guides
 Parlez , révélez-moi les destins des Atrides.
 Qui sont ces deux objets , dont l'un m'a fait horreur ,
 Et l'autre a dans mes sens fait passer la douleur ?
 Ces deux femmes ? ...

P A M M È N E .

Seigneur , l'une étoit votre mère .

O R E S T E .

Clytemnestre ! Elle insulte aux mânes de mon père !

P A M M È N E.

Elle venait aux Dieux, vengeurs des attentats,
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.
L'autre était votre sœur, la tendre & simple Iphise,
A qui de ce tombeau l'entrée était permise.

O R E S T E.

Hélas ! que fait Électre ?

P A M M È N E.

Elle croit votre mort ;

Elle pleure.

O R E S T E.

Ah ! grands Dieux, qui conduisez mon sort,
Quoi ! vous ne voulez pas que ma bouche affligée
Console de mes sœurs la tendresse outragée !
Quoi ! toute ma famille, en ces lieux abhorrés,
Est un sujet de trouble à mes sens déchirés !

P A M M È N E.

Obéissons aux Dieux.

O R E S T E.

Que cet ordre est sévère !

P A M M È N E.

Ne vous en plaignez point ; cet ordre est salutaire ;
La vengeance est pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, & qu'on aide leurs bras ;
Électre vous nuirait, loin de vous être utile ;
Son caractère ardent, son courage indocile,
Incapable de feindre, & de rien ménager,
Servirait à vous perdre, au lieu de vous venger.

O R E S T E.

Mais quoi ! les abuser par cette feinte horrible !

P A M M È N E.

N'oubliez point ces Dieux, dont le secours sensible
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.

Contre leurs volontés, si vous faites un pas,
Ce moment vous devoue à leur haine fatale :
Tremblez, malheureux fils d'Atrée & de Tantale,
Tremblez de voir sur vous, en ces lieux détestés,
Tomber tous les fléaux du sang dont vous sortez.

O R E S T E.

Pourquoi nous imposer, par des loix inhumaines,
Et des devoirs nouveaux, & de nouvelles peines ?
Les mortels malheureux n'en ont-ils pas assez ?
Sous des fardeaux sans nombre il vivent terrassés.
A quel prix, Dieux puissans ! avons-nous reçu l'être !
N'importe ; est-ce à l'esclave à condamner son maître ?
Obéissons, Pammène.

P A M M È N E.

Il le faut, & je cours
Éblouir le barbare armé contre vos jours.
Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreste
Doit remettre en ses mains cette cendre funeste.

O R E S T E.

Allez donc. Je rougis même de le tromper.

P A M M È N E.

Aveuglons la victime, afin de la frapper.

S C È N E I I I.

O R E S T E , P I L A D E .

P I L A D E .

APPAISE de tes sens le trouble involontaire ;
Renferme dans ton cœur un secret nécessaire.
Cher Oreste ! crois-moi , des femmes & des pleurs
Du sang d'Agamemnon sont de faibles vengeurs.

O R E S T E .

Trompons sur-tout Égiste , & ma coupable mère.
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère ;
Si pourtant une mère a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits !

P I L A D E .

Attendons-les ici tous deux à leur passage.

S C È N E I V.

ÉLECTRE , IPHISE *d'un côté* ; ORESTE ,
PILADE *de l'autre* , avec un esclave qui porte
l'urne & l'épée.

É L E C T R E , à Iphise.

L'ESPÉRANCE trompée accable & décourage.
Un seul mot de Pammène a fait évanouir.
Ces songes imposteurs , dont vous osez jouir.

Ce jour faible & tremblant, qui consolait ma vue,
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.
Ah ! la vie est pour nous un cercle de douleur.

O R E S T E , à *Pilade*.

Tu vois ces deux objets : ils m'arrachent le cœur.

P I L A D E .

Sous les loix des tyrans tout gémit, tout s'attriste.

O R E S T E .

La plainte doit régner dans l'Empire d'Égiste.

I P H I S E , à *Electre*.

Voilà ces étrangers.

É L E C T R E .

Présages douloureux !

Le nom d'Égiste, ô ciel ! est prononcé par eux.

I P H I S E .

L'un d'eux est ce héros dont les traits m'ont frappée.

É L E C T R E .

Hélas ! ainsi que vous, j'aurais été trompée.

(*A Oreste.*)

Eh ! qui donc êtes-vous , étrangers malheureux ?

Que venez-vous chercher sur ce rivage affreux ?

O R E S T E .

Nous attendons ici les ordres, la présence
Du Roi qui tient Argos sous son obéissance.

É L E C T R E .

Qui ? du Roi ! quoi ! des Grecs osent donner ce nom
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon !

P I L A D E.

Il règne : c'est assez ; & le ciel nous ordonne
Que, sans peser ses droits, nous respections son trône.

É L E C T R E.

Maxime horrible & lâche ! Eh ! que demandez-vous
Au monstre ensanglanté qui règne ici sur nous ?

P I L A D E.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuses.

É L E C T R E.

Elles sont donc pour nous inhumaines, affreuses !

I P H I S E , *en voyant l'urne.*

Quelle est cette urne ? Hélas ! ô surprise ! ô douleurs !

P I L A D E.

Oreste. . . .

É L E C T R E.

Oreste ! ah, Dieux ! il est mort ; je me meurs.

O R E S T E , *à Pilade.*

Qu'avons-nous fait , ami ? Peut-on les méconnaître
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître ?
Tout mon sang se soulève. Ah , Princesse ! ah , vivez !

É L E C T R E.

Moi , vivre ! Oreste est mort. Barbâres , achevez.

I P H I S E.

Hélas ! d'Agamemnon vous voyez ce qui reste ,
Ses deux filles , les sœurs du malheureux Oreste.

O R E S T E.

Électre ! Iphise ! où suis-je ? impitoyables Dieux !

(*A celui qui porte l'urne.*)

Otez ces monumens ; éloignez de leurs yeux
Cette urne , dont l'aspect....

ÉLECTRE, *revenant à elle & courant vers l'urne.*

Cruel ! qu'osez-vous dire ?

Ah ! ne m'en privez pas ; & devant que j'expire ,
Laissez , laissez toucher à mes tremblantes mains
Ces restes échappés à des Dieux inhumains.
Donnez.

(*Elle prend l'urne & l'embrasse.*)

O R E S T E.

Que faites-vous ? cessez.

P I L A D E.

Le seul Égiste

Dut recevoir de nous ce monument si triste.

É L E C T R E,

Qu'entends-je ? ô nouveau crime ! ô défastres plus grands
Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans !
Des meurtriers d'Oreste , ô ciel ! suis-je entourée ?

O R E S T E.

De ce reproche affreux mon ame déchirée,
Ne peut plus...

É L E C T R E.

Et c'est vous qui partagez mes pleurs ?
Au nom du fils des Rois, au nom des Dieux vengeurs,
S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses
Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses...

ORESTE.

Ah, Dieux !...

ÉLECTRE.

Si vous plaignez son trépas & ma mort,
Répondez-moi ; comment avez-vous su son sort ?
Étiez-vous son ami ? Dites-moi qui vous êtes,
Vous sur-tout dont les traits... Vos bouches sont muettes ;
Quand vous m'assassinez , vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en est trop ; & les Dieux sont trop bien obéis.

ÉLECTRE.

Que dites-vous ?

ORESTE.

Laissez ces dépouilles horribles.

ÉLECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles ?
Non, fatal étranger , je ne rendrai jamais
Ces présens douloureux que ta pitié m'a faits ;
C'est Oreste, c'est lui... Vois sa sœur expirante
L'embrasser, en mourant, de sa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y résiste plus. Dieux inhumains , tonnez.
Électre...

ÉLECTRE.

Eh bien ?

ORESTE.

Je dois...

O R E S T E ;

P I L A D E.

Ciel !

É L E C T R E.

Poursuis.

O R E S T E.

Apprenez...

S C È N E V.

ÉGISTE , CLYTEMNESTRE , ORESTE ,
 PILADE , ÉLECTRE , IPHISE , PAM-
 MÈNE , Gardes.

É G I S T E.

QUEL spectacle ! ô fortune à mes loix asservie !
 Pammène , il est donc vrai ; mon rival est sans vie ?
 Vous ne me trompiez point ; sa douleur m'en instruit.

É L E C T R E.

O rage ! ô dernier jour !

O R E S T E.

Où me vois-je réduit ?

É G I S T E.

Qu'on ôte de ses mains ces dépouilles d'Oreste.

(On prend l'urne des mains d'Electre.)

É L E C T R E.

Barbare, arrache-moi le seul bien qui me reste ;

Tigre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur.
Joins le père aux enfans, joins le frère à la sœur.
Monstre heureux, à tes piés vois toutes tes victimes;
Jouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
Contemplez avec lui des spectacles si doux,
Mère trop inhumaine; ils sont dignes de vous.

(*Iphise l'emmène.*)

S C È N E V I.

ÉGISTE, CLYTEMNESTRE, ORESTE,
PILADE, Gardes.

C L Y T E M N E S T R E.

QUE me faut-il entendre ?

É G I S T E.

Elle en sera punie.

Qu'elle se plaigne au ciel; ce ciel me justifie;
Sans me charger du meurtre, il l'a du moins permis:
Nos jours sont assurés, nos trônes affermis.
Voilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage,
De qui je dois payer le zèle & le courage?

O R E S T E.

C'est nous-mêmes: j'ai dû vous offrir ces présens,
D'un important trépas gages intéressans,
Ce glaive, cet anneau, vous devez les connaître;
Agamemnon les eut, quand il fut votre maître;
Oreste les portait.

C L Y T E M N E S T R E .

Quoi ! c'est vous que mon fils ?...

É G I S T E .

Si vous l'avez vaincu , je vous en dois le prix.
De quel sang êtes-vous ? Qui vois-je en vous paraître ?

O R E S T E .

Mon nom n'est point connu... Seigneur, il pourra l'être.
Mon père aux champs Troyens a signalé son bras ,
Aux yeux de tous ces Rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces tems de malheurs & de gloire ,
Qui des Grecs triomphans ont suivi la victoire.
Ma mère m'abandonne , & je suis sans secours ;
Des ennemis cruels ont poursuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune & de père.
J'ai recherché l'honneur & bravé la misère.
Seigneur, tel est mon sort.

É G I S T E .

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce Prince odieux.

O R E S T E .

Dans les champs d'Hermione , au tombeau d'Achémore ,
Dans un bois qui conduit au temple d'Épidaure.

É G I S T E .

Mais le Roi d'Épidaure avait pros crit ses jours ;
D'où vient qu'à ses bienfaits vous n'avez point recours ?

O R E S T E.

Je chéris la vengeance, & je hais l'infamie.
 Ma main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
 Des intérêts secrets, Seigneur, m'avaient conduits;
 Cet ami les connut, il en fut seul instruit.
 Sans implorer des Rois, je venge ma querelle.
 Je suis loin de vanter ma victoire & mon zèle;
 Pardonnez. Je frissonne à tout ce que je voi,
 Seigneur... D'Agamemnon la veuve est devant moi...
 Peut-être je la sers, peut-être je l'offense:
 Il ne m'appartient pas de braver sa présence.
 Je fors...

É G I S T E

Non; demeurez.

C L Y T E M N E S T R E.

Qu'il s'écarte, Seigneur;
 Son aspect me remplit d'épouvante & d'horreur.
 C'est lui que j'ai trouvé dans la demeure sombre,
 Où d'un Roi malheureux repose la grande Ombre.
 Les Déites du Styx marchaient à ses côtés.

É G I S T E.

Qui! vous?... Qu'osiez-vous faire en ces lieux écartés?

O R E S T E.

J'allais, comme la Reine, implorer la clémence
 De ces mânes sanglans qui demandent vengeance.
 Le sang qu'on a versé doit s'expier, Seigneur.

Chaque mot est un trait enfoncé dans mon cœur.
Éloignez de mes yeux cet assassin d'Oreste.

O R E S T E.

Cet Oreste, dit-on, dut vous être funeste :
On disait que, proscrit, errant, & malheureux,
De haïr une mère il eut le droit affreux.

C L Y T E M N E S T R E.

Il naquit pour verser le sang qui le fit naître.
Tel fut le sort d'Oreste, & son dessein peut-être.
De sa mort cependant mes sens sont pénétrés.
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

O R E S T E.

Qui? lui, Madame! un fils armé contre sa mère!
Ah! qui peut effacer ce sacré caractère?
Il respectait son sang... peut-être il eût voulu...

C L Y T E M N E S T R E.

Ah, ciel!

É G I S T E.

Que dites-vous? où l'aviez-vous connu?

P I L A D E.

(*A part.*) (*Haut.*)

Il se perd... Aisément les malheureux s'unissent ;
Trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent ;
Nous le vîmes dans Delphe.

O R E S T E.

Oui... j'y fus son dessein.

É G I S T E.

Eh bien ? quel était-il ?

O R E S T E.

De vous percer le sein.

É G I S T E.

Je connaissais sa rage , & je l'ai méprisée.
Mais de ce nom d'Oreste Électre autorisée ,
Semblait tenir encor tout l'État partagé ;
C'est d'Électre sur-tout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ses offenses :
Comptez-la désormais parmi vos récompenses.
Oui , ce superbe objet contre moi conjuré ,
Ce cœur enflé d'orgueil , & de haine enivré ,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance ,
Digne sœur d'un barbare avide de vengeance ,
Je la mets dans vos fers ; elle va vous servir :
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuse
Traîna chez ses vainqueurs une chaîne honteuse ,
Le sang d'Agamemnon peut servir à son tour.

C L Y T E M N E S T R E.

Qui ? moi , je souffrirais ! . . .

É G I S T E.

Eh ! Madame , en ce jour ,
Défendez-vous encor ce sang qui vous déteste ?
N'épargnez point Électre , ayant pros crit Oreste.

(*A Oreste.*)

Vous , laissez cette cendre à mon juste courroux.

J'accepte vos présens ; cette cendre est à vous.

C L Y T E M N E S T R E .

Non : c'est pousser trop loin la haine & la vengeance ;

Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompense.

Vous-même, croyez-moi, quittons ces tristes bords,

Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.

Osons-nous préparer ce festin sanguinaire,

Entre l'urne du fils & la tombe du père ?

Osons-nous appeler à nos solemnités

Les Dieux de ma famille à qui vous insultez,

Et livrer, dans les Jeux d'une pompe funeste,

Le sang de Clytemnestre au meurtrier d'Oreste ?

Non ; trop d'horreur ici s'obstine à me troubler ;

Quand je connais la crainte, Égiste peut trembler.

Ce meurtrier m'accable ; & je sens que sa vue

A porté dans mon cœur un poison qui me tue.

Je cède, & je voudrais, dans ce mortel effroi,

Me cacher à la terre, & s'il se peut, à moi.

(*Elle sort.*)

É G I S T E , à *Oreste.*

Demeurez. Attendez que le tems la désarme.

La nature, un moment, jette un cri qui l'alarme ;

Mais bientôt dans un cœur à la raison rendu,

L'intérêt parle en maître & seul est entendu.

En ces lieux, avec nous, célébrez la journée

De son couronnement, & de mon hyménée.

(*A sa suite.*)

Et vous. . . dans Epidaure allez chercher mon fils ;

Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

S C È N E V I I.

O R E S T E , P I L A D E .

O R E S T E .

V A ; tu verras Oreste à tes pompes cruelles ;
Va ; j'enfangerai la fête où tu m'appelles.

P I L A D E .

Dans tous ces entretiens , que je tremble pour vous !
Je crains votre tendresse , & plus votre courroux.
Dans ses émotions je vois votre âme altière ,
A l'aspect du tyran s'élançant toute entière.
Tout prêt de l'insulter , tout prêt de vous trahir ,
Au nom d'Agamemnon , vous m'avez fait frémir.

O R E S T E .

Ah ! Clytemnestre encor trouble plus mon courage.
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage !
As-tu vu dans ses yeux , sur son front interdit ,
Les combats qu'en son âme excitait mon récit ?
Je les éprouvais tous : ma voix était tremblante.
Ma mère , en me voyant , s'effraye & m'épouvante.
Le meurtre de mon père , & mes sœurs à venger ,
Un barbare à punir , la Reine à ménager ,
Électre , mon tyran , mon sang qui se soulève ;
Que de tourmens secrets ! O Dieu terrible ! achève ,
Précipite un moment trop lent pour ma fureur ,
Ce moment de vengeance , & que prévient mon cœur.

Quand pourrai-je servir ma tendresse & ma haine ?
Mêler le sang d'Égisthe aux cendres de Plistène,
Immoler ce tyran, le montrer à ma sœur,
Expirant sous mes coups, pour la tirer d'erreur ?

S C È N E V I I I .

ORESTE, PILADE, PAMMÈNE.

ORESTE.

Q U'AS-TU fait, cher Pammène ? As-tu quelque espérance ?

PAMMÈNE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vu dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont assiégé.

ORESTE.

Comment ?

PILADE.

Quoi ! pour Oreste aurai-je à craindre encore ?

PAMMÈNE.

Il arrive à l'instant un courrier d'Épidaure,
Il est avec Égisthe ; il glace mes esprits ;
Égisthe est informé de la mort de son fils.

PILADE.

Ciel !

ORESTE.

Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon est tombé la victime ?

P A M M È N E.

On parle de sa mort, on ne dit rien de plus;
Mais de nouveaux avis sont encore attendus.
On se tait à la cour, on cache à la contrée,
Que d'un de ses tyrans la Grèce est délivrée.
Égisthe, avec la Reine en secret renfermé,
Écoute ce récit qui n'est pas confirmé:
Et c'est ce que j'apprends d'un serviteur fidèle,
Qui, pour le sang des Rois, comme moi, plein de zèle,
Gémissant & caché, traîne encor ses vieux ans
Dans un service ingrat à la cour des tyrans.

O R E S T E.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices;
Mes mains ont commencé mes justes sacrifices;
Les Dieux permettront-ils que je n'achève pas?
Cher Pilade, est-ce en vain qu'ils ont armé mon bras?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-il donné le fils, pour me livrer au père?
Marchons; notre péril doit nous déterminer;
Qui ne craint point la mort est sûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puisse éclairer sa rage,
Je veux de ce moment saisir tout l'avantage.

P A M M È N E.

Eh bien! il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur Roi sauront du moins mourir:
Il en est, j'en réponds, cachés dans ces asyles;
Plus ils sont inconnus, plus ils seront utiles.

Allons , & si les noms d'Oreste & de sa sœur ,
Si l'indignation contre l'usurpateur ,
Le tombeau de ton père , & l'aspect de sa cendre ,
Les Dieux qui t'ont conduit , ne peuvent te défendre ;
S'il faut qu'Oreste meure en ces lieux abhorrés ,
Je t'ai voué mes jours , ils te sont consacrés.
Nous périrons unis ; c'est l'espoir qui me reste.
Pilade à tes côtés mourra digne d'Oreste.

O R E S T E .

Ciel , ne frappe que moi ; mais daigne en ta pitié
Protéger son courage , & servir l'amitié.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, PILADE.

ORESTE.

DE Pammène, il est vrai, la sage vigilance,
D'Égistè, pour un tems, trompe la défiance ;
On lui dit que les Dieux, de Tantale ennemis,
Frappaient en même tems les derniers de ses fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous se déclare,
Répand l'aveuglement sur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau si cher à ma douleur ;
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur ;
Ce fer est enlevé par des mains sacrilèges.
L'asyle de la mort n'a plus de privilèges ;
Et je crains que ce glaive, à mon tyran porté,
Ne lui donne sur nous quelque affreuse clarté.
Précipitons l'instant où je veux le surprendre.

PILADE.

Pammène veille à tout ; sans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,
Le peu de vos sujets à vous suivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous ensemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous rassemble.

Allons. . . . Pilade ! ah , ciel ! ah , trop barbare loi !
 Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi.
 Quoi ! j'abandonne Électre à sa douleur mortelle !

P I L A D E .

Tu l'as juré , poursuis , & ne redoute qu'elle.
 Électre peut te perdre , & ne peut te servir :
 Les yeux de tes tyrans sont tout prêts à s'ouvrir :
 Renferme cette amour & si sainte & si pure.
 Doit-on craindre en ces lieux de dompter la nature ?
 Ah ! de quels sentimens te laisses-tu troubler ?
 Il faut venger Électre , & non la consoler ,

O R E S T E .

Pilade , elle s'avance , & me cherche peut-être .

P I L A D E .

Ses pas sont épiés ; garde-toi de paraître .
 Va , j'observerai tout avec empressement :
 Les yeux de l'amitié se trompent rarement .

S C È N E II.

ÉLECTRE, IPHISE, PILADE.

ÉLECTRE.

LE perfide ! . . . il échappe à ma vue indignée.
 En proie à ma douleur , & de larmes baignée ,
 Je reste sans vengeance , ainsi que sans espoir ,

(*A Pilade.*)

Toi , qui sembles frémir , & qui n'oses me voir ;
Toi , compagnon du crime , apprends-moi donc , barbare ,
Où va cet assassin de mon sang trop avare ;
Ce maître à qui je suis , qu'un tyran m'a donné.

P I L A D E.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné ;
Il obéit aux Dieux ; imitez-le , Madame.
Les arrêts du destin trompent souvent notre âme ;
Il conduit les mortels , il dirige leurs pas ,
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas ;
Il plonge dans l'abîme , & bientôt en retire ;
Il accable de fers , il élève à l'Empire ;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de succomber à vos tourmens nouveaux.
Soumettez-vous ; c'est tout ce que je puis vous dire.

S C È N E I I I.

É L E C T R E , I P H I S E.

É L E C T R E.

Ses discours ont accru la fureur qui m'inspire.
Que veut-il ? Prétend-il que je doive souffrir
L'abominable affront dont on m'ose couvrir ?
La mort d'Agamemnon , l'assassinat d'un frère ,
N'avaient donc pu combler ma profonde misère !
Après quinze ans de maux & d'opprobres soufferts ;

De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers,
 Et, pressée en tout tems d'une main meurtrière,
 Servir tous les bourreaux de ma famille entière !
 Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
 Exposait en triomphe à ce sacré tombeau,
 Fer teint du sang d'Oreste, exécration trophée,
 Qui trompas un moment ma douleur étouffée,
 Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
 Sers un projet plus digne & mes justes efforts.
 Égistre, m'a-t-on dit, s'enferme avec la Reine;
 De quelque nouveau crime il prépare la scène;
 Pour fuir la main d'Électre, il prend de nouveaux soins;
 A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins.
 Je ne peux me baigner dans le sang de deux traîtres :
 Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

I P H I S E.

Est-il bien vrai qu'Oreste ait péri de sa main ?
 J'avais cru voir en lui le cœur le plus humain.
 Il partageait ici notre douleur amère.
 Je l'ai vu révérer la cendre de mon père.

É L E C T R E.

Ma mère en fait autant : les coupables mortels
 Se baignent dans le sang, & tremblent aux autels.
 Ils passent sans rougir du crime au sacrifice.
 Est-ce ainsi que des Dieux on trompe la justice ?
 Il ne trompera pas mon courage irrité.
 Quoi ! de ce meurtre affreux ne s'est-il pas vanté ?
 Égistre au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée ?
 Ne suis-je pas enfin la preuve infortunée,

La victime, le prix de ces noirs attentats,
Dont vous osez douter, quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreste au tombeau m'appelle avec son père?
Ma sœur, ah! si jamais Électre vous fut chère,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment.
Il faut qu'il soit terrible, il faut qu'il soit sanglant.
Allez, informez-vous de ce que fait Pammène,
Et si le meurtrier n'est point avec la Reine.
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille elle a reçu l'assassin de son fils.
On l'a vu partager (& ce crime est croyable)
De son indigne époux la joie impitoyable.
Unemère! ah, grands Dieux!...ah! je veux, de ma main,
A ses yeux, dans ses bras, immoler l'assassin;
Je le veux.

I P H I S E.

Vos douleurs lui font trop d'injustice:
L'aspect du meurtrier est pour elle un supplice.
Ma sœur, au nom des Dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Électre! ou je m'abuse, ou l'on s'obstine à taire,
A cacher à nos yeux un important mystère.
Peut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
Imprudence excusable au cœur des malheureux.
On se cache de vous; Pammène vous évite;
J'ignore, comme vous, quel projet il médite:
Laissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir.
Ne vous préparez pas un nouveau repentir.

C È N E I V.

ÉLECTRE, *seule.*

UN repentir ! qui ? moi ! mes mains désespérées ,
Dans ce grand abandon , seront plus assurées.
Euménides , venez , soyez ici mes Dieux ;
Vous connaissez trop bien ces détestables lieux ,
Ce palais plus rempli de malheurs & de crimes ,
Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.
Filles de la vengeance , armez-vous , armez-moi ;
Venez avec la mort , qui marche avec l'effroi ;
Que vos fers , vos flambeaux , vos glaives étincellent ;
Oreste , Agamemnon , Électre vous appellent ;
Les voici , je les vois , & les vois sans terreur.
L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur.
Ah ! le barbare approche ; il vient ; ses pas impies
Sont , à mes yeux vengeurs , entourés de Furies.
L'enfer me le désigne , & le livre à mon bras.



S C È N E V.

ÉLECTRE, *dans le fond*; ORESTE,
d'un autre côté.

O R E S T E.

Où suis-je ? C'est ici qu'on adressa mes pas.
O ma patrie ! ô terre à tous les miens fatale !
Redoutable berceau des enfans de Tantale,
Famille des héros & des grands criminels,
Les malheurs de ton sang seront-ils éternels ?
L'horreur qui règne ici m'environne & m'accable :
De quoi suis-je puni ? De quoi suis-je coupable ?
Au sort de mes ayeux ne pourrai-je échapper ?

ÉLECTRE, *avançant un peu du fond du théâtre.*

Qui m'arrête ? & d'où vient que je crains de frapper ?
Avançons.

O R E S T E.

Quelle voix ici s'est fait entendre ?

Père, époux malheureux, chère & terrible cendre ;
Est-ce toi qui gémis, Ombre d'Agamemnon ?

É L E C T R E.

Juste ciel ! est-ce à lui de prononcer son nom ?

O R E S T E.

O malheureuse Électre !

Il me nomme , il soupire !
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire ?
Qu'importe des remords à mon juste courroux ?

(Elle avance vers Oreste.)

Frappons... Meurs , malheureux !

O R E S T E , *lui saisissant le bras.*

Justes Dieux ! est-ce vous ,
Chère Électre ? ...

É L E C T R E .

Qu'entends-je ?

O R E S T E .

Hélas ! qu'alliez-vous faire ?

É L E C T R E .

J'allais verser ton sang ; j'allais venger mon frère.

O R E S T E , *la regardant avec attendrissement.*

Le venger ! & sur qui ?

É L E C T R E .

Son aspect , ses accens ,
Ont fait trembler mon bras , ont fait frémir mes sens.
Quoi ! c'est vous dont je suis l'esclave malheureuse ?

O R E S T E .

C'est moi qui suis à vous.

É L E C T R E .

O vengeance trompeuse !
D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur est changé

O R E S T E.

Sœur d'Oreste....

É L E C T R E.

Achevez.

O R E S T E.

Où me suis-je engagé?

É L E C T R E.

Ah! ne me trompez plus : parlez ; il faut m'apprendre
L'excès du crime affreux que j'allais entreprendre.
Par pitié répondez , éclairez-moi , parlez.

O R E S T E.

Je ne puis... fuyez-moi.

É L E C T R E.

Qui? moi vous fuir!

O R E S T E.

Tremblez.

É L E C T R E.

Pourquoi?

O R E S T E.

Je suis... Cessez. Gardez qu'on ne nous voie.

É L E C T R E.

Ah! vous me remplissez de terreur & de joie!

O R E S T E.

Si vous aimez un frère...

É L E C T R E.

Oui , je l'aime ; oui , je crois
Voir les traits demon père , entendre encor sa voix ;

La nature nous parle, & perce ce mystère :
 Ne lui résistez pas : oui , vous êtes mon frère ;
 Vous l'êtes ; je vous vois , je vous embrasse. Hélas !
 Cher Oreste ! & ta sœur a voulu ton trépas !

O R E S T E , *en l'embrassant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte ;
 Un Dieu me retenait ; mais Électre est plus forte.

É L E C T R E .

Il t'a rendu ta sœur, & tu crains son courroux !

O R E S T E .

Ses ordres menaçans me dérobaient à vous.
 Est-il barbare assez pour punir ma faiblesse ?

É L E C T R E .

Ta faiblesse est vertu : partage mon ivresse.
 A quoi m'exposais-tu, cruel ? A t'immoler !

O R E S T E .

J'ai trahi mon serment.

É L E C T R E .

Tu l'as dû violer.

O R E S T E .

C'est le secret des Dieux.

É L E C T R E .

C'est moi qui te l'arrache ,
 Moi qu'un serment plus saint à leur vengeance attache ;
 Que crains-tu ?

ORESTE.

Les horreurs où je suis destiné,
Les oracles, ces lieux, ce sang dont je suis né.

ÉLECTRE.

Ce sang va s'épurer; viens punir le coupable;
Les oracles, les Dieux, tout nous est favorable:
Ils ont paré mes coups; ils vont guider les tiens.

SCÈNE VI.

ÉLECTRE, ORESTE, PILADE,
PAMMÈNE.

ÉLECTRE.

AH! venez, & joignez tous vos transports aux miens;
Unissez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PILADE, à Oreste.

Quoi! vous avez trahi ce dangereux mystère!
Pouvez-vous?...

ORESTE.

Si le ciel veut se faire obéir,
Qu'il me donne des loix que je puisse accomplir.

ÉLECTRE, à Pilade.

Quoi! vous lui reprochez de finir ma misère?
Cruel! par quelle loi, par quel ordre sévère,
De mes persécuteurs prenant les sentimens,
Dérobiez-vous Oreste à mes embrassemens?

A quoi m'exposiez-vous ? Quelle rigueur étrange...

P I L A D E.

Je voulais le sauver : qu'il vive , & qu'il vous venge.

P A M M È N E.

Princesse , on vous observe en ces lieux détestés ,
On entend vos soupirs , & vos pas sont comptés.
Mes amis inconnus , & dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune ,
Ont adoré leur maître ; il était secondé ;
Tout était prêt , Madame , & tout est hasardé.

É L E C T R E.

Mais Égistre , en effet , ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyait de mon sang altérée ?

(*A Oreste.*)

Mon sort à vos destins n'est-il pas asservi ?
Oui , vous êtes mon maître : Égistre est obéi.
Du barbare une fois la volonté m'est chère.
Tout est ici pour nous.

P A M M È N E.

Tout vous devient contraire.
Égistre est allarmé , redoutez son transport :
Ses soupçons , croyez-moi , sont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

P I L A D E , à *Pammène.*

Va , cours , ami fidèle & sage ,
Rassemble tes amis , achève ton ouvrage.
Les momens nous sont chers ; il est tems d'éclater.

S C È N E V I I.

ÉGISTE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE,
ORESTE, PILADE, Gardes.

É G I S T E.

MINISTRES de mes loix, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

O R E S T E.

Autrefois dans Argos il règnait d'autres maîtres,
Qui connaissaient les droits de l'hospitalité.

P I L A D E.

Égiste, contre toi qu'avons-nous attenté ?
De ce héros au moins respecte la jeunesse.

É G I S T E.

Allez, & secondez ma fureur vengeresse.
Quoi donc ! à son aspect vous semblez tous frémir.
Allez, dis-je, & gardez de me désobéir :
Qu'on les traîne.

É L E C T R E.

Arrêtez ! osez-vous bien, barbare ?

Arrêtez ! le ciel même est de leur sang avare ;
Ils sont tous deux sacrés... On les entraîne... ah, Dieux !

É G I S T E.

Électre, frémissez pour vous comme pour eux ;
Perfide, en m'éclairant, redoutez ma colère.

K v

*S C È N E V I I I.**ÉLECTRE, CLYTEMNESTRE.**ÉLECTRE.*

AH ! daignez m'écouter ; & , si vous êtes mère ,
Si j'ose rappeler vos premiers sentimens ,
Pardonnez pour jamais mes vains emportemens ,
D'une douleur sans borne effet inévitable.
Hélas ! dans les tourmens , la plainte est excusable.
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir.
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses ,
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances ;
Peut-être , en les sauvant , tout peut se réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer ?

ÉLECTRE.

Vous voyez que les Dieux ont respecté leur vie ;
Ils les ont arrachés à la mer en furie ;
Le ciel vous les confie , & vous répondez d'eux.
L'un d'eux... si vous saviez... Tous deux sont malheureux.
Sommes-nous dans Argos , ou bien dans la Tauride ,
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide ,
Du sang des étrangers , fait fumer son autel ?
Eh bien ! pour les ravir tous deux au coup mortel ,

Que faut-il ? Ordonnez ; j'épouserai Plistène :
Parlez ; j'embrasserai cette effroyable chaîne :
Ma mort suivra l'hymen ; mais je veux l'achever ;
J'obéis, j'y consens.

C L Y T E M N E S T R E.

Voulez-vous me braver ?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Plistène a terminé la vie ?

É L E C T R E.

Quoi donc ! le ciel est juste ? Égistre perd un fils ?

C L Y T E M N E S T R E.

De joie, à ce discours, je vois vos sens saisis !

É L E C T R E.

Ah ! dans le désespoir où mon ame se noie,
Mon cœur ne peut goûter une funeste joie ;
Non, je n'insulte point au sort d'un malheureux,
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers ; mon ame intimidée
Ne voit point d'autre objet & n'a point d'autre idée.

C L Y T E M N E S T R E.

Va, jet'entends trop bien : tu m'as trop confirmé
Les soupçons dont Égistre était tant allarmé.
Ta bouche est de mon sort l'interprète funeste.
Tu n'en as que trop dit, l'un des deux est Oreste.

É L E C T R E.

Eh bien ! s'il était vrai ; si le ciel l'eût permis...
Si dans vos mains, Madame, il mettait votre fils...

O R E S T E ,
CLYTEMNESTRE.

O moment redouté ! que faut-il que je fasse ?

É L E C T R E.

Quoi ! vous hésiteriez à demander sa grâce !
Lui ! votre fils ! ô ciel !... Quoi ! ces périls passés !...
Il est mort : c'en est fait , puisque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

Je ne balance point : va ; ta fureur nouvelle
Ne peut même affaiblir ma bonté maternelle ;
Je le prends sous ma garde , il pourra m'en punir...
Son nom seul me prépare un cruel avenir...
N'importe... je suis mère , il suffit. Inhumaine ,
J'aime encor mes enfans... tu peux garder ta haine.

É L E C T R E.

Non , Madame ; à jamais je suis à vos genoux.
Ciel ! enfin tes faveurs égalent ton courroux ;
Tu veux changer les cœurs , tu veux sauver mon frère ,
Et , pour comble de biens , tu m'as rendu ma mère.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE.

ON m'interdit l'accès de cette affreuse enceinte :
Je cours; je viens; j'attends; je me meurs dans la crainte :
En vain je tends aux Dieux ces bras chargés de fers :
Iphise ne vient point ; les chemins sont ouverts.
La voici , je frémis.

S C È N E II.

ÉLECTRE, IPHISE.

ÉLECTRE.

QUE faut-il que j'espère ?

Qu'a-t-on fait ? Clytemnestre ose-t-elle être mère ?

Ah ! si... Mais un tyran l'affervit aux forfaits.

Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits ?

En a-t-elle la force ? en a-t-elle l'idée ?

Parlez. Désespérez mon ame intimidée ,

Achevez mon trépas.

I P H I S E.

J'espère ; mais je crains.

Égistre a des avis , mais ils sont incertains.
Il s'égare ; il ne fait , dans son trouble funeste ,
S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste ;
Il n'a que des soupçons , qu'il n'a point éclaircis ;
Et Clytemnestre , au moins , n'a point nommé son fils.
Elle le voit , l'entend ; ce moment la rappelle
Aux premiers sentimens d'une âme maternelle ;
Ce sang , prêt à couler , parle à ses sens surpris ,
Épouvantés d'horreur , & d'amour attendris.
J'observais sur son front tout l'effort d'une mère ,
Qui tremble de parler , & qui craint de se taire.
Elle défend les jours de ces infortunés ,
Destinés au trépas , sitôt que soupçonnés.
Aux fureurs d'un époux à peine elle résiste ;
Elle retient le bras de l'implacable Égistre.
Croyez-moi , si son fils avait été nommé ,
Le crime , le malheur eût été consommé ;
Oreste n'était plus.

É L E C T R E.

O comble de misère !

Je le trahis peut-être , en implorant ma mère.
Son trouble irritera ce monstre furieux.
La nature en tout tems est funeste en ces lieux.
Je crains également sa voix & son silence.
Mais le péril croissait ; j'étais sans espérance.
Que fait Pammène ?

I P H I S E.

Il a, dans nos dangers pressans ,
Ranimé la lenteur de ses débiles ans.
L'infortune lui donne une force nouvelle :
Il parle à nos amis , il excite leur zèle ;
Ceux même dont Égiste est toujours entouré ,
A ce grand nom d'Oreste , ont déjà murmuré.
J'ai vu de vieux soldats , qui servaient sous le père ,
S'attendrir sur le fils , & frémir de colère ;
Tant aux cœurs des humains la justice & les loix ,
Même aux plus endurcis , font entendre leur voix !

É L E C T R E.

Grands Dieux ! si j'avais pu , dans ces âmes tremblantes ,
Enflammer leurs vertus à peine renaissantes ,
Jeter dans leurs esprits , trop faiblement touchés ,
Tous ces emportemens qu'on m'a tant reprochés !
Si mon frère , abordé sur cette terre impie ,
M'eût confié plutôt le secret de sa vie !
Si , du moins , jusqu'au bout Pammène avait tenté !..



S C È N E I I I.

ÉGISTE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE,
IPHISE, Gardes.

É G I S T E.

Q U'ON faiffie Pammène, & qu'il foit confronté
Avec ces étrangers destinés au fupplice.
Il eft leur confident , leur ami , leur complice.
Dans quel piège effroyable ils allaient me jeter !
L'un des deux eft Orefte ; en pouvez-vous douter ?

(*A Clytemneftre.*)

Ceffez de vous tromper , ceffez de le défendre.
Je vois tout , & trop bien. Cette urne , cette cendre ,
C'eft celle de mon fils ; un père gémiſſant
Tient de fon aſſaſſin cet horrible préfent.

C L Y T E M N E S T R E.

Croyez-vous ?...

É G I S T E.

Oui , j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfans de Thyefte & d'Atrée ;
J'en crois les tems , les lieux marqués par cette mort ,
Et ma foif de venger fon déplorable fort ,
Et les fureurs d'Électre , & les larmes d'Iphife ,
Et l'indigne pitié dont votre âme eft furprife.

Oreste vit encore ; & j'ai perdu mon fils !
Le détestable Oreste en mes mains est remis :
Et, quel qu'il soit des deux, juste dans ma colère,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à sa mère.

C L Y T E M N E S T R E.

Eh bien ! ce sacrifice est horrible à mes yeux.

É G I S T E.

A vous !

C L Y T E M N E S T R E.

Assez de sang a coulé dans ces lieux.

Je prétends mettre un terme au cours des homicides ,
A la fatalité du sang des Pélopidés.

Si mon fils , après tout , n'est pas entre vos mains ,
Pourquoi verser du sang sur des bruits incertains ?

Pourquoi vouloir sans fruit la mort de l'innocence ?

Seigneur, si c'est mon fils, j'embrasse sa défense.

Oui, j'obtiendrai sa grâce, en dussé-je périr.

É G I S T E.

Je dois la refuser, afin de vous servir.

Redoutez la pitié qu'en votre âme on excite.

Tout ce qui vous fléchit me révolte & m'irrite.

L'un des deux est Oreste, & tous deux vont périr.

Je ne peux balancer, je n'ai point à choisir.

A moi, soldats.

I P H I S E.

Seigneur ! quoi ! sa famille entière
Perdra-t-elle à vos piés ses cris & sa prière ?

(Elle se jette à ses piés.)

Avec moi , chère Électre , embrassez ses genoux ;
Votre audace vous perd.

É L E C T R E .

Où me réduisez-vous ?

Quel affront pour Oreste , & quel excès de honte !
Elle me fait horreur . . . Eh bien ! je la surmonte.
Eh bien ! j'ai donc connu la bassesse & l'effroi !
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.

(Sans se mettre à genoux.)

Cruel ! si ton courroux peut épargner mon frère ,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon père ;)
Mais je pourrais du moins , muette à ton aspect ,
Me forcer au silence , & peut-être au respect.
Que je demeure esclave & que mon frère vive.

É G I S T E .

Je vais frapper ton frère & tu vivras captive ;
Ma vengeance est entière : au bord de son cercueil ,
Je te vois , sans effet , abaisser ton orgueil.

C L Y T E M N E S T R E .

Égistre , c'en est trop : c'est trop braver , peut-être ,
Et la veuve & le sang du Roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils ; & , malgré tes fureurs ,
Tu trouveras sa mère encor plus que ses sœurs.
Que veux-tu ? Ta grandeur , que rien ne peut détruire ,
Oreste en ta puissance , & qui ne peut te nuire ,
Électre enfin soumise & prête à te servir ,
Iphise à tes genoux , rien ne peut te fléchir !
Va , de tes cruautés je fus ass. z complice ;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand sacrifice.

Faut-il pour t'affermir dans ce funeste rang,
 T'abandonner encor le plus pur de mon sang?
 N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide?
 L'un massacre ma fille aux campagnes d'Aulide,
 L'autre m'arrache un fils, & l'égorge à mes yeux,
 Sur la cendre du père, à l'aspect de ses Dieux.
 Tombe avec moi plutôt ce fatal diadème,
 Odieux à la Grèce, & pesant à moi-même!
 Je t'aimai, tu le fais : c'est un de mes forfaits ;
 Et le crime subsiste, ainsi que mes bienfaits.
 Mais enfin de mon sang mes mains seront avares :
 Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares :
 J'arrêterai ton bras levé pour le verser.
 Tremble... tu me connais... tremble de m'offenser.
 Nos nœuds me sont sacrés, & ta grandeur m'est chère ;
 Mais Oreste est mon fils ; arrête, & crains sa mère.

ÉLECTRE.

Vous passez mon espoir. Non, Madame, jamais
 Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
 Continuez, vengez vos enfans & mon père.

ÉGISTE.

Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
 Quoi donc ! d'Agamemnon la veuve & les enfans
 Arrêteraient mes coups par des cris menaçans !
 Quel démon vous aveugle, ô Reine malheureuse ?
 Et de qui prenez-vous la défense odieuse ?
 Contre qui, juste ciel !... Obéissez, courez :
 Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

S C È N E IV.

ÉGISTE , CLYTEMNESTRE , ÉLECTRE ,
IPHISE , DIMAS.

D I M A S.

SEIGNEUR !

É G I S T E.

Parlez. Quel est ce désordre funeste ?
Vous vous troublez.

D I M A S.

On vient de reconnaître Oreste.

I P H I S E.

Qui, lui ?

C L Y T E M N E S T R E.

Mon fils ?

É L E C T R E.

Mon frère ?

É G I S T E.

Eh bien ! est-il puni ?

D I M A S.

Il ne l'est pas encor.

É G I S T E.

Je suis défobéi ?

D I M A S.

Oreste s'est nommé, dès qu'il a vu Pammène.
Pilade, cet ami qui partage sa chaîne,
Montre aux soldats émus le fils d'Agamemnon ;
Et je crains la pitié pour cet auguste nom.

É G I S T E.

Allons, je vais paraître, & presser leur supplice.
Qui n'ose me venger sentira ma justice.
Vous, retenez ses sœurs ; & vous, suivez mes pas.
Le sang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels & quels Dieux pourraient sauver Oreste,
Du père de Plistène & du fils de Thyeste ?

S C È N E V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE.

I P H I S E.

SUIVEZ-LE, montrez-vous, ne craignez rien, parlez ;
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

É L E C T R E.

Au nom de la nature, achevez votre ouvrage ;
De Clytemnestre enfin déployez le courage.
Volez, conduisez-nous.

C L Y T E M N E S T R E.

Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine, & retiennent vos pas,

Demeurez : c'est à moi , dans ce moment si triste ,
De répondre des jours & d'Oreste & d'Égiste.
Je suis épouse & mère ; & je veux à la fois ,
Si j'en peux être digne , en remplir tous les droits.

(Elle sort.)

S C È N E V I.

ÉLECTRE, IPHISE.

I P H I S E.

AH ! le Dieu qui nous perd en sa rigueur persiste ;
En défendant Oreste , elle ménage Égiste.
Les cris de la pitié , du sang & des remords ,
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.
Égiste furieux , & brûlant de vengeance ,
Consumme ses forfaits pour sa propre défense ;
Il condamne , il est maître ; il frappe , il faut périr.

É L E C T R E.

Et j'ai pu le prier avant que de mourir !
Je descends dans la tombe avec cette infamie ,
Avec le désespoir de m'être démentie !
J'ai supplié ce monstre , & j'ai hâté ses coups.
Tout ce qui dut servir s'est tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont se vantait Pammène ;
Ces peuples dont Égiste a soulevé la haine ;
Ces Dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur ,
Et qui lui défendaient de consoler sa sœur ;

Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
 Secouaient leurs flambeaux sous ces voûtes fatales ?
 Quoi ! la nature entière, en ce jour de terreur,
 Paraissait, à ma voix, s'armer en ma faveur ;
 Et tout est pour Égistre ; & mon frère est sans vie !
 Et les Dieux , les mortels , & l'enfer m'ont trahie !

S C È N E V I I.

ÉLECTRE, PILADE, IPHISE.

ÉLECTRE.

EN est-ce fait, Pilade ?

PILADE.

Oui, tout est accompli :
 Tout change, Électre est libre, & le ciel obéi.

ÉLECTRE,

Comment ?

PILADE.

Oreste règne, & c'est lui qui m'envoie.

IPHISE.

Justes Dieux !

ÉLECTRE.

Je succombe à l'excès de ma joie.
 Oreste ? Est-il possible ?

PILADE.

Oreste tout-puissant
 Va venger sa famille, & le sang innocent.

Quel miracle a produit un destin si prospère ?

P I L A D E .

Son courage , son nom , le nom de votre père ,
Le vôtre , vos vertus , l'excès de vos malheurs ,
La pitié , la justice , un Dieu qui parle aux cœurs .
Par les ordres d'Égisthe on amenait à peine ,
Pour mourir avec nous , le fidèle Pammène ;
Tout un peuple suivait , morne , glacé d'horreur ;
J'entrevois sa rage à travers sa terreur ;
La garde retenait leurs fureurs interdites .
Oreste , se tournant vers ses fiers satellites :
Immolez , a-t-il dit , le dernier de vos Rois ;
L'osez-vous ? A ces mots , au son de cette voix ,
A ce front où brillait la majesté suprême ,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même ,
Qui , perçant du tombeau les gouffres éternels ,
Revenait en ces lieux commander aux mortels .
Je parle , tout s'émeut , l'amitié persuade :
On respecte les nœuds d'Oreste & de Pilade .
Des soldats avançaient pour nous envelopper ;
Ils ont levé le bras , & n'ont osé frapper .
Nous sommes entourés d'une foule attendrie :
Le zèle s'endurcit , l'amour devient furie .
Dans les bras de ce peuple Oreste était porté .
Égisthe , avec les siens , d'un pas précipité ,
Vole , croit le punir , arrive , & voit son maître .
J'ai vu tout son orgueil à l'instant disparaître ;

Ses

Ses esclaves le fuir , ses amis le quitter ;
 Dans sa confusion, ses soldats l'insulter.
 O jour d'un grand exemple ! ô justice suprême !
 Des fers que nous portions il est chargé lui-même.
 La seule Clytemnestre accompagne ses pas ,
 Le protège , l'arrache aux fureurs des soldats ,
 Se jette au milieu d'eux , & , d'un front intrépide ,
 A la fureur commune enlève le perfide ,
 Le tient entre ses bras , s'expose à tous les coups ,
 Et conjure son fils d'épargner son époux.
 Oreste parle au peuple , il respecte sa mère ;
 Il remplit les devoirs & de fils & de frère.
 A peine délivré du fer de l'ennemi ,
 C'est un Roi triomphant sur son trône affermi.

I P H I S E.

Courons : venez orner ce triomphe d'un frère ;
 Voyons Oreste heureux , & consolons ma mère.

É L E C T R E.

Quel bonheur inouï , par les Dieux envoyé !
 Protecteur de mon sang , héros de l'amitié ,
 Venez.

P I L A D È , à sa suite.

Brisez , amis , ces chaînes si cruelles :
 Fers, tombez de ses mains ; le sceptre est fait pour elles.

(On lui ôte ses chaînes.)



S C È N E V I I I.

ÉLECTRE, IPHISE, PILADE, PAMMÈNE.

É L E C T R E.

A H ! Pammène , où trouver mon frère , mon vengeur ?
Pourquoi ne vient-il pas ?

P A M M È N E.

Ce moment de terreur
Est destiné , Madame , à ce grand sacrifice ,
Que la cendre d'un père attend de sa justice :
Tel est l'ordre qu'il suit. Cette tombe est l'autel
Où sa main doit verser le sang du criminel.
Daignez l'attendre ici , tandis qu'il venge un père.
Ce devoir redoutable est juste & nécessaire ;
Mais ce spectacle horrible aurait souillé vos yeux.
Vous connaissez les loix qu'Argos tient de ses Dieux :
Elles ne souffrent point que vos mains innocentes ,
Avant le tems prescrit , pressent ses mains sanglantes.

I P H I S E.

Mais que fait Clytemnestre en ces momens d'horreur ?
Voyons-la.

P A M M È N E.

Clytemnestre , en proie à sa fureur ;
De son indigne époux défend encor la vie ;
Elle oppose à son fils une main trop hardie.

É L E C T R E.

Elle défend Égisté ! . . . elle de qui le bras
A sur Agamemnon . . . Dieux ! ne le souffrez pas.

P A M M È N E.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides,
Sourdes à la prière , & de meurtres avides ,
Ministres des arrêts prononcés par le sort ,
Marcher autour d'Oreste , en appelant la mort.

I P H I S E.

Jour terrible & sanglant ! soyez un jour de grace ;
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah , ma sœur ! ah , Pilade ! entendez-vous ces cris ?

É L E C T R E.

C'est ma mère !

P A M M È N E.

Elle-même.

C L Y T E M N E S T R E , *derrière la scène.*

Arrête !

I P H I S E.

Ciel !

C L Y T E M N E S T R E , *derrière la scène.*

Mon fils !

É L E C T R E.

Il frappe Égisté. Achève , & sois inexorable ;
Venge-nous , venge-la ; tranche un nœud si coupable :
Immole , entre ses bras , cet infâme assassin.
Frappe , dis-je.

O R E S T E ,
C L Y T E M N E S T R E .

Mon fils ! . . . j'expire de ta main.

P I L A D E .

O destinée !

I P H I S E .

O crime !

É L E C T R E .

Ah , trop malheureux frère !

Quel forfait a puni les forfaits de ma mère !
Jour à jamais affreux !



*S C È N E D E R N I È R E.**Les Acteurs précédens, ORESTE.*

O R E S T E.

O Terre, entr'ouvre-toi ;
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi.
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes ;
Je dispute avec vous de tourmens & de crimes.

É L E C T R E.

Qu'avez-vous fait, cruel ?

O R E S T E.

Elle a voulu sauver. . . .
Et les frappant tous deux . . . Je ne puis achever. . .

É L E C T R E.

Quoi ! de la main d'un fils ! quoi ! par ce coup funeste,
Vous

O R E S T E.

Non, ce n'est pas moi ; non, ce n'est point Oreste,
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups.
Exécrable instrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère ;
Patrie, États, parens, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout est perdu pour moi !

246 *ORESTE, TRAGÉDIE.*

Soleil, qu'épouvanta cette affreuse contrée,
Soleil, qui reculas pour le festin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas?
Dieux, tyrans éternels, puissance impitoyable!
Dieux qui me punissez, qui m'avez fait coupable!
Eh bien! quel est l'exil que vous me destinez?
Quel est le nouveau crime où vous me condamnez?
Parlez. . . Vous prononcez le nom de la Tauride;
J'y cours, j'y vais trouver la prêtresse homicide,
Qui n'offre que du sang à des Dieux en courroux,
A des Dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ÉLECTRE.

Demeurez. Conjurez leur justice & leur haine.

PILADE.

Je te suivrai par-tout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels & du courroux des Dieux.

Fin du cinquième & dernier Acte.



DISSERTATION

SUR LES PRINCIPALES

TRAGÉDIES

ANCIENNES ET MODERNES,

*Qui ont paru sur le sujet d'ÉLECTRE;
&, en particulier, sur celle de SOPHOCLE.*

Par M. DU MOLARD, Membre de plusieurs
Académies.

TRADUCTION DES DEUX VERS
D'EURIPIDE:

*Un bon critique suit toujours les règles de l'équité,
& reprend, en tout tems & en tout lieu, ceux
qui commettent des fautes.*

DISSERTATION

SUR LES PRINCIPALES

TRAGÉDIES

ANCIENNES ET MODERNES,

*Qui ont paru sur le sujet d'ÉLECTRE;
& , en particulier , sur celle de SOPHOCLE.*

LE sujet d'*Électre* , un des plus beaux de l'antiquité , a été traité par les plus grands maîtres & chez toutes les nations qui ont eu du goût pour les spectacles. *Sophocle* , *Euripide* , *Eschyle* , l'ont embelli à l'envi chez les Grecs. Les Latins ont eu plusieurs tragédies sur ce sujet. *Virgile* le témoigne par ce vers :

Aut Agamemnonius scenis agitatus Orestes.

Ce qui donne à entendre que cette pièce était souvent représentée à Rome. *Cicéron* , dans le livre de *Finibus* , cite un fragment d'une tragédie d'*Oreste* fort applaudie de son tems. *Suétone* dit que *Néron* chanta le rôle d'*Oreste*

parricide ; & *Juvenal* parle d'un *Oreste* qui était d'une longueur rebutante , & auquel l'auteur n'avait pas encore mis la dernière main :

Summi plenâ jam margine libri

Scriptus & in tergo , necdum finitus Orestes.

Baïf est le premier qui ait traité ce sujet en notre langue. Son ouvrage n'est qu'une traduction de l'*Électre* de *Sophocle* , & il a eu le sort de toutes les pièces de théâtre de son siècle. L'*Électre* de Mr de *Longepierre* , faite en 1700 , ne fut jouée , je crois , qu'en 1718. Pendant cet intervalle , Mr de *Crébillon* donna sa tragédie d'*Électre*. Je ne connais que le titre de l'*Électre* du Baron de *Walef* , qui a paru dans les Pays-Bas. Enfin Mr de *Voltaire* vient de nous donner une tragédie d'*Oreste*. *Erasmo di Valvasone* a traduit en Italien l'*Électre* de *Sophocle* , & *Ruscellai* a fait une tragédie d'*Oreste* , qui se trouve dans le premier volume du théâtre Italien donné par Mr le Marquis *Maffei* , à Vérone , en 1723.

Je diviserai cette dissertation en trois parties. Je chercherai dans la première quels sont les fondemens de la préférence que tous les

siècles ont donnée à la tragédie d'*Électre* de *Sophocle*, sur celle d'*Euripide*, & sur les *Coéphores* d'*Eschyle*.

Dans la seconde, j'examinerai sans prévention ce qu'on doit penser de l'entreprise de l'auteur de la tragédie d'*Oreste*, de traiter ce sujet sans ce que nous appelons épisodes, & avec la simplicité des anciens, & de la manière dont il a exécuté cette entreprise.

Dans la troisième & dernière partie, je ferai voir combien il est difficile de s'écarter de la route que les anciens nous ont frayée en traitant ce sujet, sans détruire le bon goût, & sans tomber dans des défauts qui passent même des pensées aux expressions.

Je soumets tout ce que je dirai dans cet écrit au jugement de ceux qui aiment sincèrement les belles-lettres, qui ont fait de bonnes études, qui connaissent en même tems le génie de la langue Grecque & celui de la nôtre, qui, sans être les adorateurs serviles & aveugles des anciens, connaissent leurs beautés, les sentent & leur rendent justice, & qui joignent l'érudition à la saine critique. Je récusé tous les autres juges comme incompétens.

Je ne cherche qu'à être utile ; je ne veux faire ni d'éloge ni de satire. Le théâtre, que je regarde comme l'école de la Jeunesse, mérite qu'on en parle d'une manière plus sérieuse, & plus approfondie qu'on ne fait d'ordinaire dans tout ce qui s'écrit pour & contre les pièces nouvelles ¹. Le public est las de tous ces écrits, qui sont plutôt des libelles que des instructions, & de tous ces jugemens dictés par un esprit de cabale & d'ignorance. Quiconque ose porter un jugement doit le motiver ; sans quoi, il se déclare lui-même indigne d'avoir un avis. Je n'ai formé le mien qu'après avoir consulté les gens de lettres les plus éclairés. C'est ce qui m'enhardit à me nommer, afin de n'être pas confondu avec les auteurs de tant d'écrits ténébreux, dont le moins qu'on puisse dire, est qu'ils sont inutiles.

¹ Le père *Rapin*, dans ses *réflexions sur la poétique*, dit, après *Aristote*, que la tragédie est une leçon publique, plus instructive, sans comparaison, que la philosophie ; parce qu'elle instruit l'esprit par les sens, & qu'elle rectifie les passions par les passions mêmes, en calmant, par leur émotion, le trouble qu'elles excitent dans le cœur.

P R E M I È R E P A R T I E.

De l'ÉLECTRE de Sophocle.

ON a toujours regardé l'*Électre* de *Sophocle* comme un chef-d'œuvre, soit par rapport au tems auquel elle a été composée, soit par rapport au peuple pour lequel elle a été faite.

Ce tems touchait à celui de l'invention de la tragédie. Trois illustres rivaux, les chefs & les modèles de tous ceux qui ont excellé depuis dans le genre dramatique, se disputèrent la victoire. Les pièces des deux antagonistes de *Sophocle* furent louées, furent même récompensées ; la sienne fut couronnée & préférée. Toute la nation Grecque & toute la postérité n'ont jamais varié sur ce jugement. Elle tira des gémissemens & des larmes ; elle excita même des cris qu'arrachaient la terreur & la pitié, portées à leur comble. On ne peut la lire dans l'original sans répandre des pleurs. Tel est l'effet que produisit, & que produit encore de nos jours la scène de l'urne, que toute l'antiquité a regardée comme un chef-

d'œuvre de l'art dramatique. *Aulugelle* rapporte que de son tems, sous l'empire d'*Adrien*, un acteur nommé *Paulus*, qui faisoit le rôle d'*Electre*, fit tirer du tombeau l'urne qui contenait les cendres de son fils bien-aimé; &, comme si c'eût été l'urne d'*Oreste*, il remplit toute l'assemblée, non pas d'une simple émotion de douleur bien imitée, mais de cris & de pleurs véritables. Effectivement cette scène est un modèle achevé du pathétique. En la lisant, on se représente un grand peuple pénétré qui ne peut retenir ses larmes. On croit entendre les soupirs & les sanglots interrompus de tems en tems par les cris les plus douloureux : mais bientôt un silence morne, signe de la consternation générale, succède à ce bruit : tout le peuple semble tomber avec *Electre* dans le désespoir, à la vuë de ce grand objet de terreur & de compassion.

Si tous les Grecs & les Romains, si les deux nations les plus célèbres du monde, & qui ont le plus cultivé & chéri la littérature & la poésie, si deux peuples entiers aussi spirituels & aussi délicats, si tous ceux qui, depuis eux, dans d'autres pays & avec des mœurs diffé-

rentes, ont aimé les lettres grecques & ont été en état de sentir les beautés de cette pièce, se sont tous unanimement accordés à penser de même de l'*Électre* de *Sophocle*, il faut absolument que ces beautés soient de tous les tems & de tous les lieux.

En effet, tout ce qui peut concourir à rendre une pièce excellente se trouve dans celle-ci. Fable bien constituée. Exposition claire, noble, entière. Observation parfaite des règles de l'art. Unité de lieu, d'action & de tems. (L'action ne dure précisément que le tems de la représentation.) Conduite sage, mœurs ou caractères vrais & toujours également soutenus. *Électre* y respire continuellement la douleur & la vengeance, sans aucun mélange de passions étrangères. *Oreste* n'a d'autre idée que d'exécuter une entreprise aussi grande, aussi hardie, aussi difficile qu'intéressante. Son cœur est fermé à tout autre sentiment, à tout autre objet. La douleur de *Chrysothémis*, plus sage, plus modérée que celle de sa sœur, fait un contraste adroit & continuel avec les emportemens d'*Électre*. Les sentimens y sont par-tout convenables. La scène d'*Électre* & de *Chryso-*

thémis fait sortir le caractère de la première par la douceur de celui de sa sœur. *Ismène*, dans la tragédie d'*Antigone* de *Sophocle*, montre la même douceur par le même art, & pour faire contraster le caractère des deux sœurs. *Ismène* & *Chrysothémis* ont la même compassion & la même tendresse pour *Antigone* & pour *Électre*, pour *Oreste* & pour *Polynice* : la seule différence est qu'*Antigone* ayant un peu moins de dureté qu'*Électre*, *Ismène*, de son côté, a un peu plus de fermeté qu'*Antigone*.

L'exposition produisait d'abord un spectacle frappant & un très-grand intérêt. L'immensité du théâtre, la magnificence artificieuse des décorations, qui suppose nécessairement une grande connaissance de la perspective, donnent lieu au gouverneur d'*Oreste* de lui faire observer deux villes, une forêt, des temples, des places publiques & des palais. Un Français peu versé dans l'histoire & dans la littérature grecque, peut traiter les villes d'*Argos* & de *Mycène*, le bois de la fille d'*Inachus* célèbre par les fables d'*Io* & d'*Argus*, le palais d'*Agamemnon*, les temples

les plus renommés ; il peut , dis-je , les traiter d'objets peu intéressans. Mais, que ces objets étaient frappans pour toute la Grèce ! Que notre théâtre est éloigné d'en offrir de pareils ! Le reste du discours du gouverneur met le spectateur au fait , en très-peu de mots , de l'histoire d'*Oreste* & de son projet, que la réponse du héros achève d'expliquer. L'oracle lui défend d'avoir des troupes & d'employer d'autres armes que la ruse & le secret. Δολοῖσι κλέψαι χεῖρ' ἐνδίκης σφαγὰς. En conséquence , il envoie son gouverneur annoncer à *Égisthe* & à *Clytemnestre* qu'*Oreste* a été tué aux jeux Pythiens. Qu'importe , dit-il , qu'on dise que je suis mort , pourvu que je vive & que je me couvre de gloire ? Quand un faux bruit nous procure un grand avantage , je ne puis le regarder comme un mal ; ce qui fait allusion à l'idée que les anciens avaient que ces bruits de mort étaient d'un mauvais augure.

Τὶ γὰρ μὲ λυπεῖ τῷδ' ὅταν λόγῳ Θανάιν
 Ἐργοῖσι σωθῶ , καὶ ξενέγκωμαι κλέος
 Δοκῶ μὲν εἶδ' ἐν ῥῆμα σὺν κέρδει κακόν.

Il sort ensuite pour aller faire des libations sur le tombeau de son père , ainsi qu'*Apollon*

l'a ordonné. Sa conduite ne se dément point. Les caractères ne se démentent pas davantage. Même inflexibilité, même fureur dans *Électre*, même douceur dans *Chrysothémis*, même sagesse dans *Oreste* & dans le gouverneur, même fierté dans *Clytemnestre*. Traiter cette fierté de défaut, c'est insulter à toute l'antiquité, c'est ignorer ce que c'est que les mœurs dans un pareil sujet, c'est méconnaître la belle nature.

Je ne disconviendrai pas qu'avec toutes ces perfections, on ne puisse faire quelques objections contre *Sophocle*. On dira que l'intrigue est très-simple. Je l'avoue, & je crois même que c'est la plus grande beauté de la pièce. Cette simplicité irait au détriment de l'intrigue, si cette intrigue elle-même était autre chose qu'un tableau continu. *Sophocle*, ajoutera-t-on, manque de certains traits délicats & finis que la tragédie a pu acquérir avec le tems. Les pensées n'y sont peut-être pas assez approfondies, ni assez variées. Mais les Grecs, & *Sophocle* en particulier, connaissaient peu ces faibles ornemens. Son pinceau hardi peignait tout à grands traits. Il ne s'embarraissait que d'arriver au but.

On apporte les cendres d'*Oreste*, qu'on dit avoir été tué aux jeux Pythiens, dont on fait une très-longue description, qui appartient plus à l'épopée qu'à la tragédie. Ce récit ne forme pas d'ailleurs de nœud assez intrigué. Il ne met point le héros auquel on s'intéresse en un danger réel. Il ne produit ni pitié ni terreur, du moins chez un peuple débarrassé du préjugé aveugle où vivaient les anciens, que ces bruits de mort étaient du plus sinistre présage. Mais ce même préjugé faisait que les Grecs n'en craignaient que plus pour *Oreste*; & cette crainte était si forte qu'elle suspendait tous les mouvemens précédens de terreur & de compassion. Quoique ce bruit de mort mette ce héros dans le plus grand danger de perdre la vie, *Oreste* foule aux pieds cette crainte, parce que le but de la tragédie est d'empêcher de craindre avec trop de faiblesse des disgraces communes. *Sophocle* ménage la crainte des spectateurs, en faisant mépriser par *Oreste* ce mauvais présage. La crainte du héros se porte toute entière sur l'obéissance aveugle qu'on doit aux oracles.

D'ailleurs, on a toujours excusé cette des-

cription épifodique par le goût décidé , par la paffion furieufe que toute la nation Grecque avait pour ces jeux. En effet c'était un des endroits de la pièce des plus applaudis. On paffait à *Sophocle* l'anachronifme formel en faveur de la beauté de ce morceau , & de l'intérêt qu'on prenait à cette magnifique description.

On dira peut-être encore que le gouverneur d'*Orefte* était bien hardi de débiter à une grande Reine une fable dont elle pouvait, d'un moment à l'autre , reconnaître la fauffeté. Toute la Grèce accourait aux jeux Pythiens. N'y avait-il aucun habitant de Mycène ou d'Argos qui y eût affifté ? Cela n'est pas probable. Personne n'en était-il encore revenu , quand le gouverneur faifait ce récit , ou quelqu'un ne pouvait-il pas en arriver dans le moment même ? La Reine pouvait , en un instant , découvrir l'impofture.

Cette objection tombe d'elle-même , pour peu que l'on faffe réflexion que l'action qui ne dure que quatre heures , ou le tems de la représentation , eft fi preffée , que *Clytemneftre* & *Égifte* font tués avant qu'ils aient le tems

d'être détrompés ; & , encore un coup , le plaisir que ce morceau faisait à toute la nation , la beauté , la sublimité du style dans lequel il est écrit , l'emportèrent sur toutes les critiques.

Je ne saurais disconvenir que *Sophocle* , ainsi qu'*Euripide* , ne devaient pas faire de *Pilade* un personnage muet. Ils se sont privés par-là de grandes beautés.

N'est-ce pas encore un défaut qu'*Égisthe* ne paraisse qu'à la dernière scène , & pour y recevoir la mort ? Quel personnage que celui d'un Roi qui ne vient que pour mourir ! Cependant il ne semble pas absolument nécessaire qu'*Égisthe* paraisse plutôt. Le poëte inspire tant de terreur dans tout le cours de la pièce , qu'il n'a pas besoin d'introduire plutôt un personnage qui ne produirait que de l'horreur , qui nuirait à son plan , ou qui du moins serait inutile.

Quant à l'atrocité de la catastrophe , elle paraît horrible dans nos mœurs ; elle n'était que terrible dans celles des Grecs. C'était un fait avoué de tout le monde , qu'*Oreste* avait tué sa mère , de propos délibéré , pour venger le meurtre de son père. Il n'était pas permis de le déguiser , ni de changer une fable univer-

sellement reçue¹ ; c'était même ce qui faisait tout le grand tragique , tout le terrible de cette action². Aussi voit-on qu'*Eschyle* & *Euripide* ont exactement suivi, comme *Sophocle*, l'histoire consacrée. Il me semble même que la mort de *Clytemnestre*, tuée par son fils, est en un sens moins atroce, & sans contredit beaucoup plus théâtrale & plus tragique, que le meurtre de *Camille* exécuté par *Horace*.

Elle me paraît moins atroce, en ce que *Camille* est innocente, & *Clytemnestre* est coupable du plus grand des crimes ; crime dont elle se glorifie quelquefois, & dont elle n'a

¹ Il faut que *Clytemnestre* soit tuée par *Oreste*. *Aristot. de Poet. c. 15.*

² Un des principaux objets du poème dramatique est d'apprendre aux hommes à ménager leur compassion pour des sujets qui le méritent. Car il y a de l'injustice d'être trop touché des malheurs de ceux qui méritent d'être misérables. On doit voir sans pitié, dit le père *Rapin*, *Clytemnestre* tuée par son fils *Oreste*, dans *Eschyle*, parce qu'elle avait tué son époux ; & l'on ne peut voir sans compassion mourir *Hippolyte*, parce qu'il ne meurt que pour avoir été sage & vertueux, V. *Réflex. sur la poétique.*

qu'un léger repentir ; en cela elle mérite infiniment plus d'être punie que *Camille* , qui regrette son amant , & dont tout le crime ne consiste qu'en des paroles trop dures que lui arrache l'excès de sa douleur.

Elle est plus théâtrale , en ce qu'elle fait le vrai sujet de la pièce. Car cette mort est préparée & attendue , & celle de *Camille* , dans les *Horaces* , n'est qu'un événement imprévu , qui pouvait ne pas arriver , qui ne fait qu'une double action vicieuse , & un cinquième acte inutile , qui devient lui-même une triple action dans la pièce. Il n'y a qu'une seule action au contraire dans *Sophocle* , la punition des deux époux étant le seul sujet de la pièce. C'est cette unité qui contribuait tant au pathétique de la catastrophe. Quoi de plus pathétique en effet que ces cris de *Clytemnestre* ? *O mon fils , mon fils ! ayez pitié de celle qui vous a mis au monde.*

. . . Ω τέκνον , τέκνον , οἷλ' ἰερε τὴν τεκῆσαν.

On frémissait à cette terrible , quoique juste , réponse d'*Électre* : *Mais , vous-même , n'avez-vous eu pitié de son père & de lui ?*

ἀλλ' οἰκσέθεν

ᾧ πτείρεθ' ἕτος ὁ γένεας πατὴρ.

On tremblait à cette effrayante exclamation d'*Électre* à son frère : *Frappe, redouble, si tu le peux.*

... Παῖσον, εἴ' ἐθένης, διπλῆν.

Après quoi *Clytemnestre* expirante s'écrie : *Encore une fois, hélas !*

Ωμοι καλ' αὐθις.

Qu'*Égistre*, poursuit *Électre*, ne reçoit-il le même traitement !

Εἰ γὰρ Αἰγισθῶ θ' ὁμοῦ.

Égistre, qui arrive dans ces terribles circonstances, croyant voir le corps d'*Oreste* massacré, & découvrant celui de sa femme ; la mort ignominieuse de cet assassin, qui n'a pas même la consolation de mourir volontairement & en homme libre, & à qui l'on annonce qu'il sera privé de la sépulture : tout cela forme le coup de théâtre le plus frappant & le plus terrible, je ne dis pas pour notre nation, mais pour toute celle des Grecs, qui n'était point amollie par des idées d'une tendresse lâche & efféminée ; pour un peuple qui, d'ailleurs humain, éclairé, poli autant qu'aucun peuple de la terre, ne cherchait

- point

point au théâtre ces sentimens fades & doux-cereux auxquels nous donnons le nom de galants, & qui, par conséquent, était plus disposé à recevoir les impressions d'un tragique atroce.

Combien ce peuple ne s'intéressait-il pas à la gloire d'*Agamemnon*, à son malheur & à sa vengeance ! Il entrait dans ces sentimens autant qu'*Oreste* lui-même. Les Grecs n'ignoraient pas que ce Prince était coupable de tuer sa mère; mais il fallait absolument représenter ce crime. La mort de *Clytemnestre* était juste, & son fils n'était coupable que par l'ordre formel des Dieux qui le conduisaient pas à pas dans ce crime; par celui des destinées, dont les arrêts étaient irrévocables, qui faisaient des malheureux mortels ce qu'il leur plaisait; *Qui nos homines quasi pilas habent*. Ainsi, en condamnant *Oreste* autant qu'ils le devaient, les Grecs ne condamnaient point *Sophocle*, & ils le comblaient au contraire de louanges. D'ailleurs, tous les poètes tragiques tiennent le langage de la philosophie stoïcienne.

Il me semble avoir montré les sources de l'admiration que tous les anciens ont eue pour *Électre* de *Sophocle*. Le parallèle de cette pièce

avec celles d'*Euripide* & d'*Eschyle* sur ce sujet, qui sont à la vérité pleines de beautés, ne servira pas peu à démontrer entièrement combien elle leur est supérieure. On verra combien la conduite & l'intrigue de la pièce de *Sophocle* sont plus belles & plus raisonnables que celles des deux autres.

Plusieurs critiques ont douté que la tragédie d'*Électre* que nous avons sous le nom d'*Euripide*, fût de ce grand maître. On y trouve moins de chaleur & moins de liaison ; & l'on pourrait soupçonner qu'elle est l'ouvrage d'un poète fort postérieur. On fait que les savans de la célèbre école d'Alexandrie ont non-seulement rectifié & corrigé, mais aussi altéré & supposé plusieurs poèmes anciens. *Électre* était peut-être mutilée ou perdue de leur tems ; ils en auront lié tous les fragmens pour en faire une pièce suivie. Quoi qu'il en soit, on y retrouve les fameux vers cités par *Plutarque* (dans la vie de *Lyfander*,) qui préservèrent Athènes d'une destruction totale, lorsque *Lyfander* s'en rendit le maître. En effet, comme les vainqueurs délibéraient le soir dans un festin, s'ils râseraient seulement les murailles de la ville,

ou s'ils la renverseraient de fond en comble; un Phocéén chanta ce beau chœur, & tous les convives en furent si émus, qu'ils ne purent se résoudre à détruire une ville qui avait produit d'aussi beaux esprits & d'aussi grands personnages.

Dans *Euripide*, *Électre* a été mariée par *Égiste* à un homme sans bien & sans dignité, qui demeure hors de la ville dans une maison conforme à sa fortune. La scène est devant cette maison, ce qui ne produit pas une décoration bien magnifique. Cet époux d'*Électre*, qui, à la vérité, par respect, n'a eu aucun commerce avec elle, ouvre la scène, en fait l'exposition dans un long monologue qu'on peut regarder comme un prologue. Ce défaut, qui se trouve dans presque toutes les premières scènes d'*Euripide*, rend les expositions la plupart froides & peu liées avec la pièce.

Oreste est reconnu par un vieillard en présence de sa sœur, par une cicatrice qu'il s'est faite au-dessus du sourcil, en courant, lorsqu'il était enfant, après un chevreuil.

Des critiques ont trouvé cette reconnaissance trop brusque, & celle de *Sophocle* trop

traînante. Il semble qu'ils n'aient fait aucune attention aux mœurs de la nation Grecque, & qu'ils n'aient connu ni le génie, ni les grâces des deux tragiques.

Oreste va ensuite avec son ami *Pilade* assassiner *Égistre* par derrière, pendant qu'il est penché pour considérer les entrailles d'une victime. Ils le tuent au milieu d'un sacrifice & d'une cérémonie religieuse, parce que tous les droits divins & humains avaient été violés dans l'assassinat d'*Agamemnon*, commis dans son propre palais par une ruse abominable, & lorsqu'il allait se mettre à table & faire des libations aux Dieux. Ainsi le récit de la mort d'*Égistre* contient la description d'un sacrifice. Les Grecs étaient fort curieux de ces descriptions de sacrifices, de fêtes, de jeux, &c. ainsi que des marques, cicatrices, anneaux, bijoux, cassettes & autres choses qui amènent les reconnaissances.

Le récit qu'*Électre* & son frère font de la manière dont ils ont assassiné leur mère, qui ne vient sur la scène que pour y être tuée, me paraît beaucoup plus atroce que la scène de *Sophocle* que j'ai rapportée ci-dessus. *Oreste* est

livré aux Furies , pour avoir exécuté l'ordre de^s Dieux , pendant qu'*Électre* , qui se vante d'avoir vu cet horrible spectacle , d'avoir encouragé son frère , d'avoir conduit sa main , parce qu'*Oreste* s'était couvert le visage de son manteau ; *Électre* , dis-je , est épargnée. *Sophocle* , certainement , l'emporte ici sur *Euripide* : mais les *Dioscures* , *Castor* & *Pollux* , frères de *Clytemnestre* , surviennent ; & , loin de prendre la défense de leur sœur , ils rejettent le crime de ses enfans sur *Apollon* , envoient *Oreste* à Athènes pour y être expié , lui prédisent qu'il courra risque d'être condamné à mort , mais qu'*Apollon* le sauvera , en se chargeant lui-même de ce parricide. Ils lui annoncent ensuite un sort heureux , après qu'*Électre* aura épousé *Pilade* , époux digne en effet d'une aussi grande Princesse , puisqu'il était fils d'une sœur d'*Agamemnon* , & qu'il descendait d'*Éaque* fils de *Jupiter* & d'*Égine*. C'est ce qui justifie le reproche d'un critique à M. *Racine* d'avoir fait de *Pilade* un confident trop subalterne dans *Andromaque* , & d'avoir déshonoré par-là une amitié respectable entre deux Princes dont la naissance était égale.

Quant à la pièce d'*Eschyle*, des filles étrangères, esclaves de *Clytemnestre*, mais attachées à *Électre*, portent des présens sur le tombeau d'*Agamemnon*; c'est ce qui a fait donner à la pièce le nom de *Choéphores*, ou porteuses de libations ou de présens, du mot Grec *χὴ* qui signifie des libations qu'on faisait sur les tombeaux.

Oreste est reconnu par sa sœur dès le commencement de la pièce, par trois marques assez équivoques, les cheveux, la trace des pas, & la robe *ῥάσμι* qu'elle a tissée elle-même, il y avait sans doute long-tems.

Les anciens eux-mêmes se sont moqués de cette reconnaissance, & *M. Dacier* la blâme, parce qu'elle est trop éloignée de la périclète, ou changement d'état. Celle de *Sophocle* est plus simple. *Oreste* dit à sa sœur; *Regardez ce anneau, c'est celui de mon père.*

Τὴν δὲ προσέλεψα μὲν
Σφράγιδα πατρός.

Il déclare ensuite que l'oracle d'*Apollon* lui a ordonné de tuer les meurtriers de son père, sous peine d'éprouver les plus cruels tourmens, d'être livré aux Furies, &c.

Le P. *Brumoy* remarque judicieusement , à ce sujet, qu'*Oreste* est criminel en obéissant, & en n'obéissant pas. Cependant il ne peut se déterminer à tuer sa mère. *Électre* lève ses scrupules, & l'aigrit contr'elle. Le chœur lui raconte le songe de la Reine , qui a cru voir sortir de son sein un serpent qui lui a tiré du sang au lieu de lait. *Oreste* jure qu'il accomplira ce songe. Le chœur suivant est un récit des amours funestes qui ont été ensanglantés.

Oreste s'introduit dans le palais d'*Égisthe* sous le nom d'un marchand de la Phocide , qui vient annoncer la mort du fils d'*Agamemnon*. *Égisthe* entre dans son palais pour s'assurer de ce bruit. *Oreste* l'y tue , & reparaît pour assassiner sa mère sur le théâtre.

En vain elle lui demande grace par les mamelles qui l'ont allaité. *Pilade* dit à son ami , qui craint encore de commettre ce parricide , qu'il doit obéir aux Dieux & accomplir ses sermens. *Préférez-vous* , ajoute-t-il, *vos ennemis aux Dieux mêmes ?* *Oreste* , déterminé , dit à sa mère : *C'est à vous-même , & non pas à moi , que vous devez attribuer votre mort ,* οὐ τοὶ θεοὶ , ἐκ ἐγὼ , καὶ ἀνθρώποις. *Quoi de plus réfléchi ,*

de plus dur & de plus cruel ? Il n'y a point d'oracle , de destinée qui pût diminuer sur notre théâtre l'atrocité de cette action & de ce spectacle ; aussi *Oreste* a beau se disculper , faire son apologie , & rejeter le crime sur l'oracle & sur la menace d'*Apollon* , les chiens irrités de sa mère l'environnent & le déchirent.

Électre n'est point amoureuse chez les trois tragiques Grecs ; en voici les raisons. Les caractères étaient constatés , & comme consacrés dans les tragédies de *Sophocle* , d'*Euripide* , & d'*Eschyle* , parce que les caractères étaient constatés chez les anciens. Ils ne s'écartaient jamais de l'opinion reçue : *Sit Medea ferox invictaque* , &c. *Électre* ne pouvait pas plus être amoureuse que *Polixene* & *Iphigénie* ne pouvaient être coquettes , *Médée* douce & compatissante , *Antigone* faible & timide. Les sentimens étaient toujours conformes aux personnages & aux situations. Un mot de tendresse dans la bouche d'*Électre* aurait fait tomber la plus belle pièce du monde , parce que ce mot aurait été contre le caractère distinctif & la situation terrible de la fille d'*Agamemnon* , qui ne doit respirer que la vengeance.

Que dirait-on parmi nous d'un poëte qui ferait agir & parler *Louis XII* comme un tyran, *Henri IV* comme un lâche, *Charlemagne* comme un imbécile, *S. Louis* comme un impie ? Quelque belle que la pièce fût d'ailleurs, je doute que le parterre eût la patience d'écouter jusqu'au bout. Pourquoi *Électre* amoureuse aurait-elle eu un meilleur succès à Athènes ?

Les sentimens douxereux, les intrigues amoureuses, les transports de jalousie, les sermens indiscrets de s'aimer toute la vie malgré les Dieux & les hommes, tout ce verbiage langoureux, qui déshonore souvent notre théâtre, était inconnu des Grecs. La correction des mœurs était le but principal de leur théâtre. Pour y réussir, ils voulurent monter à la source de toutes les passions & de tous les sentimens. Loin de rencontrer l'amour sur leur route, ils y trouvèrent la terreur & la compassion. Ces deux sentimens leur parurent les plus vifs de tous ceux dont le cœur humain est susceptible. Mais la terreur & l'attendrissement, portés à l'excès, précipitent indubitablement les hommes dans les plus grands crimes & dans les plus grands mal-

heurs. Les Grecs entreprirent de corriger l'un & l'autre, & de les corriger l'un par l'autre.

La crainte non corrigée, *non épurée*, pour me servir du terme d'*Aristote*, nous fait regarder, comme des maux insupportables, les événemens fâcheux de la vie, les disgrâces imprévues, la douleur, l'exil, la perte des biens, des amis, des parens, des couronnes, de la liberté & de la vie. La crainte bien épurée, nous fait supporter toutes ces choses; elle nous fait même courir au-devant avec joie, lorsqu'il s'agit des intérêts de la patrie, de l'honneur, de la vertu, & de l'observation des loix éternelles établies par les Dieux. Les Grecs enseignaient, sur leur théâtre, à ne rien craindre alors, à ne jamais balancer entre la vie & le devoir, & à supporter, sans se troubler, toutes les disgrâces, en les voyant si fréquentes & si extrêmes dans les personnages les plus considérables & les plus vertueux; à *ménager la crainte* & à la tempérer par les exemples les plus illustres. Les peuples apprenaient au théâtre qu'il y a de la pusillanimité & du crime à craindre ce qui n'est plus un mal par le motif qui le fait sur-

monter, & par la cause qui le produit ; puisque ce mal, si c'en est un, n'est rien en comparaison de maux inévitables & bien plus à craindre, tels que l'infamie, le crime, la colère & la vengeance éternelle des Dieux. La terreur de ces maux bien plus redoutables, fait disparaître entièrement celle des premiers. L'*Oreste* de *Sophocle* s'embarrasse peu qu'on fasse courir le bruit de sa mort, pourvu qu'il obéisse ponctuellement aux oracles. *Électre* méprise l'esclavage & les rigueurs de sa mère & d'*Égisthe*, pourvu que la mort d'*Agamemnon* soit vengée. Il faut n'avoir jamais lu ni le texte, ni la traduction de *Sophocle*, pour oser dire qu'elle songe plus à venger ses propres injures, que la mort de son père. *Antigone* rend les honneurs funèbres à son frère, & ne craint point d'être enterrée vive, parce que l'ordre sacrilège de *Créon* est formellement contraire à celui des Dieux, & qu'on ne peut, ni ne doit jamais balancer entre les Dieux & les hommes, entre la mort & la colère des immortels. *Oreste*, dans *Sophocle*, n'a rien à craindre des *Euménides*, parce qu'il suit fidèlement les ordres d'*Apollon*.

La pitié non épurée , nous fait plaindre tous les malheureux qui gémissent dans l'exil , dans la misère & dans les supplices. La piété épurée, apprenait aux Grecs à ne plaindre que ceux qui n'ont point mérité ces maux , & qui souffrent injustement , à *ménager leur compassion* , à ne point gémir sur les malheurs qui accablent ceux qui désobéissent aux Dieux & aux loix , qui trahissent la patrie , qui se sont souillés par des crimes.

Clytemnestre n'est point à plaindre de périr par la main d'*Oreste* , parce qu'elle a elle-même assassiné son époux , parce qu'elle a goûté le barbare plaisir de rechercher dans son flanc les restes de sa vie , parce qu'elle lui avait manqué de foi par un inceste , parce qu'elle a voulu faire périr son propre fils , de peur qu'il ne vengeât la mort de son père. C'est une injustice de plaindre ceux qui méritent d'être misérables , de s'attendrir sur les malheurs qui arrivent aux tyrans , aux traîtres , aux parricides , aux sacrilèges , à ceux , en un mot , qui ont transgressé toutes les règles de la justice. On ne doit les plaindre que d'avoir commis les crimes qui leur ont attiré la puni-

tion & les tourmens qu'ils subissent. Mais cette pitié même ne fait que guérir l'âme de cette vile compassion qui peut l'amollir , & de ces vaines terreurs qui la troublent.

C'est ainsi que le théâtre Grec tendait à la correction des mœurs par la terreur & par la compassion , sans le secours de la galanterie. C'était de ces deux sentimens que naissaient les pensées sublimes & les expressions énergiques que nous admirons dans leurs tragédies , & auxquelles nous ne substituons que trop souvent des fadeurs , de jolis riens , & des épigrammes.

Je demande à tout homme raisonnable , dans un sujet aussi terrible que celui de la vengeance de la mort d'*Agamemnon* , que peut produire l'amour d'*Électre* & d'*Oreste* , qui ne soit infiniment au-dessous de l'art de *Sophocle* ? Il est bien question ici de déclaration d'amour , d'intrigues de ruelle , de combats entre l'amour & la vengeance ! Loin d'élever l'âme , ces faibles ressources ne feraient que l'avilir. Il en est de même de presque tous les grands sujets traités par les Grecs. L'auteur d'*Œdipe* convient lui-même (& cet aveu lui fait infi-

niment d'honneur) que l'amour de *Jocaste* & de *Philoctète*, qu'il n'a introduit que malgré lui, déroge à la grandeur de son sujet. La nouvelle tragédie de *Philoctète* n'eût valu que mieux, si l'auteur avait évité l'amour de *Pyrhus* pour la fille de *Philoctète*. Le goût du siècle l'a entraîné. Ses talens auraient surmonté la prétendue difficulté de traiter ces sujets, sans amour, comme *Sophocle*.

Mettez de l'amour dans *Athalie* & dans *Mérope*, ces deux pièces ne seront plus des chef-d'œuvres, parce que l'amour le mieux traité n'a jamais le sérieux, la gravité, le sublime, le terrible qu'exigent ces sujets. *Électre* amoureuse n'inspire plus cette terreur & cette pitié active des anciens. Inutilement veut-on y suppléer par des épisodes romanesques, par des descriptions déplacées, par des reconnaissances accumulées les unes sur les autres, par des conversations galantes, par des lieux communs de toute espèce, & par des idées gigantesques. On ne fait que défigurer l'art de *Sophocle* & la beauté du sujet. C'est faire un mauvais roman d'une excellente tragédie; &, comme le style est

d'ordinaire analogue aux idées, il devient lâche, boursoufflé, barbare. Qu'on dise, après cela que, si on avait quelque chose à imiter de *Sophocle*, ce ne serait certainement pas son *Électre*: qu'on appelle ce Prince de la tragédie *Grec babillard*; il résulte de ces invectives que l'art de *Sophocle* est inconnu à celui qui tient ce discours, ou qu'il n'a pas daigné travailler assez son sujet pour y parvenir, ou enfin que tous ses efforts ont été inutiles, & qu'il n'a pu y atteindre. Il semble que le désespoir lui ait suggéré de condamner d'un mot *Sophocle* & toute la Grèce. Mais *Électre*, amoureuse du fils d'*Egiste*, assassin de son père, séducteur de sa mère, persécuteur d'*Oreste*, auteur de tous ses malheurs; *Oreste*, amoureux de la fille de ce même *Egiste*, bourreau de toute sa famille, ravisseur de sa couronne; & qui ne cherche qu'à lui ôter la vie, auraient l'un & l'autre échoué sur le théâtre d'Athènes. Ce double amour aurait eu nécessairement le plus mauvais succès. Vainement on aurait dit, en faveur du Poëte, que, plus *Électre* est malheureuse, plus elle est aisée à attendrir; le peuple d'Athènes aurait répondu que plus *Oreste*

& *Électre* sont malheureux , moins ils sont susceptibles d'un amour puéril & insensé; qu'ils sont trop occupés de leurs infortunes & de leur vengeance , pour s'amuser à lier une partie quarrée avec les deux enfans du bourreau d'*Agamemnon* & de leur implacable ennemi. Ces amans transis auraient fait horreur à toute la Grèce , & le peuple aurait prononcé sur le champ contre une fable aussi absurde & aussi déshonorante pour le destructeur de Troye & pour toute la nation.

Cette courte analyse des deux pièces , rivales de l'*Électre* de *Sophocle* , suffit pour faire connaître combien celle-ci est préférable aux deux autres , par rapport à la fable (*μῦθος*) , & par rapport aux mœurs (*ἦθος* .)

Mais le principal mérite de *Sophocle* , celui qui lui a acquis l'estime & les éloges de ses contemporains & des siècles suivans jusqu'au nôtre , celui qui les lui procurera tant que les lettres Grecques subsisteront , c'est la noblesse & l'harmonie de sa diction (*λέξις* .). Quoiqu'*Euripide* l'emporte quelquefois sur lui par la beauté des pensées (*Διδασκαλία*) , *Sophocle* est au-dessus de lui par la grandeur , par la majesté , par la

pureté du style, & par l'harmonie. C'est ce que le savant & judicieux Abbé *du Bos* appelle la poésie de style. C'est elle qui a fait donner à *Sophocle* le surnom d'*Abeille* ; c'est elle qui lui a fait remporter vingt-trois victoires sur tous les poètes de son tems. Le dernier de ses triomphes lui coûta la vie, par la surprise & par la joie imprévue qu'il en eut : de sorte qu'on peut dire de lui qu'il est mort dans le sein de la victoire.

Les termes pittoresques, & cette imagination dans l'expression sans laquelle les vers tombent en langueur, soutiendront *Homère* & *Sophocle* dans tous les tems, & charmeront toujours les amateurs de la langue dans laquelle ces grands hommes ont écrit ¹. Ce mérite si rare de la beauté de l'élocution est, selon *Quintilien*, comme une musique harmonieuse qui charme les oreilles délicates. Un poëme aurait beau être parfait d'ailleurs, & conduit selon toutes les règles de l'art, il ne sera lu de personne, s'il manque de ce mérite,

¹ *Graius ingenium, Graius dedit ore rotundo
Musa loqui.* Hor. de Art. Poet.

& s'il pêche par l'élocution. Cela est si vrai, qu'il n'y a jamais eu, dans aucune langue & chez aucun peuple, de poëme mal écrit, qui jouisse de la moindre estime permanente & durable. C'est ce qui a fait entièrement oublier l'*Électre* de *Longepierre* & celles dont j'ai parlé ci-dessus. C'est ce qui a fait universellement rejeter parmi nous la *Pucelle* de *Chapelain*, & le poëme de *Clovis* de *Desmarets*.

« Ce sont deux poëmes épiques, ajoute
 » M. l'Abbé *du Bos*, dont la constitution &
 » les mœurs valent mieux sans comparaison
 » que celles des deux tragédies (du *Cid* & de
 » *Pompée*.) D'ailleurs leurs incidens, qui sont
 » la plus belle partie de notre histoire, doi-
 » vent plus attacher la nation Française que
 » des évènements arrivés depuis long - tems
 » dans l'Espagne & dans l'Égypte. Chacun
 » fait le succès de ces poëmes, qu'on ne sau-
 » rait imputer qu'au défaut de la poésie de
 » style. On n'y trouve presque point de sen-
 » timens naturels capables d'intéresser. Ce
 » défaut leur est commun. Quant aux images,
 » *Desmarets* ne crayonne que des chimères ;
 » & *Chapelain*, dans son style Tudesque, ne

» deffine rien que d'imparfait & d'estropié :
 » toutes ses peintures font des tableaux go-
 » thiques. De-là vient le seul défaut de la
 » *Pucelle* ; mais dont il faut , selon M. *Des-*
 » *préaux* , que ses défenseurs conviennent :
 » le défaut qu'on ne la saurait lire ».

Sans la langue , en un mot , l'auteur le plus divin
 Est toujours, quoi qu'il fasse , un méchant écrivain.

Boileau , Art. Poét.



SECONDE PARTIE.

De la Tragédie d'ORESTE.

IL n'est pas indifférent de remarquer d'abord que , dans tous les sujets que les anciens ont traités , on n'a jamais réussi qu'en imitant leurs beautés. La différence des tems & des lieux ne fait que de très-légers changemens. Car le vrai & le beau sont de tous les tems & de toutes les nations. La vérité est une , & les anciens l'ont faisie , parce qu'ils ne recherchaient que la nature , dont la tragédie est une imitation. *Phédre* & *Iphigénie* en sont des preuves convaincantes. On fait le mauvais succès de ceux qui , en traitant les mêmes sujets , ont voulu s'écarter de ces grands modèles. Ils se sont écartés en effet de la nature , & il n'y a de beau que ce qui est naturel. Le décri dans lequel l'*Œdipe* de *Corneille* est tombé , est une bonne preuve de cette vérité. *Corneille* voulut s'écarter de *Sophocle* , & il fit un mauvais ouvrage.

Il se présente une autre réflexion non moins

utile ; c'est que, parmi nous, les vrais imitateurs des anciens se sont toujours remplis de leur esprit au point de se rendre propres leur harmonie & leur élégance continue. La raison en est, à mon gré, qu'ayant sans cesse devant les yeux ces modèles du bon goût & du style soutenu, ils se formaient peu-à-peu l'habitude d'écrire comme eux ; tandis que les autres, sans modèles, sans règles, s'abandonnaient aux écarts d'une imagination déréglée, ou restaient dans leur stérilité.

Ces deux principes posés, je crois ne rien dire que de raisonnable, en avançant que l'auteur de la tragédie d'*Oreste* a imité *Sophocle* autant que nos mœurs le lui permettaient ; & , quelque estime que j'aie pour la pièce grecque, je ne crois pas qu'on dût porter l'imitation plus loin.

Il a présenté *Électre* & son frère toujours occupés de leur douleur & de la vengeance de leur père, & n'étant susceptibles d'aucun autre sentiment. C'est précisément le caractère que *Sophocle*, *Eschyle* & *Euripide* leur donnent ; il n'en a retranché que des expressions trop dures selon nos mœurs. Même réso-

lution dans les deux *Électres* de poignarder le tyran; même douleur, en apprenant la fausse nouvelle de la mort d'*Oreste*; mêmes menaces, mêmes emportemens dans l'une & dans l'autre, mêmes desirs de vengeance.

Mais il n'a pas voulu représenter *Électre* étendant sa vengeance sur sa propre mère, se chargeant d'abord du soin de se défaire de *Clytemnestre*, ensuite excitant son frère à cette action détestable, & conduisant sa main dans le sein maternel. Il les a rendu plus respectueux pour celle qui leur a donné la naissance, & il a même semé dans le rôle d'*Électre*, tantôt des sentimens de tendresse & de respect, & tantôt des emportemens, selon qu'elle a plus ou moins d'espérance.

Les rôles de *Pilade* & de *Pammène* me paraissent avoir été faits pour suppléer aux chœurs de *Sophocle*. On fait les effets prodigieux que faisaient ces chœurs accompagnés de musique & de danse. A en juger par ces effets, la musique devait merveilleusement seconder & augmenter le terrible & le pathétique des vers. La danse des anciens était peut-être supérieure à leur musique; elle exprimait,

elle peignait les pensées les plus sublimes & les passions les plus violentes. Elle parlait aux cœurs comme aux yeux. Le chœur des *Euménides* d'*Eschyle* coûta la vie à plusieurs des spectateurs. Quant aux paroles des chœurs, elles n'étaient qu'un tissu de pensées sublimes, de principes d'équité, de vertu, & de la morale la plus épurée. Le nouvel auteur a tâché de suppléer, par les rôles de *Pilade* & de *Pammène*, à ces beautés qui manquent à notre théâtre. Quelle sagesse dans l'un & dans l'autre personnage ! & quels sentimens l'auteur donne au premier ! Je n'en veux rapporter que deux exemples. Le premier est tiré de la scène où *Pilade* dit à *Oreste* :

C'est assez, & du ciel je reconnais l'ouvrage.

Il nous a tout ravi par ce cruel naufrage :

Il veut seul accomplir ses augustes desseins :

Pour ce grand sacrifice, il ne veut que nos mains.

Tantôt de trente Rois il arme la vengeance,

Tantôt, trompant la terre, & frappant en silence,

Il veut, en signalant son pouvoir oublié,

N'armer que la nature & la seule amitié.

L'autre est tiré de la scène où *Pilade* dit à *Électre* qu'*Oreste* obéit aux Dieux.

Les arrêts du destin trompent souvent notre âme.
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas,
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas.
Il plonge dans l'abîme, & bientôt en retire ;
Il accable de fers, il élève à l'Empire ;
Il fait trouver la vie au milieu des tombeaux....

Le fond du rôle de *Clytemnestre* est tiré aussi de *Sophocle*, quoique tempéré par la *Clytemnestre* d'*Euripide*. On voit évidemment, dans les deux poètes Grecs, que *Clytemnestre* est souvent prête à s'attendrir. Elle se justifie devant *Électre* ; elle entend ses reproches, & il est certain que, si *Électre* lui répondait avec plus de circonspection & de douceur, il serait impossible qu'alors *Clytemnestre* ne fût pas émue & ne sentît pas des remords. Ainsi, puisque l'auteur d'*Oreste*, pour se conformer plus à nos mœurs, & pour nous toucher davantage, rend *Électre* moins féroce avec sa mère, il fallait bien qu'il rendît *Clytemnestre* moins farouche avec sa fille. L'un est la suite de l'autre. *Électre* est touchée, quand sa mère lui dit :

Mes

Mes filles , devant moi , ne font point étrangères.
 Même , en dépit d'Égiste , elles m'ont été chères.
 Je n'ai point oublié mes premiers sentimens ;
 Et , malgré la fureur de ses emportemens ,
 Électre , dont l'enfance a consolé sa mère
 Du sort d'Iphigénie & des rigueurs d'un père ;
 Électre , qui m'outrage & qui brave mes loix ,
 Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

Clytemnestre , à son tour , est émue , quand
 sa fille lui demande pardon de ses emporte-
 mens. Pouvait-elle résister à ces paroles ten-
 dres ?

Eh bien ! vous désarmez une fille éperdue ;
 La nature en mon cœur est toujours entendue.
 Ma mère , s'il le faut , je condamne à vos pieds
 Ces reproches sanglans trop long-tems effuyés.
 Aux fers de mon tyran par vous-même livrée ,
 D'Égiste , dans mon cœur , je vous ai séparée ;
 Ce sang que je vous dois ne sauroit se trahir.
 J'ai pleuré sur ma mère , & n'ai pu vous haïr , &c.

Mais ensuite , quand cette même *Électre* ,
 croyant sa mère complice de la mort
 d'*Oreste* , lui fait des reproches sanglans , &
 qu'elle lui dit :

Vous n'avez plus de fils ; son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel.
Ah ! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne ;
Qu'il achève , à vos yeux , de déchirer mon sein ,
Et , si ce n'est assez , prêtez-lui votre main.
Frappez , joignez Électre à son malheureux frère :
Frappez , dis-je ; à vos coups je connaîtrai ma mère.

Y a-t-il rien de plus naturel que de voir
Clytemnestre irritée reprendre alors toute sa
dureté , & dire à sa fille ?

Va , j'abandonne Électre au malheur qui la suit ;
Va , je suis *Clytemnestre* , & sur-tout je suis Reine ;
Le sang d'Agamemnon n'a de droit qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne , & , de ma faible main ,
Careffer le serpent qui déchire mon sein.
Pleure , tonne , gémis ; j'y suis indifférente.
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente ,
Flottante entre la crainte & la témérité ,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimais malgré toi , l'aveu m'en est bien triste ;
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Égiste ;
Je ne suis plus ta mère , & toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu ,

Ces nœuds , qu'en frémissant réclamait la nature ,
Que ma fille déteste , & qu'il faut que j'abjure.

Ces passages de la pitié à la colère , ce jeu des passions , ne sont-ils pas véritablement tragiques ? & le plaisir qu'ils ont constamment fait à toutes les représentations , n'est-il pas un témoignage certain que l'auteur , en puisant également dans l'antiquité & dans la nature , a saisi tout ce que l'une & l'autre pouvaient fournir ?

Mais , quand *Électre* parle au tyran , son caractère inflexible est tellement soutenu , qu'elle ne se dément pas , même en demandant la grâce de son frère :

Cruel ! si vous pouvez pardonner à mon frère ,
(Je ne peux oublier le meurtre de mon père ;)
Mais je pourrais du moins , muette à votre aspect ,
Me forcer au silence , & peut-être au respect.

Je demande si , dans l'intrigue d'*Oreste* , la plus simple , sans contredit , qu'il y ait sur notre théâtre , il n'y a pas un heureux artifice à faire aborder *Oreste* dans sa propre patrie , par une tempête , le jour même que le tyran insulte aux mânes de son père ? si la rencontre

du vieillard *Pammène*, & la scène qu'*Oreste* & *Pilade* ont avec lui, n'est pas dans le goût le plus pur de l'antiquité, sans en être une copie, & si on peut la voir sans en être attendri ? La dernière scène du second acte, entre *Iphise* & *Électre*, & qui est une très-belle imitation de *Sophocle*, produit tout l'effet qu'on en peut attendre.

L'exposition de la pièce d'*Oreste* me paraît aussi pleine qu'on puisse la souhaiter. Le récit de la mort d'*Agamemnon*, dès la seconde scène, & que l'auteur a imité d'*Eschyle*, mettrait seul au fait, avec ce qui le précède, le spectateur le moins instruit. *Électre* peut-elle, après ce récit, exprimer son état d'une manière plus précise & plus entière qu'elle le fait dans ces trois vers ?

Je pleure Agamemnon, je tremble pour un frère ;
Mes mains portent des fers ; & mes yeux , pleins de pleurs
N'ont vu que des forfaits & des persécuteurs.

Le dessein de tromper *Électre*, pour la venger, & d'apporter les cendres prétendues d'*Oreste*, est entièrement de *Sophocle*. L'oracle avait expressément ordonné qu'on vengât la mort d'*Agamemnon* par la ruse (δολοίσι ,)

parce que ce meurtre avait été commis de même , & que la vengeance n'aurait pas été complète , si les assassins avaient été punis par un autre que par le fils d'*Agamemnon* , & d'une autre manière que celle qu'ils avaient employée en commettant le crime. Dans *Euripide* , *Égistre* est assassiné par derrière , tandis qu'il est penché sur une victime , parce qu'il avait frappé *Agamemnon* lorsqu'il changeait de robe pour se mettre à table. Cette robe était cousue ou fermée par le haut , de sorte que le Roi ne put se dégager ni se défendre ; c'est ce que le nouvel auteur a désigné par ces mots de *vêtemens* , de *mort* & de *piège*.

L'auteur Français n'a fait qu'ajouter , à cet ordre des Dieux , une menace terrible , en cas qu'*Oreste* désobéît & qu'il se découvrit à sa sœur. Cette sage défense était , d'ailleurs , nécessaire pour la réussite de son projet. La joie d'*Électre* aurait assurément éclaté , & aurait découvert son frère. D'ailleurs , que pouvait en sa faveur une Princesse malheureuse & chargée de fers ? *Pilade* a raison de dire à son ami que sa sœur peut le perdre , & ne saurait le servir ; & dans un autre endroit :

Renferme cette amour & si tendre & si pure.

Doit-on craindre, en ces lieux, de dompter la nature?

Ah ! de quels sentimens te laisses-tu troubler ?

Il faut venger Électre, & non la consoler.

C'est cette menace des Dieux qui produit le nœud & le dénouement. C'est elle qui retient d'abord *Oreste*, quand *Électre* s'abandonne au désespoir, à la vue de l'urne qu'elle croit contenir les cendres de son frère. C'est elle qui est cause de la résolution furieuse que prend *Électre* de tuer son propre frère, qu'elle croit l'assassin d'*Oreste*. C'est cette menace des Dieux qui est accomplie, quand ce frère trop tendre a désobéi. C'est elle enfin qui donne au malheureux *Oreste* l'aveuglement & le transport dans lesquels il tue sa mère ; de sorte qu'il est puni lui-même en la punissant.

C'était une maxime reçue chez tous les anciens, que les Dieux punissaient la moindre désobéissance à leurs ordres comme les plus grands crimes, & c'est ce qui rend encore plus beaux ces vers que l'auteur met dans la bouche d'*Oreste* au troisième acte.

Éternelle justice, abîme impénétrable,

Ne distinguez-vous point le faible & le coupable,

Le mortel qui s'égare, ou qui brave vos loix,
Qui trahit la nature, ou qui cède à sa voix?

Ce ne sont pas là de ces vaines sentences détachées. Ces vers sont en sentimens aussi-bien qu'en maximes. Ils appartiennent à cette philosophie naturelle qui est dans le cœur, & qui fait un des caractères distinctifs des ouvrages de l'auteur.

Quel art n'y a-t-il pas encore à faire paroître les *Euménides*, avant le crime d'*Oreste*, comme les Divinités vengeresses du meurtre d'*Agamemnon*, & comme les avant-courières du crime que son fils va commettre? Cela me paraît très-conforme aux idées de l'antiquité, quoique très-neuf. C'est inventer comme les anciens l'auroient fait, s'ils avaient été obligés d'adoucir le crime d'*Oreste*. Au-lieu que, dans *Euripide* & dans *Eschyle*, *Oreste* est livré aux Furies, parce qu'il a tué sa mère : ici *Oreste* ne tue sa mère que parce qu'il est livré aux Furies; & il leur est livré, parce qu'il a désobéi aux Dieux en se découvrant à sa sœur.

Dans quels vers ces *Euménides* sont évoquées !

Euménides , venez , foyez ici mes Dieux ,
 Accourez de l'enfer en ces horribles lieux ,
 Dans ces lieux plus cruels & plus remplis de crimes
 Que vos gouffres profonds regorgeans de victimes.
 Filles de la vengeance , armez-vous , armez-moi.

.

Les voici . . . je les vois , & les vois fans terreur :
 L'aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur , &c.

L'auteur de la tragédie d'*Oreste* a , fans doute ,
 eu tort de tronquer la scène de l'urne. Il est
 vrai qu'un excès de délicatesse empêche quel-
 quefois de goûter & de sentir des morceaux
 d'une aussi grande force , & des traits aussi
 mâles & aussi sublimes. Près de cinquante
 vers de lamentations auraient peut-être paru
 des longueurs à une nation impatiente , &
 qui n'est pas accoutumée aux longues tirades
 des scènes Grecques. Cependant l'auteur a
 perdu le plus beau , & l'endroit le plus pathé-
 tique de la pièce. A la vérité , il a tâché d'y
 suppléer par une beauté neuve. L'urne con-
 tient , selon lui , les cendres de *Plisthène* , fils
 d'*Égiste*. Ce n'est point une urne vuide &
 postiche. La mort d'*Agamemnon* est déjà à
 moitié vengée. Le tyran va tenir cet horrible

présent de la main de son plus cruel ennemi ; présent qui inspire & la terreur dans le cœur du spectateur qui est au fait , & la douleur dans celui d'*Électre* qui n'y est pas. Il faut avouer aussi que la coutume des anciens , de recueillir les cendres des morts , & principalement de ceux qu'ils aimaient le plus tendrement , rendait cette scène infiniment plus touchante pour eux que pour nous. Il a fallu suppléer au pathétique qu'ils y trouvaient par la terreur que doit inspirer la vue des cendres de *Plis-thène* , première victime de la vengeance d'*Oreste*. D'ailleurs , la situation de l'urne , dans les mains d'*Électre*, produit un coup de théâtre à l'arrivée d'*Egiste* & de *Clytemnestre*. La douleur même , & les fureurs d'*Électre*, persuadent le tyran de la vérité de ce que *Pammène* vient de lui annoncer.

Le nouvel auteur s'est bien gardé de faire un long récit de la mort d'*Oreste* en présence d'*Egiste*. Ce récit aurait eu , dans notre langue , & suivant nos mœurs , tous les défauts que les détracteurs de l'antiquité osent reprocher à celui de *Sophocle*. Le nouvel auteur suppose qu'*Oreste* & l'étranger se sont vus à Delphes.

Aisément, dit *Pilade*, *les malheureux s'unissent : trop promptement liés , aisément ils s'aigrissent.* *Oreste* a dit plus haut à *Égistre* qu'il s'est vengé sans implorer le secours des Rois. Cette supposition est simple , & tout-à-fait vraisemblable ; & je crois qu'*Égistre*, intéressé autant qu'il l'était à cette mort , pouvait s'en contenter, sans entrer dans un examen plus approfondi. On croit très-aisément ce que l'on souhaite avec une passion violente. D'ailleurs, *Clytemnestre* interrompt cette conversation qui l'accable ; & l'action est ensuite si précipitée , ainsi que dans *Sophocle*, qu'il n'est pas possible à *Égistre* d'en demander ni d'en apprendre davantage. Cependant comme le caractère d'un tyran est toujours rempli de défiance, il ordonne qu'on aille chercher son fils pour confirmer le récit des deux étrangers.

La reconnaissance d'*Électre* & d'*Oreste*, fondée sur la force de la nature & sur le cri du sang, en même tems que sur les soupçons d'*Iphise*, sur quelques paroles équivoques d'*Oreste*, & sur son attendrissement, me paraît d'autant plus pathétique, qu'*Oreste*, en se découvrant, éprouve des combats qui ajou-

tent beaucoup à l'attendrissement qui naît de la situation. Les reconnaissances sont toujours touchantes, à moins qu'elles ne soient très-mal-adroitement traitées. Mais les plus belles sont peut-être celles qui produisent un effet qu'on n'attendait pas, qui servent à faire un nouveau nœud, à le resserrer, & qui replongent le héros dans un nouveau péril. On s'intéresse toujours à deux personnes malheureuses qui se reconnaissent après une longue absence & de grandes infortunes. Mais, si ce bonheur passager les rend encore plus misérables, c'est alors que le cœur est déchiré ; ce qui est le vrai but de la tragédie.

A l'égard de cette partie de la catastrophe que l'auteur d'*Oreste* a imitée de *Sophocle*, & qu'il n'a pas, dit-il, osé faire représenter, je suis d'un avis contraire au sien. Je crois que, si ce morceau était joué avec terreur, il en produirait beaucoup.

Qu'on se figure *Électre*, *Iphise* & *Pilade* saisis d'effroi & marquant chacun leur surprise aux cris de *Clytemnestre* ; ce tableau devrait faire, ce me semble, un aussi grand effet à Paris qu'il en fit à Athènes ; & cela avec d'au-

tant plus de raison , que *Clytemnestre* inspire beaucoup plus de pitié dans la pièce Française que dans la pièce Grecque. Peut-être qu'à la première représentation , des gens mal intentionnés purent profiter de la difficulté de représenter cette action sur un théâtre étroit , & embarrassé par la foule des spectateurs , pour y jeter quelque ridicule. Mais , comme il est très-certain que la chose est bonne en soi , il faudrait nécessairement qu'elle parût bonne à la longue , malgré tous les discours & toutes les critiques. Il ne serait pas même impossible de disposer le théâtre & les décorations d'une manière qui favorisât ce grand tableau. Enfin il me paraît que celui qui a heureusement osé faire paraître une Ombre d'après *Eschyle* & d'après *Euripide* , pourrait fort bien faire entendre les cris de *Clytemnestre* d'après *Sophocle*. Je maintiens que ces coups bien ménagés sont la véritable tragédie , qui ne consiste pas dans les sentimens galans , ni dans les raisonnemens , mais dans une action pathétique , terrible , théâtrale , telle que celle-ci.

Électre ne participe point , dans *Oreste* , au

meurtre de sa mère , comme dans l'*Électre* de *Sophocle* , & encore plus dans celles d'*Euripide* & d'*Eschyle*. Ce qu'elle crie à son frère , dans le moment de la catastrophe , la justifie :

. . . . Achève , & sois inexorable ;
Venge-nous , venge-la (*Clytemnestre*) : tranche un
nœud si coupable.

Frappe , immole à ses pieds cet infâme assassin.

Je ne comprends pas comment la même nation , qui voit tous les jours , sans horreur , le dénouement de *Rodogune* , & qui a souffert celui de *Thyeste* & d'*Atrée* , pourrait désapprouver le tableau que formerait cette catastrophe. Rien de moins conséquent. L'atrocité du spectacle d'un père qui voit , sur le théâtre même , le sang de son propre fils innocent & massacré par un frère barbare , doit causer infiniment plus d'horreur que le meurtre involontaire & forcé d'une femme coupable , meurtre ordonné , d'ailleurs , expressément par les Dieux.

Oreste est certainement plus à plaindre dans l'auteur Français que dans l'Athénien , & la Divinité y est plus ménagée. Elle y punit un crime par un crime ; mais elle punit avec

raison *Oreste* qui a désobéi. C'est cette désobéissance qui forme précisément ce qu'il y a de plus touchant dans la pièce. Il n'est parricide que pour avoir trop écouté, avec sa sœur, la voix de la nature ; il n'est malheureux que pour avoir été tendre : il inspire ainsi la compassion & la terreur ; mais il les inspire épurées & dignes de toute la majesté du poëme dramatique : ce n'est point ici une crainte ridicule qui diminue la fermeté de l'âme ; ce n'est point une compassion mal entendue fondée sur l'amour le plus étrange & le plus déplacé, qui serait aussi absurde qu'injuste.

Quant au dernier récit que fait *Pilade*, je ne fais ce qu'on y pourrait trouver à redire. Les applaudissemens redoublés qu'il a reçus, le mettent pleinement au-dessus de la critique. Les Grecs ont été charmés de celui d'*Euripide*, où le meurtre d'*Égisthe* est raconté fort au long. Comment notre nation pourroit-elle improver celui-ci, qui contient d'ailleurs une révolution imprévue, mais fondée, dont tous les spectateurs sont d'autant plus satisfaits, qu'elle n'est en aucune façon annoncée, qu'elle est à la fois étonnante & vraisemblable, &

qu'elle conduit naturellement à la catastrophe ?

Ce n'est pas un de ces dénouemens vulgaires dont parle M. de la *Bruyère*, & dans lequel les mutins n'entendent point raison. On voit assez quel art il y a d'avoir amené de loin cette révolution, en faisant dire à *Pammène* dès le troisième acte :

La race des vrais Rois tôt ou tard est servie.

Je demande , après cela , si la république des lettres n'a pas obligation à un auteur qui ressuscite l'antiquité dans toute sa noblesse , dans toute sa grandeur & dans toute sa force , & qui y joint les plus grands efforts de la nature , sans aucun mélange des petites faiblesses & des misérables intrigues amoureuses qui déshonorent le théâtre parmi nous ?

L'impression de la pièce met en liberté de juger du mérite de la diction , des pensées , & des sentimens dont elle est remplie. On verra si l'auteur a imité les grands modèles , & de quelle manière il l'a fait. On y trouvera grand nombre de pensées tirées de *Sophocle* ; cela était inévitable , & d'ailleurs on ne pou-

vait mieux faire. J'en ai reconnu plusieurs tirées ou imitées d'*Euripide*, qui ne me paraissent pas moins belles dans l'auteur Français que dans le Grec même. Telles sont ces pensées de *Clytemnestre*.

Vous pleurez dans les fers, & moi dans la grandeur...
Vous frappez une mère, & je l'ai mérité.

.... ἔκ' ἑλως ἄγαν
χαῖρω γι, τέκνον, τοῖς δεδραμενοῖς ἔμοι...

Et celle-ci d'*Électre*, qui a été si applaudie :
Qui pourrait de ces Dieux encenser les autels ,
S'ils voyaient , sans pitié , les malheurs des mortels ;
Si le crime insolent , dans son heureuse ivresse ,
Écrâsait à loisir l'innocente faiblesse ?

Πέποιθαδ' ἢ χεὶρ μέλειδ' ἠγέσθαι θεῶς ,
Εἰτὰ δίκ' ἔσθαι τῆς δικῆς ὑπέρλερα.

Les anciens avaient pour maxime de ne faire, des acteurs subalternes, même de ceux qui contribuait à la catastrophe, que des personnages muets; ce qui valait infiniment mieux que les dialogues insipides qu'on met, de nos jours, dans la bouche de deux ou trois confidens dans la même pièce. On ne trouve point, dans la tragédie d'*Oreste*, de ces per-

sonnages oisifs qui ne font qu'écouter des confidences ; & plutôt au Ciel que le goût en passât ! *Sophocle* & *Euripide* ont mieux aimé ne point faire parler *Pilade*, que de lui faire dire des choses inutiles. Dans la nouvelle pièce, tous les rôles sont intéressans & nécessaires.



TROISIÈME PARTIE.

*Des défauts où tombent ceux qui s'écartent des
Anciens dans les sujets qu'ils ont traités.*

PLUS mon zèle pour l'antiquité , & mon estime sincère pour ceux qui en ont fait revivre les beautés , viennent d'éclater , plus la bienséance me prescrit de modération & de retenue en parlant de ceux qui s'en sont écartés. Bien éloigné de vouloir faire de cet écrit une satire , ni même une critique , je n'aurais jamais parlé de l'*Électre* de M. de Crébillon , si je ne m'y trouvais entraîné par mon sujet ; mais les termes injurieux qu'il a mis dans la préface de cette pièce contre les Anciens en général , & en particulier contre *Sophocle* , ne permettent pas à un homme de lettres de garder le silence. En effet , puisque M. de Crébillon traite de préjugé l'estime qu'on a pour *Sophocle* depuis près de trois-mille ans ; puisqu'il dit , en termes formels , qu'il croit avoir mieux réussi que les trois tragiques Grecs

à rendre *Électre* tout-à-fait à plaindre ; puisqu'il ose avancer que l'*Électre* de *Sophocle* a plus de férocité que de véritable grandeur , & qu'elle a autant de défauts que la sienne ; n'est-il pas même du devoir d'un homme de lettres de prévenir , contre cette invective , ceux qui pourraient s'y laisser surprendre , & de déposer , en quelque façon , à la postérité , qu'à la gloire de notre siècle , il n'y a aucun homme de bon goût , aucun véritable savant , qui n'ait été révolté de ses expressions ? Mon dessein n'est que de faire voir , par l'exemple même de cet auteur moderne , aux détracteurs de l'antiquité , qu'on ne peut , comme je l'ai déjà dit , s'écarter des anciens , dans les sujets qu'ils ont traités , sans s'éloigner en même-tems de la nature , soit dans la fable , soit dans les caractères , soit dans l'élocution. Le cœur ne pense point par art ; & ces anciens , l'objet de leur mépris , ne consultaient que la nature. Ils puisaient dans cette source de la vérité , la noblesse , l'enthousiasme , l'abondance & la pureté. Leurs adversaires , en suivant une route opposée , & en s'abandonnant aux écarts de leur imagination déréglée , ne ren-

contrent que bassesse, que froideur, que stérilité, & que barbarie.

Je me bornerai ici à quelques questions auxquelles tout homme de bon sens peut aisément faire la réponse.

Comment *Électre* peut-elle être, chez M. de *Crébillon*, plus amoureuse & plus touchante que dans *Sophocle*, quand elle est occupée d'un amour froid auquel personne ne s'intéresse, qui ne sert à rien à la catastrophe, qui dément son caractère; qui, de l'aveu même de l'auteur, ne produit rien; qui jette enfin une espèce de ridicule sur le personnage le plus terrible & le plus inflexible de l'antiquité, le moins susceptible d'amour, & qui n'a jamais eu d'autres passions que la douleur & la vengeance? N'est-ce pas comme si on mettait sur le théâtre *Cornélie* amoureuse d'un jeune homme après la mort de *Pompée*? Qu'aurait pensé toute l'antiquité, si *Sophocle* avait rendu *Chrysothémis* amoureuse d'*Oreste*, pour l'avoir vu une fois combattre sur des murailles, & si *Oreste* avait dit à cette *Chrysothémis* :

Ah ! si, pour se flatter de plaire à vos beaux yeux.
Il suffisait d'un bras toujours victorieux,

Peut-être à ce bonheur aurais-je pu prétendre,
Avec quelque valeur, & l'amour le plus tendre :
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets
N'eût point tenté ce cœur *charmé de vos attraits* ?

Qu'aurait-on dit dans Athènes, si, au lieu
de cette belle exposition admirée de tous les
siècles, *Sophocle* avait introduit *Électre* faisant
confiance de son amour à la nuit ?

Qu'aurait-on dit, si, la première fois qu'*Électre*
parle à *Oreste*, cet *Oreste* lui eût fait
confiance de son amour pour une fille d'*Égiste*,
& si *Électre* l'avait payé par une autre
confiance de son amour pour le fils de ce
tyran ?

Qu'aurait-on dit, si on avait entendu une
fille d'*Égiste* s'écrier ?

Faisons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Qu'auroit-on dit d'une *Électre* surannée,
qui, voyant venir le fils d'*Égiste*, se ferait
adoucie jusqu'à dire ?

Hélas ! c'est lui . . que mon ame éperdue
S'émeut & s'attendrit à cette chère vûe !

Qu'aurait-on dit, si on avait vu le *Pédago-*

gos, ou gouverneur d'*Oreste*, devenir le principal personnage de la pièce, attirer sur soi toute l'attention, effacer entièrement & avilir celui qui doit faire le principal rôle; de sorte que la pièce devrait être intitulée *Palamède* plutôt qu'*Électre*?

Qu'aurait-on dit, si on avait vu *Oreste* (sans son ami *Pilade*) devenir général des armées d'*Égiste*, gagner des batailles, chasser deux Rois, sans que ce *Padagogos* en fût instruit? *Ficta, voluptatis causâ, sint proxima veris.*

Qu'aurait-on dit du roman étranger à la pièce, que deux actes entiers ne fussent pas pour débrouiller?

Qu'aurait-on dit enfin, si *Sophocle* avait chargé sa pièce de deux reconnaissances brusquées l'une & l'autre, & très-mal ménagées? *Électre*, qui fait ce que *Tydée* a fait pour *Égiste*; qui n'ignore pas qu'il est amoureux de la fille de ce tyran, peut-elle soupçonner un moment, sans aucun indice, que ce même *Tydée* est son frère? De plus, comment est-il possible qu'*Oreste* ait été si peu instruit de son sort & de son nom?

Horace & tous les Romains, après les Grecs,

à la vûe de tant d'absurdités, se seraient écriés tous d'une voix :

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Et j'ose assurer qu'ils auraient trouvé l'*Électre* de *Sophocle*, si elle avait été composée & écrite comme la Française, tout-à-fait déraisonnable dans le caractère, sans justesse dans la conduite, sans véritable noblesse dans les sentimens, & sans pureté dans l'expression.

Ne voit-on pas évidemment que le mépris des anciens modèles, la négligence à les étudier, & l'indocilité à s'y conformer, mènent nécessairement à l'erreur & au mauvais goût ? Et n'est-il pas aussi nécessaire de faire remarquer aux jeunes gens qui veulent faire de bonnes études, les fautes où sont tombés les détracteurs de l'antiquité, que de leur faire observer les beautés anciennes qu'ils doivent tâcher d'imiter ? Je ne fais par quelle fatalité il arrive que les poètes qui ont écrit contre les anciens, sans entendre leur langue, ont presque toujours très-mal parlé la leur, & que ceux qui n'ont pu être touchés de l'harmonie d'*Homère* & de *Sophocle*, ont toujours

péché contre l'harmonie , qui est une partie essentielle de la poésie.

On n'aurait pas hafardé impunément devant les juges , & sur le théâtre d'*Athènes* , un vers dur , ni des termes impropres. Par quelle étrange corruption se pourrait-il faire qu'on souffrît parmi nous ce nombre prodigieux de vers dans lesquels la syntaxe , la propriété des mots , la justesse des figures , le rythme sont éternellement violés ?

Il faut avouer qu'il y a peu de pages dans l'*Électre* de M. de Crébillon où les fautes dont je parle ne se présentent en foule. La même négligence qui empêche les auteurs modernes de lire les bons auteurs de l'antiquité , les empêche de travailler avec soin leurs propres ouvrages. Ils redoutent la critique d'un ami sage , sévère , éclairé , comme ils redoutent la lecture d'*Homère* , de *Sophocle* , de *Virgile* & de *Cicéron*. Par exemple , lorsque l'auteur d'*Électre* fait parler ainsi *Itys* à *Électre* :

Enfin , pour vous forcer à vous donner à moi ,
Vous savez si jamais j'exigeai rien du Roi.

Il prétend qu'avec vous un nœud sacré m'unisse ;
Ne m'en imputez point la cruelle injustice.

Au prix de tout mon sang, je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.
Ah ! par pitié pour vous, Princesse infortunée,
Payez l'amour d'Itys par un tendre hyménée ;
Puisqu'il faut l'achever ou descendre au tombeau,
Laissez-en à mes feux allumer le flambeau.
Règnez donc avec moi ; c'est trop vous en défendre.

Je suppose que l'auteur eût consulté feu M. Despréaux sur ces vers : je ne dis pas sur le fond, (car ce grand critique n'aurait pas pu supporter une déclaration d'amour à *Electre*) je dis uniquement sur la langue & sur la versification. Alors M. Despréaux lui aurait dit sans doute : Il n'y a pas un seul de tous ces vers qui ne soit à réformer.

Enfin, pour vous forcer à vous donner à moi,
Vous savez si jamais j'exigeai rien du Roi.

Ce rien n'est pas français, & sert à rendre la phrase plus barbare ; il fallait dire : Vous savez si jamais j'exigeai du Roi qu'il vous forçât à m'épouser.

Il prétend, qu'avec vous, un nœud sacré m'unisse :
Ne m'en imputez point la cruelle injustice.

314 CONTRE LES DÉTRACTEURS

Cet *en* n'est pas français, & la *cruelle injustice* n'est pas raisonnable dans la bouche d'*Itys* ; il ne doit point regarder comme cruel & injuste, un mariage qu'il ne veut faire que pour rendre *Électre* heureuse.

Au prix de tout mon sang, je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.

Au prix de tout mon sang veut dire, au prix de ma vie ; & il n'y a pas d'apparence qu'on se marie, quand on est mort. *Si c'était votre aveu qui me fît*, est prosaïque, plat & dur, même dans la prose la plus simple.

Ah ! par pitié pour vous, Princesse infortunée,
Payez l'amour d'*Itys* par un tendre hyménée.

Ces termes lâches & oiseux de *Princesse infortunée* & de *tendre hyménée*, affaibliraient la meilleure tirade. Il faut éviter soigneusement ces expressions fades. *Par pitié pour vous*, n'est pas placé ; il fallait dire : tout est à craindre, si vous n'obéissez pas au Roi ; faites, par pitié pour vous, ce que vous ne faites pas par amour, par bienveillance, par condescendance pour moi.

Puisqu'il faut l'achever ou descendre au tombeau,
Laissez-en, à mes feux, allumer le flambeau.
Règnez donc avec moi ; c'est trop vous en défendre.

Vous devez sentir vous-même, aurait continué M. Despréaux, combien ces mots, *puisque il faut, laissez-en à mes feux . . . régnez donc avec moi*, ont à la fois de dureté & de faiblesse ; combien tout cela manque de pureté, de noblesse & de chaleur ; reprenez cent fois le rabot & la lime.

Si M. Despréaux continuait à lire, souffrirait-il les vers suivans ?

Qu'il fasse que ces fers, dont il s'est tant promis,
Soient moins honteux pour moi que l'hymen de son fils...
Ta vertu ne te sert qu'à redoubler ma haine . . .
Egiste ne prétend te faire mon époux . . .
Bravez-le ; mais du moins du sort qui vous accable
N'accusez donc que vous, *Princesse inexorable* . . .
Je voulais, par l'hymen d'Itys & de ma fille,
Voir rentrer, quelque jour, le sceptre en sa famille ;
Mais, l'ingrate ne veut que nous immoler tous . . .
Madame, quel malheur, troublant votre sommeil,
Vous a fait, de si loin, devancer le soleil ?

Ce même Despréaux aurait-il pu s'em-

316 CONTRE LES DÉTRACTEURS

pêcher de rire , lorsqu'*Électre* dit à *Égiste* ?

Pour cet heureux hymen ma main est toute prête :
Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang ;
Et je la donne à qui te percera le flanc.

Cette équivoque & cette pointe lui aurait paru précisément de la même espèce que celle de *Théophile* , qu'il relève si bien dans une de ses judicieuses préfaces.

Ah ! voilà ce poignard qui , du sang de son maître ,
S'est souillé lâchement : il en rougit , le traître !

Les vers de l'auteur d'*Électre* ne sont pas moins ridicules : *en faveur de ton sang* signifie , *en faveur de ton fils* , & non pas *en faveur de ton sang versé*. Cette pointe de *ton sang* , & de celui qui répandra ton sang , vaut bien la pointe de *Théophile*.

Il est certain qu'un auteur , éclairé par de tels critiques , aurait travaillé entièrement son ouvrage , & qu'il aurait sur-tout mis du naturel à la place du boursoufflé. il n'aurait point fait de ces fautes énormes contre le bon sens & contre la langue ; son censeur lui aurait crié :

Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.

On n'aurait point vu un héros *voguer au gré de ses desirs plus qu'au gré des vents* : la foudre ouvrir le ciel & l'onde à sillons redoublés, & bouillonner en source de feu : de pâles éclairs s'armer de toutes parts : un héros méditer son retour à grands pas : la suprême sagesse des Dieux, qui brave la crédule faiblesse des mortels : un grand cœur qui ne manque à son devoir que pour s'en instruire mieux : un interlocuteur qui dit : *Ne pénétrez-vous pas un si triste silence ? des remords d'un cœur né vertueux , qui , pour punir ce cœur , vont plus loin que les Dieux ?* une Électre qui dit : *Percez le cœur d'Itys ; mais respectez le mien.*

Il n'est que trop vrai (& il faut l'avouer à la honte de notre littérature) que, dans la plupart de nos auteurs tragiques, on trouve rarement six vers de suite qui n'aient de pareils défauts ; & cela, parce qu'ils ont la présomption de ne consulter personne ¹, ou l'indo-

¹ *In Metii descendat judicis aures.*

Horat. de Art. Poet.

318 CONTRE LES DÉTRACTEURS

cilité de ne profiter d'aucun avis. Le peu de connaissance qu'ils ont eux-mêmes des langues savantes, de la noble simplicité des Anciens, de l'harmonie de la tragédie Grecque, les leur fait mépriser. La précipitation & la paresse sont encore des défauts qui les perdent sans ressource ¹. *Xénophon* leur crie en vain que le travail est la nourriture du sage, οἱ πόνος ὁψον τοῖς ἀγαθοῖς. Enivrés d'un succès passager, ils se croient au-dessus des plus grands maîtres & des Anciens qu'ils ne connaissent presque que de nom. Une bonne tragédie, ainsi qu'un bon poëme, est l'ouvrage d'un esprit sublime: *Magna mentis opus*, dit *Juvénal*. Ce n'est pas un faible effort & un travail médiocre qui font y réussir.

L'illustre *Racine* joignait à un travail infini une grande connaissance de la tragédie Grecque, une étude continuelle de ses beautés & de celles de leur langue & de la nôtre. Il consultait de plus les juges les plus sévères,

¹ . . . *Carmen reprehendite quod non
Multa dies, & multa litura coercuit, atque
Perfectum decies non castigavit ad unguem.*

Horat. de Art. Poet.

les plus éclairés , & qui lui étaient sincèrement attachés. Il les écoutait avec docilité. Enfin il se faisait gloire, ainsi que *Despréaux*, d'être revêtu des dépouilles des Anciens ; il avait formé son style sur le leur ; c'est par-là qu'il s'est fait un nom immortel. Ceux qui suivent une autre route n'y parviendront jamais. On peut réussir peut-être mieux que lui dans les catastrophes : on peut produire plus de terreur , approfondir davantage les sentimens , mettre de plus grands mouvemens dans les intrigues ; mais quiconque ne se formera pas , comme lui , sur les Anciens ; quiconque , sur-tout , n'imitera pas la pureté de leur style & du sien , n'aura jamais de réputation dans la postérité ¹.

On joue , pendant quelques années , des romans barbares , qu'on nomme tragédies ; mais enfin les yeux s'ouvrent : on a eu beau louer , protéger ces pièces , elles finissent par être , aux yeux de tous les hommes instruits , des monumens de mauvais goût.

¹ *Vos exemplaria græcæ*

Nocturnâ versate manu , versate diurnâ.

Horat. de Arte Poet.



ADÉLAÏDE
DU GUESCLIN,
TRAGÉDIE;

Jouée en 1734; & reprise en 1765.



P R É F A C E

D E L' É D I T E U R.

L'Auteur m'ayant laissé le maître de cette Tragédie , j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'imprimer la Lettre qu'il écrivit , à cette occasion , à un de ses amis.

QUAND vous m'apprîtes , Monsieur , qu'on jouait à Paris une Adélaïde du Guesclin avec quelque succès , j'étais très-loin d'imaginer que ce fût la mienne ; & il importe fort peu au Public que ce soit la mienne , ou celle d'un autre. Vous savez ce que j'entends par le Public. Ce n'est pas l'Univers , comme nous autres barbouilleurs de papier l'avons dit quelquefois. Le Public , en fait de livres , est composé de quarante ou cinquante personnes , si le livre est sérieux ; de quatre ou cinq-cents , lorsqu'il est plaisant ; & d'environ onze ou douze-cents , s'il s'agit d'une pièce de Théâtre.

Il y a toujours dans Paris plus de cinq-cent mille âmes qui n'entendent jamais parler de tout cela.

Il y avait plus de trente ans que j'avais hasardé devant ce Public , une Adélaïde du Guesclin , escortée d'un Duc de Vendôme & d'un Duc de Nemours qui n'existèrent jamais dans l'histoire. Le fond de la pièce était tiré des Annales de Bretagne ; & je l'avais ajustée , comme j'avais pu , au Théâtre , sous des noms supposés ; elle fut sifflée dès le premier acte. Les sifflets redoublèrent au second , quand on vit arriver le Duc de Nemours blessé , & le bras en écharpe. Ce fut bien pis , lorsqu'on entendit au cinquième le signal que le Duc de Vendôme avait ordonné ; & lorsqu'à la fin le Duc de Vendôme disait : Es - tu content , Coucy ? Plusieurs bons plaisans crièrent : coussi, coussi.

Vous jugez bien que je ne m'obstinai pas contre cette belle réception. Je donnai , quelques années après , la même Tragédie , sous le nom du Duc de Foix ; mais je l'affaiblis beaucoup,

par respect pour le ridicule. Cette pièce, devenue plus mauvaise, réussit assez, & j'oubliai entièrement celle qui valait mieux.

Il restait une copie de cette Adélaïde entre les mains des Acteurs de Paris. Ils ont ressuscité, sans m'en rien dire, cette défunte Tragédie; ils l'ont représentée telle qu'ils l'avaient donnée en 1734, sans y changer un seul mot; & elle a été accueillie avec beaucoup d'applaudissemens. Les endroits qui avaient été le plus sifflés ont été ceux qui ont excité le plus de battemens de mains.

Vous me demanderez auquel des deux jugemens je me tiens. Je vous répondrai ce que dit un Avocat Vénitien aux sérénissimes Sénateurs devant lesquels il plaidait: Il mese passato, disait-il, le vostre Eccellenze hanno giudicato così; e questo mese, nella medesima causa, hanno giudicato tutto l' contrario; e sempre ben. Vos Excellences, le mois passé, jugèrent de cette façon; & ce mois-ci, dans la même cause, ils ont jugé tout le contraire; & toujours à merveille.

M. Oghières , riche Banquier à Paris , ayant été chargé de faire composer une marche pour un des Régimens de Charles XII , s'adressa au Musicien Mourette. La marche fut exécutée chez le Banquier , en présence de ses amis , tous grands connaisseurs. La musique fut trouvée détestable ; Mourette remporta sa marche , & l'inséra dans un Opéra qu'il fit jouer. Le Banquier & ses amis allèrent à son Opéra. La marche fut très - applaudie. Et voilà ce que nous voulions , disaient-ils à Mourette ; que ne nous donniez - vous une pièce dans ce goût - là ? Messieurs , c'est la même.

On ne tarit point sur ces exemples. Qui ne sait que la même chose est arrivée aux idées innées , à l'émétique , & à l'inoculation , tour-à-tour sifflés & bien reçus ? Les opinions ont ainsi flotté dans les affaires sérieuses , comme dans les beaux-arts & dans les sciences.

Quod petiit , spernit ; repetit quod nuper omisit.

La vérité & le bon goût n'ont remis leur sceau que dans la main du tems. Cette réflexion

doit retenir les Auteurs des Journaux dans les bornes d'une grande circonspection. Ceux qui rendent compte des ouvrages , doivent rarement s'empresser de les juger. Ils ne savent pas si le Public , à la longue , jugera comme eux ; & , puisqu'il n'a un sentiment décidé & irrévocable qu'au bout de plusieurs années , que penser de ceux qui jugent de tout sur une lecture précipitée ?



PERSONNAGES.

Le Duc de VENDOME.

Le Duc de NEMOURS.

Le Sire de COUCY.

ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

TAÏSE DANGLURE.

DANGESTE, confident du Duc de Nemours.

Un Officier.

Un Garde , &c.

La scène est à Lille



ADÉLAÏDE
DU GUESCLIN,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Sire de COUCY, ADÉLAÏDE.
COUCY.

DIGNE sang de Guesclin, vous qu'on voit aujourd'hui
Le charme des Français dont il était l'appui,
Souffrez, qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes :

Écoutez-moi. Voyez d'un œil mieux éclairci,
Les desseins, la conduite, & le cœur de Coucy ;
Et que votre vertu cesse de méconnaître
L'âme d'un vrai soldat, digne de vous, peut-être.

A D É L A I D E .

Je fais quel est Coucy : sa noble intégrité
Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

C O U C Y .

Sachez que , si ma foi dans Lille me ramène ,
Si , du Duc de Vendôme embrassant le parti ,
Mon zèle en sa faveur ne s'est pas démenti ,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui l'unit aux Anglais & l'enlève à la France ;
Mais , dans ces tems affreux de discorde & d'horreur ,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur ;
Non que , pour ce héros , mon âme prévenue ,
Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue.
Je ne m'aveugle pas ; je vois , avec douleur ,
De ses emportemens l'indiscrette chaleur :
Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse ;
Et ce torrent fougueux que j'arrête avec soin ,
Trop souvent me l'arrache , & l'emporte trop loin.
Il est né violent , non moins que magnanime ,
Tendre , mais emporté , mais capable d'un crime.
Du sang qui le forma je connais les ardeurs ;
Toutes les passions sont en lui des fureurs :

Mais il a des vertus qui rachètent ses vices ;
Et qui saurait , Madame , où placer ses services ,
S'il ne nous fallait suivre & ne chérir jamais
Que des cœurs sans faiblesse & des Princes parfaits ?
Tout mon sang est à lui ; mais enfin , cette épée
Dans celui des Français à regret s'est trempée ;
Le Dauphin généreux. . . .

A D É L A I D E.

Osez le nommer Roi ;

Il l'est , il le mérite.

C O U C Y.

Il ne l'est pas pour moi.

Je voudrais , il est vrai , lui porter mon hommage ;
Tous mes vœux sont pour lui ; mais l'amitié m'engage.
Mon bras est à Vendôme , & ne peut aujourd'hui
Ni servir , ni traiter , ni changer qu'avec lui.
Le malheur de nos tems , nos discordes sinistres ,
Charles , qui s'abandonne à d'indignes Ministres ,
Dans ce cruel parti tout l'a précipité ;
Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
J'ai souvent , de son cœur aigrissant les blessures ,
Révolté sa fierté par des vérités dures :
Vous seule à votre Roi le pourriez rappeler ,
Madame ; & c'est de quoi je cherche à vous parler.
J'aspirai jusqu'à vous , avant qu'aux murs de Lille ,
Vendôme trop heureux vous donnât cet asyle.
Je crus que vous pouviez , approuvant mon dessein ,
Accepter sans mépris mon hommage & ma main ;

Que je pouvais unir, sans une aveugle audace ,
Les lauriers des Guefcilins aux lauriers de ma race.
La gloire le voulait , & peut-être l'amour ,
Plus puiffant & plus doux , l'ordonnait à fon tour.
Mais à de plus beaux nœuds je vous vois deftinée.
La guerre dans Cambrai vous avait amenée ,
Parmi les flots d'un peuple à foi-même livré ,
Sans raifon, fans juftice, & de fang enivré.
Un ramas de mutins , troupe indigne de vivre ,
Vous méconnut affez pour ofer vous pourfuivre.
Vendôme vint , parut , & fon heureux fecours
Punit leur infolence , & fava vos beaux jours.
Quel François, quel mortel eût pu moins entreprendre
Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre ?
La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur.
Vendôme vous fava, Vendôme eut ce bonheur :
La gloire en eft à lui ; qu'il en ait le falaire.
Il a par trop de droit mérité de vous plaire.
Il eft Prince, il eft jeune, il eft votre vengeur ;
Ses bienfaits & fon nom , tout parle en fa faveur.
La juftice & l'amour vous preffent de vous rendre :
Je n'ai rien fait pour vous ; je n'ai rien à prétendre :
Je me tais. . . . Mais fachez que , pour vous mériter ,
A tout autre qu'à lui j'irais vous difputer ;
Je céderais à peine aux enfans des Rois même :
Mais Vendôme eft mon chef ; il vous adore , il m'aime.
Coucy , ni vertueux , ni fuperbe à demi ,
Aurait bravé le Prince , & cède à fon ami.
Je fais plus ; de mes fens maitrifant la faiblesse ,
J'ose de mon rival appuyer la tendrefse ,

Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
 Au héros qui vous sert, & par qui vous vivez.
 Je verrai d'un oeil sec & d'un cœur sans envie,
 Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
 Je réunis, pour vous, mon service & mes vœux.
 Ce bras, qui fut à lui, combattra pour tous deux.
 Voilà mes sentimens : si je me sacrifie,
 L'amitié me l'ordonne, & , sur-tout, la patrie.
 Songez que, si l'hymen vous range sous sa loi,
 Si ce Prince est à vous, il est à votre Roi.

ADÉLAÏDE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple !
 Que vous donnez au monde un rare & grand exemple !
 Quoi ! ce cœur (je le crois sans feinte & sans détour)
 Connaît l'amitié seule & peut braver l'amour !
 Il faut vous admirer, quand on fait vous connaître :
 Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
 Un cœur si généreux doit penser comme moi :
 Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur Roi.
 Eh bien ! de vos vertus je demande une grâce.

COUCY.

Vos ordres sont sacrés ; que faut-il que je fasse ?

ADÉLAÏDE.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
 Ce rang dont un grand Prince a daigné me flatter.
 Je n'oublierai jamais combien son choix m'honore ;
 J'en vois toute la gloire ; & , quand je songe encore

Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
Il daigna me sauver & l'honneur & le jour,
Tout ennemi qu'il est de son Roi légitime,
Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Mais, malgré son service & ma reconnaissance,
Il faut, par des refus, répondre à sa constance.
Sa passion m'afflige : il est dur à mon cœur,
Pour prix de tant de soins, de causer son malheur.
A ce Prince, à moi-même, épargnez cet outrage.
Seigneur, vous pouvez tout sur ce jeune courage.
Souvent on vous a vu, par vos conseils prudens,
Modérer de son cœur les transports turbulens.
Daignez débarrasser ma vie & ma fortune,
De ces nœuds trop brillans dont l'éclat m'importune.
De plus fières beautés, de plus dignes appas
Brigueront sa tendresse où je ne prétends pas.
D'ailleurs, quel appareil, quel tems pour l'hyménée !
Des armes de mon Roi Lille est environnée ;
J'entends de tous côtés les clameurs des soldats,
Et les sons de la guerre, & les cris du trépas.
La terreur me consume ; & votre Prince ignore
Si Nemours.... si son frère, hélas ! respire encore !
Ce frère qu'il aima.... ce vertueux Nemours....
On disait que la Parque avait tranché ses jours.
Que la France en aurait une douleur mortelle !
Seigneur, au sang des Rois il fut toujours fidèle.
S'il est vrai que sa mort.... excusez mes ennuis,
Mon amour pour mes Rois & le trouble où je suis.

C O U C Y.

Vous pouvez l'expliquer au Prince qui vous aime,
Et de tous vos secrets l'entretenir vous-même.
Il va venir, Madame; & , peut-être , vos vœux...

A D É L A I D E.

Ah! Coucy , prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce Prince , & si , dans mes alarmes ,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes ,
Sauvez-le , sauvez-moi de ce triste embarras ,
Daignez tourner ailleurs ses desseins & ses pas.
Pleurante & désolée , empêchez qu'il me voie.

C O U C Y.

Je plains cette douleur , où votre ame est en proie ;
Et , loin de la gêner d'un regard curieux ,
Je baïsse devant elle un œil respectueux :
Mais , quel que soit l'ennui dont votre cœur soupire ,
Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire.
Je ne puis rien de plus. Le Prince est soupçonneux ;
Je lui ferais suspect , en expliquant vos vœux.
Je fais à quel excès irait sa jalousie ,
Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :
Je vous perdrais peut-être ; & mon soin dangereux ,
Madame , avec un mot , ferait trois malheureux.
Vous , à vos intérêts rendez-vous moins contraire :
Pesez , sans passion , l'honneur qu'il veut vous faire.
Moi , libre entre vous deux , souffrez que , dès ce jour ,
Oubliant à jamais le langage d'amour ,
Tout entier à la guerre , & maître de mon âme ,
L'abandonne à leur sort & vos vœux & sa flamme ;

336 *A D É L A I D E ,*

Je crains de l'affliger ; je crains de vous trahir ;
Et ce n'est qu'aux combats que je dois vous servir.
Laissez-moi d'un soldat garder le caractère ,
Madame ; & puisqu'enfin la France vous est chère ,
Rendez-lui ce héros qui serait son appui :
Je vous laisse y penser , & je cours près de lui.
Adieu, Madame.

S C È N E II.

A D É L A Ï D E , T A Ï S E .

A D É L A I D E .

Où suis-je ? hélas ! tout m'abandonne.
Nemours ! . . . De tous côtés le malheur m'environne.
Ciel ! qui m'arrachera de ce cruel séjour ?

T A Ï S E .

Quoi ! du Duc de Vendôme & le choix & l'amour ,
Quoi ! ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
De toutes les beautés dont la France est remplie ,
Ce rang qui touche au trône , & qu'on met à vos pieds ,
Ferait couler les pleurs dont vos yeux sont noyés ?

A D É L A I D E .

Ici , du haut des cieux , du Guesclin me contemple.
De la fidélité ce héros fut l'exemple.
Je trahirais le sang , qu'il versa pour nos loix ,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos Rois.

T A Ï S E .

T A I S E.

Quoi ! dans ces tristes tems de ligues & de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
Où les enfans des Rois sont divisés entre eux ;
Vous , qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs & pour en être aimée ;
Vous refusez l'honneur qu'on offre à vos appas ,
Pour l'intérêt d'un Roi qui ne l'exige pas !

A D É L A I D E , *en pleurant.*

Mon devoir me rangeait du parti de ses armes.

T A I S E.

Ah ! le devoir tout seul fait-il verser des larmes ?
Si Vendôme vous aime , & si par son secours.

A D É L A I D E.

Laisse-là ses bienfaits , & parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris ? fait-on s'il vit encore ?

T A I S E.

Voilà donc en effet le soin qui vous dévore ,
Madame ?

A D É L A I D E.

Il est trop vrai. Je l'avoue , & mon cœur
Ne peut plus soutenir le poids de sa douleur.
Elle échappe , elle éclate , elle se justifie ;
Et , si Nemours n'est plus , sa mort finit ma vie.

T A I S E.

Et vous pouviez cacher ce secret à ma foi !

Le secret de Nemours dépendait-il de moi ?
Nos feux toujours brûlans, dans l'ombre du silence,
Trompaient de tous les yeux la triste vigilance.
Séparés l'un de l'autre, & sans cesse présens,
Nos cœurs de nos soupirs étaient seuls confidens ;
Et Vendôme, sur-tout, ignorant ce mystère,
Ne fait pas si mes yeux ont jamais vu son frère.
Dans les murs de Paris... Mais, ô soins superflus !
Je te parle de lui, quand peut-être il n'est plus.
O murs où j'ai vécu de Vendôme ignorée !
O tems où de Nemours en secret adorée,
Nous touchions l'un & l'autre au fortuné moment
Qui m'allait, aux autels, unir à mon amant !
La guerre a tout détruit. Fidèle au Roi son maître,
Mon amant me quitta, pour m'oublier peut-être.
Il partit, & mon cœur qui le suivait toujours,
A vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile ;
Je voulus rendre au Roi cette superbe ville ;
Nemours à ce dessein devait servir d'appui ;
L'amour me conduisait, je faisais tout pour lui.
C'est lui qui, d'une fille animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage.
Il exposa mes jours pour lui seul réservés,
Jours tristes, jours affreux, qu'un autre a conservés !
Ah ! qui m'éclaircira d'un destin que j'ignore ?
Français ! qu'avez vous fait du héros que j'adore ?
Ses lettres, autrefois, chers gages de sa foi,
Trouvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi,

Son silence me tue ; hélas ! il fait peut-être
Cet amour qu'à mes yeux son frère a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conspire à m'alarmer ;
Et mon amant est mort , ou cesse de m'aimer ;
Et , pour comble de maux , je dois tout à son frère !

TAISE.

Cachez bien à ses yeux ce dangereux mystère.
Pour vous , pour votre amant , redoutez son courroux.
Quelqu'un vient

ADÉLAÏDE.

C'est lui-même , ô ciel !

TAISE.

Contraignez-vous.

SCÈNE III.

Le Duc de VENDOME, ADÉLAÏDE.

TAISE.

VENDOME.

J'OUBLIE à vos genoux , charmante Adélaïde ,
Le trouble & les horreurs où mon destin me guide.
Vous seule adoucissez les maux que nous souffrons ;
Vous nous rendez plus pur l'air que nous respirons.
La discorde sanglante afflige ici la terre ;
Vos jours sont entourés des pièges de la guerre.
J'ignore à quel destin le ciel veut me livrer ;
Mais , si d'un peu de gloire il daigne m'honorer ,

Cette gloire, sans vous, obscure & languissante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers, attachés par vos mains,
Ecartent le tonnerre & bravent les destins;
Ou, si le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms ma tombe au moins couverte,
Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
Expira votre époux & périt trop heureux.

A D É L A I D E.

Tant d'honneur, tant d'amour servent à me confondre,
Prince.... Que lui dirai-je? & comment lui répondre?
Ainsi, Seigneur. . . Coucy ne vous a point parlé?

V E N D Ô M E.

Non, Madame.... d'où vient que votre cœur troublé
Répond, en frémissant, à ma tendresse extrême?
Vous parlez de Coucy, quand Vendôme vous aime!

A D É L A I D E.

Prince, s'il était vrai, que ce brave Nemours
De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chérissiez d'une amitié si tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à sa cendre,
Au milieu des combats, & près de son tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau?

V E N D Ô M E.

Ah! je jure par vous, vous qui m'êtes si chère,
Par les doux noms d'amans, par le saint nom de frère,
Que ce frère, après vous, fut toujours, à mes yeux,
Le plus cher des mortels, & le plus précieux.

Lorsqu'à mes ennemis sa valeur fut livrée ,
 Ma tendresse en souffrit , sans en être altérée.
 Sa mort m'accablerait des plus horribles coups ;
 Et , pour m'en consoler , mon cœur n'aurait que vous.
 Mais on croit trop ici l'aveugle renommée ;
 Son infidelle voix vous a mal informée.
 Si mon frère était mort , doutez-vous que son Roi ,
 Pour m'apprendre sa perte , eût dépêché vers moi ?
 Ceux que le ciel forma d'une race si pure ,
 Au milieu de la guerre , écoutant la nature ,
 Et protecteurs des loix que l'honneur doit dicter ,
 Même en se combattant , savent se respecter.
 A sa perte , en un mot , donnons moins de créance.
 Un bruit plus vraisemblable & m'afflige & m'offense :
 On dit que vers ces lieux il a porté ses pas.

A D É L A I D E.

Seigneur , il est vivant ?

V E N D O M E.

Je lui pardonne , hélas !

Qu'au parti de son Roi son intérêt le range ;
 Qu'il le défende ailleurs , & qu'ailleurs il le venge ;
 Qu'il triomphe pour lui , je le veux , j'y consens :
 Mais se mêler ici parmi les assiégeans ,
 Me chercher , m'attaquer , moi , son ami , son frère!..

A D É L A I D E.

Le Roi le veut , sans doute.

V E N D O M E.

Ah ! destin trop contraire !

342 *A D É L A I D E ,*

Se pourrait-il qu'un frère élevé dans mon sein ,
Pour mieux servir son Roi , levât sur moi sa main ;
Lui qui devrait plutôt , témoin de cette fête ,
Partager , augmenter mon bonheur qui s'appête ?

A D É L A I D E .

Lui ?

V E N D O M E .

C'est trop d'amertume en des momens si doux.
Malheureux par un frère , & fortuné par vous ,
Tout entier à vous seule , & bravant tant d'alarmes ,
Je ne veux voir que vous , mon hymen & vos charmes.
Qu'attendez-vous ? Donnez à mon cœur éperdu ,
Ce cœur que j'idolâtre , & qui m'est si bien dû.

A D É L A I D E .

Seigneur , de vos bienfaits mon âme est pénétrée ;
La mémoire à jamais m'en est chère & sacrée ;
Mais c'est trop prodiguer vos augustes bontés ,
C'est mêler trop de gloire à mes calamités ;
Et cet honneur . . .

V E N D O M E .

Comment ! ô ciel ! qui vous arrête ?

A D É L A I D E .

Je dois . . .



SCÈNE IV.

VENDOME, ADÉLAÏDE, TAÏSE,
COUCY.

COUCY.

PRINCE, il est tems, marchez à notre tête.
Déjà les ennemis sont aux pieds des remparts ;
Échauffez nos guerriers du feu de vos regards.
Venez vaincre.

VENDOME.

Ah ! courons : dans l'ardeur qui me presse . . .
Quoi ! Vous n'osez d'un mot rassurer ma tendresse ?
Vous détournez les yeux ! vous tremblez ! & je voi
Que vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi.

COUCY.

Le tems presse.

VENDOME.

Il est tems que Vendôme périclisse :
Il n'est point de Français que l'amour avilisse.
Amans aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire ; & je vole au trépas.
Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
La mort, que je desiré, est moins barbare qu'elle.

ADÉLAÏDE.

Ah ! Seigneur, modérez cet injuste courroux ;
Autant que je le dois, je m'intéresse à vous.

P iv

J'ai payé vos bienfaits , mes jours , ma délivrance ,
Par tous les sentimens qui sont en ma puissance ;
Sensible à vos dangers , je plains votre valeur.

V E N D O M E .

Ah ! que vous savez bien le chemin de mon cœur !
Que vous savez mêler la douceur à l'injure !
Un seul mot m'accablait , un seul mot me rassure.
Content , rempli de vous , j'abandonne ces lieux ,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

S C È N E V.

A D É L A Ï D E T A Ï S E .

T A Ï S E .

Vous voyez sans pitié sa tendresse alarmée !

A D É L A I D E .

Est-il bien vrai ? Nemours serait-il dans l'armée ?
O discorde fatale ! amour plus dangereux !
Que vous coûterez cher à ce cœur malheureux !

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

VENDOME, COUCY.

VENDOME.

Nous périssions sans vous, Coucy, je le confesse.
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse ;
C'est vous dont l'esprit ferme, & les yeux pénétrans,
M'ont porté des secours en cent lieux différens.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage !
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats ;
Et c'est à sa grande âme à diriger mon bras.

COUCY.

Ce courage brillant qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout, quand vous en ferez maître.
Vous l'avez su régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette utile vertu.
Qui fait se posséder, peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, & je vous ai suivi ;
Dans l'ardeur du combat, je vous ai peu servi.
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.

Vous seul, Seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des assaillans, ce superbe guerrier.
Vous l'avez pris vous-même ; & , maître de sa vie ,
Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

V E N D O M E.

D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux,
Sous son casque fermé, se cachait à mes yeux ?
D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
J'ai senti, malgré moi, de nouvelles alarmes ?
Un je ne sais quel trouble en moi s'est élevé ;
Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
Jusqu'au sein des combats, m'ait prêté sa faiblesse,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
Par la molle douceur de ses impressions ;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encore, en secret, au cœur qui l'a trahie ;
Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français.

C O U C Y.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
Ces troubles intestins de la Maison Royale,
Ces tristes factions céderont au danger
D'abandonner la France au fils de l'étranger.
Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie ;
Que leur joug est pesant ; qu'on aime la patrie ;
Que le sang de Clovis est toujours adoré.
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré

Les rameaux divisés & courbés par l'orage,
 Plus unis & plus beaux, soient notre unique ombrage.
 Nous, Seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher ?
 Le sort au Prince Anglais voulut vous attacher.
 De votre sang, du sien la querelle est commune ;
 Vous suivez son parti, je suis votre fortune.
 Comme vous, aux Anglais le destin m'a lié ;
 Vous, par le droit du sang ; moi, par notre amitié ;
 Permettez-moi ce mot... Eh quoi ! votre âme émue...

V E N D O M E.

Ah ! voilà ce guerrier qu'on amène à ma vue.

S C È N E II.

VENDOME, le Duc de NEMOURS,
 COUCY, Soldats, Suite.

V E N D O M E.

IL soupire, il paraît accablé de regrets.

C O U C Y.

Son sang sur son visage a confondu ses traits.
 Il est blessé sans doute.

N E M O U R S , *dans le fond du théâtre.*

Entreprise funeste,
 Qui de ma triste vie arrachera le reste !
 Où me conduisez-vous ?

P vj

Devant votre vainqueur ,
Qui fait d'un ennemi respecter la valeur.
Venez , ne craignez rien.

N E M O U R S .

Je ne crains que de vivre.

(*Se tournant vers son écuyer.*)

Sa présence m'accable , & je ne puis poursuivre.
Il ne me connaît plus , & mes sens attendris . . .

V E N D O M E .

Quelle voix , quels accens ont frappé mes esprits ?

N E M O U R S , *le regardant.*

M'as-tu pu méconnaître ?

V E N D O M E , *l'embrassant.*

Ah Nemours ! ah mon frère !

N E M O U R S .

Ce nom jadis si cher , ce nom me désespère.
Je ne le suis que trop , ce frère infortuné ,
Ton ennemi vaincu , ton captif enchaîné.

V E N D O M E .

Tu n'es plus que mon frère. Ah ! moment plein de charmes
Ah ! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.

(*A sa suite.*)

Avez-vous par vos soins ? . . .

N E M O U R S .

Oui , leurs cruels secours

Ont arrêté mon sang , ont veillé sur mes jours ,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

V E N D O M E.

Ne te détourne point , ne crains point mon reproche.
Mon cœur te fut connu ; peux-tu t'en défier ?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.
J'eusse aimé , contre un autre , à montrer mon courage.
Hélas ! que je te plains !

N E M O U R S.

Je te plains davantage ,
De haïr ton pays , de trahir sans remords ,
Et le Roi qui t'aimait , & le sang dont tu fors.

V E N D O M E.

Arrête : épargne-moi l'infâme nom de traître ;
A cet indigne mot , je m'oublîrois peut-être.
Frémis d'empoisonner la joie & les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
Dans ce jour malheureux , que l'amitié l'emporte.

N E M O U R S.

Quel jour !

V E N D O M E.

Je le bénis.

N E M O U R S.

Il est affreux.

V E N D O M E.

N'importe ;

Tu vis ; je te revois ; & je suis trop heureux.
O ciel ! de tous côtés vous remplissez mes vœux !

N E M O U R S.

Je te crois. On disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné, (car c'est ainsi qu'on aime)
Ton cœur, depuis trois mois, s'occupait tout entier.

V E N D O M E.

J'aime ; oui, la renommée a pu le publier ;
Oui, j'aime avec fureur : une telle alliance
Semblait, pour mon bonheur, attendre ta présence ;
Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

(*A un officier de sa suite.*)

Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés par le destin dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendart,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(*A Nemours.*)

Néblâme point l'amour où ton frère est en proie ;
Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

N E M O U R S.

O ciel ! . . . elle vous aime ! . . .

V E N D O M E.

Elle le doit, du moins.

Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins ;
Il n'en est plus ; je veux que rien ne nous sépare.

N E M O U R S, *à part.*

Quels effroyables coups le cruel me prépare !

(*Haut.*)

Écoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?
Me connais-tu ? fais-tu ce que j'ose attendre ?

Dans ces funestes lieux fais-tu ce qui m'amène ?

VENDOME.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.

SCÈNE III.

VENDOME, NEMOURS, ADÉLAÏDE,
COUCY.

VENDOME.

MADAME, vous voyez que, du sein du malheur,
Le Ciel, qui nous protège, a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu : je vous aime, & je retrouve un frère ;
Sa présence à mon cœur vous rend encor plus chère.

ADÉLAÏDE, *à part.*

Le voici, malheureuse ! ah ! cache au moins tes pleurs !

NEMOURS, *entre les bras de son écuyer.*

Adélaïde !... ô ciel !... c'en est fait, je me meurs.

VENDOME.

Que vois-je ? Sa blessure à l'instant s'est rouverte !
Son sang coule.

NEMOURS.

Est-ce à toi de prévenir ma perte ?

VENDOME.

Ah, mon frère !

Ote-toi ; je chéris mon trépas.

A D É L A I D E .

Ciel ! . . . Nemours !

N E M O U R S , à *Vendôme*.

Laisse-moi.

V E N D O M E .

Je ne te quitte pas.

S C È N E I V .

A D É L A Ï D E , T A Ï S E .

A D É L A I D E .

ON l'emporte : il expire : il faut que jè le suive.

T A Ï S E .

Ah ! que cette douleur se taise & se captive.

Plus vous l'aimez , Madame , & plus il faut songer

Qu'un rival violent . . .

A D É L A I D E .

Je songe à son danger.

Voilà ce que l'amour , & mon malheur lui coûte.

Taise , c'est pour moi qu'il combattait , sans doute ;

C'est moi que dans ses murs il osait secourir ;

Il servait son Monarque , il m'allait conquérir.

Quel prix de tant de soins ! quel fruit de sa constance !
 Hélas ! mon tendre amour accusait son absence.
 Je demandais Nemours , & le ciel me le rend.
 J'ai revu ce que j'aime , & l'ai revu mourant.
 Ces lieux sont teints du sang qu'il versait à ma vue.
 Ah ! Taïse , est-ce ainsi que je lui suis rendue ?
 Va le trouver ; va , cours auprès de mon amant.

T A I S E.

Eh ! ne craignez-vous pas que tant d'empressement
 N'ouvre les yeux jaloux d'un Prince qui vous aime ?
 Tremblez de découvrir

A D É L A I D E.

J'y volerai moi-même.

D'une autre main , Taïse , il reçoit des secours !
 Un autre a le bonheur d'avoir soin de ses jours !
 Il faut que je le voie , & que de son amante
 La faible main s'unisse à sa main défaillante.
 Hélas ! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés...

T A I S E.

Au nom de cet amour , arrêtez , demeurez ;
 Reprenez vos esprits.

A D É L A I D E.

Rien ne m'en peut distraire.



S C È N E V.

VENDOME, ADÉLAÏDE, TAÏSE.

A D É L A I D E .

A H ! Prince , en quel état laissez-vous votre frère ?

V E N D O M E .

Madame , par mes mains son sang est arrêté.
Il a repris sa force & sa tranquillité.
Je suis le seul à plaindre , & le seul en alarmes ;
Je mouille , en frémissant , mes lauriers de mes larmes ;
Et je hais ma victoire & mes prospérités ,
Si je n'ai , par mes soins , vaincu vos cruautés ;
Si votre incertitude , alarmant mes tendresses ,
Ose encor démentir la foi de vos promesses.

A D É L A I D E .

Je ne vous promis rien. Vous n'avez point ma foi ,
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

V E N D O M E .

Quoi ! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage !..

A D É L A I D E .

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage ;
Et , sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû ,
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits , votre amour , & mon amitié même ,
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême ;

Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux ,
 Présenté par vos mains , éblouirait mes yeux.
 Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence.
 Je vais vous offenser ; je me fais violence ;
 Mais , réduite à parler , je vous dirai , Seigneur ,
 Que l'amour de mes Rois est gravé dans mon cœur.
 De votre sang au mien je vois la différence ;
 Mais celui dont je fors a coulé pour la France.
 Ce digne Connétable en mon cœur a transmis
 La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
 Et sa nièce jamais n'acceptera pour maître
 L'allié des Anglais , quelque grand qu'il puisse être.
 Voilà les sentimens que son sang m'a tracés ,
 Et , s'ils vous font rougir , c'est vous qui m'y forcez !

V E N D O M E.

Je suis , je l'avouerais , surpris de ce langage.
 Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage ,
 Et n'avais pas prévu que le sort en courroux ,
 Pour m'accabler d'affronts , dût se servir de vous.
 Vous avez fait , Madame , une secrète étude
 Du mépris , de l'insulte & de l'ingratitude ;
 Et votre cœur , enfin , lent à se déployer ,
 Hardi par ma faiblesse , a paru tout entier.
 Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque ,
 Tant d'amour pour vos Rois , ou tant de politique.
 Mais vous , qui m'outragez , me connaissez-vous bien ?
 Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?
 Vous qui me devez tout ; vous qui , sans ma défense ,
 Auriez de ces Français assouvi la vengeance ,

De ces mêmes Français à qui vous vous vantez
De conserver la foi d'un cœur que vous m'ôtez !
Est-ce donc là le prix de vous avoir servie ?

A D É L A I D E .

Oui , vous m'avez sauvée ; oui , je vous dois la vie.
Mais , Seigneur , mais , hélas ! n'en puis-je disposer ?
Me la conserviez-vous pour la tyranniser ?

V E N D O M E .

Je deviendrai tyran ; mais moins que vous , cruelle !
Mes yeux lisent trop bien dans votre âme rebelle ;
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons ;
Je vois mon déshonneur , je vois vos trahisons.
Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,
Redoutez mon amour , tremblez de ma colère.
C'est lui seul désormais que mon bras va chercher ;
De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher ;
Et si , dans les horreurs du sort qui nous accable ,
De quelque joie encor ma fureur est capable ,
Je la mettrai , perfide , à vous désespérer.

A D É L A I D E .

Non , Seigneur ; la raison fera vous éclairer.
Non ; votre âme est trop noble , elle est trop élevée ,
Pour opprimer ma vie , après l'avoir sauvée.
Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits ,
Sachez que ces bienfaits , vos vertus , votre gloire ,
Plus que vos cruautés , vivront dans ma mémoire.
Je vous plains , vous pardonne , & veux vous respecter.
Je vous ferai rougir de me persécuter ;

Et je conserverai , malgré votre menace ,
Une âme sans courroux, sans crainte, & sans audace.

V E N D O M E.

Arrêtez ; pardonnez aux transports égarés ,
Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence
D'une Cour qui me hait embrasse la défense ,
Que vous voulez tous d'eux m'unir à votre Roi ,
Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
Vos discours sont les siens. Ah ! parmi tant d'alarmes ,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
Avez-vous donc besoin d'un secours étranger ?
Aimez ; il suffira d'un mot de votre bouche.

A D É L A I D E.

Je ne vous cache point que , du soin qui me touche ,
A votre ami , Seigneur, mon cœur s'était remis ;
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient ;
Vous les faites couler , que vos mains les essuient.
Devenez assez grand pour m'apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter.
Laissez-moi toute entière à la reconnaissance.

V E N D O M E.

Le seul Coucy , sans doute, a votre confiance ?
Mon outrage est connu ; je fais vos sentimens.

A D É L A I D E.

Vous les pourrez , Seigneur, connaître avec le tems ;

Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui ;
Imitez sa grande âme, & pensez comme lui.

S C È N E V I.

V E N D O M E , *seul.*

E H bien ! c'en est donc fait ; l'ingrate, la parjure,
A mes yeux, sans rougir, étale mon injure :
De tant de trahison l'abîme est découvert ;
Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu !
Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même ;
Et, maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
Le voilà, cet ingrat, qui, fier de son parjure,
Vient encor, de ses mains, déchirer ma blessure.



SCÈNE VII.

VENDOME, COUCY.

COUCY.

PRINCE, me voilà prêt. Disposez de mon bras...
Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras ?
Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un frère,
Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire ?

VENDOME.

Je suis désespéré ; je suis haï, jaloux.

COUCY.

Eh bien ! de vos soupçons quel est l'objet ?

VENDOME.

Qui ? Vous.

Vous, dis-je ; & du refus qui vient de me confondre,
C'est vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
Je fais qu'Adelaïde ici vous a parlé.
En vous nommant à moi, la perfide a tremblé.
Vous affectez sur elle un odieux silence,
Interprète muet de votre intelligence.
Elle cherche à me fuir, & vous à me quitter.
Je crains tout, je crois tout.

COUCY.

Voulez-vous m'écouter ?

Je le veux.

C O U C Y .

Pensez-vous que j'aime encor la gloire ?
M'estimez-vous encore, & pourrez-vous me croire ?

V E N D O M E .

Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux ;
Je vous crus mon ami.

C O U C Y .

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus insigne ;
Et vous allez juger si mon âme en est digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur ,
Avant que , de sa vie heureux libérateur ,
Vous eussiez, par vos soins , par cet amour sincère ,
Sur-tout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi , plus soldat que tendre , & dédaignant toujours
Ce grand art de séduire inventé dans les Cours ,
Ce langage flatteur , & souvent si perfide ,
Peu fait pour mon esprit peut-être trop rigide ;
Je lui parlai d'hymen , & ce nœud respecté ,
Reserré par l'estime & par l'égalité ,
Pouvait lui préparer des destins plus propices ,
Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
Hier , avec la nuit , je vins dans vos remparts ;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
De cet ardent amour la nouvelle semée ,
Par vos emportemens me fut trop confirmée.

Je

Je vis de vos chagrins les funestes accès ;
 J'en approuvai la cause , & j'en blâmai l'excès.
 Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes ;
 D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes.
 Libre & juste auprès d'elle , à vous seul attaché ,
 J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché ;
 J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire ,
 L'éclat de votre rang , celui de votre gloire ,
 Sans cacher vos défauts , vantant votre vertu ;
 Et pour vous , contre moi , j'ai fait ce que j'ai dû.
 Je m'immole à vous seul , & je me rends justice ;
 Et , si ce n'est assez d'un si grand sacrifice ,
 S'il est quelque rival qui vous ose outrager ,
 Tout mon sang est à vous ; & je cours vous venger.

V E N D O M E.

Ah ! généreux ami , qu'il faut que je révère ,
 Oui , le destin , dans toi , me donne un second frère ;
 Je n'en étais pas digne , il le faut avouer :
 Mon cœur

C O U C Y.

Aimez-moi , Prince , au lieu de me louer ;
 Et , si vous me devez quelque reconnaissance ,
 Faites votre bonheur ; il est ma récompense.
 Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
 Votre frère nourrit contre votre allié.
 Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique.
 Vous m'avez soupçonné de trop de politique ,
 Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
 Les débris dispersés de l'Empire des Lys.

Je vous le dis encore , au sein de votre gloire ;
 Et vos lauriers brillans, cueillis par la Victoire ,
 Pourront , sur votre front , se flétrir désormais ,
 S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
 Tous les chefs de l'État , lassés de ces ravages ,
 Cherchent un port tranquille après tant de naufrages ;
 Gardez d'être réduit au hasard dangereux
 De vous voir ou trahir , ou prévenir par eux.
 Passez-les en prudence , aussi-bien qu'en courage.
 De cet heureux moment prenez tout l'avantage ;
 Gouvernez la fortune , & sachez l'affervir.
 C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir :
 Ses retours sont fréquens , vous devez les connaître.
 Il est beau de donner la paix à votre Maître.
 Son égal aujourd'hui , demain dans l'abandon ,
 Vous vous verrez réduit à demander pardon.
 La gloire vous conduit ; que la raison vous guide.

V E N D O M E.

Brave & prudent Coucy , crois-tu qu'Adélaïde ,
 Dans son cœur amolli , partagerait mes feux ,
 Si le même parti nous unissait tous deux ?
 Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?

C O U C Y.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire :
 Mais qu'importent pour vous ses vœux & ses desseins ?
 Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins ?
 Lorsque Philippe-Auguste , aux plaines de Boyines ,
 De l'État déchiré répara les ruines ;

Quand seul il arrêta , dans nos champs inondés ,
 De l'Empire Germain les torrens débordés ,
 Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse ?
 Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maitresse ?
 Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir ?
 Le salut de l'État dépend-il d'un soupir ?
 Aimez , mais en héros qui maitrise son âme ,
 Qui gouverne à la fois ses États & sa flamme.
 Mon bras , contre un rival , est prêt à vous servir ;
 Je voudrais faire plus , je voudrais vous guérir.
 On connaît peu l'amour , on craint trop son amorce ;
 C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force ;
 C'est nous qui , sous son nom , troubions notre repos ;
 Il est tyran du faible , esclave du héros.
 Puisque je l'ai vaincu , puisque je le dédaigne ,
 Dans l'âme d'un Bourbon souffrirez-vous qu'il règne ?
 Vos autres ennemis par vous sont abattus ,
 Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

V E N D O M E.

Le sort en est jeté , je ferai tout pour elle ;
 Il faut bien , à la fin , désarmer la cruelle ;
 Ses loix seront mes loix , son Roi sera le mien ;
 Je n'aurai de parti , de maître que le sien.
 Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie ,
 Avec mes ennemis je me réconcilie ;
 Je lirai dans ses yeux mon sort & mon devoir :
 Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.
 Enfin , plus de prétexte à ses refus injustes ;
 Raison , gloire , intérêt , & tous ces droits augustes

Des Princes de mon sang & de mes Souverains ,
Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
Du Roi , puisqu'il le faut , soutenons la couronne :
La vertu le conseille , & la beauté l'ordonne.
Je veux entre tes mains , en ce fortuné jour ,
Sceller tous les sermens que je fais à l'amour.
Quant à mes intérêts , que toi seul en décide.

C O U C Y .

Souffrez donc , près du Roi , que mon zèle me guide ,
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros , & non pas à l'amant ;
Mais , si d'un si grand cœur une femme dispose ,
L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause ;
Et mon cœur , tout rempli de cet heureux retour ,
Bénit votre faiblesse , & rend grace à l'amour ,

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

COMBAT infortuné, destin qui me poursuis !
O mort, mon seul recours, douce mort qui me fuis
Ciel ! n'as-tu conservé la trame de ma vie,
Que pour tant de malheurs & tant d'ignominie ?
Adélaïde, au moins, pourrai-je la revoir ?

DANGESTE.

Vous la verrez, Seigneur.

NEMOURS.

Ah ! mortel désespoir !
Elle ose me parler, & moi je le souhaite !

DANGESTE.

Seigneur, en quel état votre douleur vous jette !
Vos jours sont en péril, & ce sang agité

NEMOURS.

Mes déplorables jours sont trop en sûreté.
Ma blessure est légère, elle m'est insensible.
Que celle de mon cœur est profonde & terrible !

Q ij

D A N G E S T E.

Remerciez les cieux de ce qu'ils ont permis
 Que vous ayez trouvé de si chers ennemis.
 Il est dur de tomber dans des mains étrangères ;
 Vous êtes prisonnier du plus tendre des frères.

N E M O U R S.

Mon frère ! ah ! malheureux !

D A N G E S T E.

Il vous était lié
 Par les nœuds les plus saints d'une pure amitié.
 Que n'éprouvez-vous point de sa main secourable !

N E M O U R S.

Sa fureur m'eût flatté ; son amitié m'accable.

D A N G E S T E.

Quoi ! pour être engagé dans d'autres intérêts ,
 Le haïssez-vous tant ?

N E M O U R S.

Je l'aime , & je me hais ;
 Et, dans les passions de mon ame éperdue ,
 La voix de la nature est encore entendue.

D A N G E S T E.

Si contre un frère aimé vous avez combattu ,
 J'en ai vu quelque tems frémir votre vertu :
 Mais le Roi l'ordonnait , & tout vous justifie.
 L'entreprise était juste , aussi-bien que hardie.
 Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat ,
 Tous les devoirs d'un chef , & tous ceux d'un soldat ;

Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
 Votre défaite illustre, & vos fers honorables.
 On a perdu bien peu, quand on garde l'honneur.

N E M O U R S.

Non, ma défaite, ami, ne fait point mon malheur.
 Du Guesclin, des Français l'amour & le modèle,
 Aux Anglais si terrible, à son Roi si fidèle,
 Vit ses honneurs flétris par de plus grands revers :
 Deux fois sa main puissante a languï dans les fers :
 Il n'en fut que plus grand, plus fier & plus à craindre ;
 Et son vainqueur tremblant fut bientôt seul à plaindre.
 Du Guesclin, nom sacré, nom toujours précieux !
 Quoi ! ta coupable nièce évite encor mes yeux !
 Ah ! sans doute, elle a dû redouter mes reproches.
 Ainsi donc, cher Dangeſte, elle fuit tes approches ?
 Tu n'as pu lui parler ?

D A N G E S T E.

Seigneur, je vous ai dit
 Que bientôt

N E M O U R S.

Ah ! pardonne à mon cœur interdit.
 Trop chère Adélaïde ! Eh bien ! quand tu l'as vue,
 Parle, à mon nom du moins paraissait-elle émue ?

D A N G E S T E.

Votre sort, en ſecret, paraissait la toucher ;
 Elle versait des pleurs, & voulait les cacher.

Elle pleure & m'outrage ! elle pleure & m'opprime !
 Son cœur, je le vois bien , n'est pas né pour le crime.
 Pour me sacrifier, elle aura combattu ;
 La trahison la gêne , & pèse à sa vertu.
 Faible soulagement à ma fureur jalouse !
 T'a-t-on dit, en effet, que mon frère l'épouse ?

D A N G E S T E .

S'il s'en vantait lui-même , en pouviez-vous douter ?

N E M O U R S .

Il l'épouse ! à ma honte elle vient insulter !
 Ah , Dieu !

S C È N E I I .

A D É L A Ï D E , N E M O U R S .

A D É L A I D E .

LE ciel vous rend à mon âme attendrie ;
 En veillant sur vos jours, il conserva ma vie.
 Je vous revois, cher Prince, & mon cœur empressé...
 Juste ciel ! quels regards, & quel accueil glacé !

N E M O U R S .

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
 Est d'un cœur généreux ; mais il doit me surprendre.
 Vous aviez, en effet, besoin de mon trépas :
 Mon rival, plus tranquille, eût passé dans vos bras.

Libre dans vos amours , & fans inquiétude ,
 Vous jouiriez en paix de votre ingratitude ;
 Et , les remords honteux qu'elle traîne après soi ,
 S'il peut vous en rester , périssaient avec moi.

A D É L A I D E.

Hélas ! que dites -vous ? Quelle fureur subite ? . .

N E M O U R S.

Non , votre changement n'est pas ce qui m'irrite.

A D É L A I D E.

Mon changement ! Nemours !

N E M O U R S.

A vous seule asservi ,

Je vous aimai trop bien pour n'être point trahi ;
 C'est le sort des amans , & ma honte est commune ;
 Mais que vous insultiez vous-même à ma fortune ;
 Qu'en ces murs, où vos yeux ont vu couler mon sang ,
 Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc ,
 Et que vous osiez joindre à l'horreur qui m'accable ,
 D'une fausse pitié l'affront insupportable ;
 Qu'à mes yeux ! . . .

A D É L A I D E.

Ah ! plutôt donnez-moi le trépas.

Immolez votre amante , & ne l'accusez pas.

Mon cœur n'est point armé contre votre colère ,

Cruel ! & vos soupçons manquaient à ma misère.

Ah ! Nemours , de quels maux nos jours empoisonnés . . .

Q v

Vous me plaiguez , cruelle , & vous m'abandonnez !

A D É L A I D E.

Je vous pardonne , hélas ! cette fureur extrême ;
Tout , jusqu'à vos soupçons : jugez si je vous aime.

N E M O U R S.

Vous m'aimeriez ? qui , vous ? Et Vendôme à l'instant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend.
Lui-même il m'a vanté sa gloire & sa conquête.
Le barbare ! il m'invite à cette horrible fête.
Que plutôt

A D É L A I D E.

Ah , cruel ! me faut-il employer
Les momens de vous voir à me justifier ?
Votre frère , il est vrai , persécute ma vie ,
Et par un fol amour , & par sa jalousie ,
Et par l'emportement dont je crains les effets ,
Et (le dirai-je encor , Seigneur ?) par ses bienfaits.
J'atteste ici le ciel , témoin de ma conduite
Mais pourquoi l'attester ? Nemours , suis-je réduite ,
Pour vous persuader de si vrais sentimens ,
Au secours inutile & honteux des sermens ?
Non , non , vous connaissez le cœur d'Adélaïde ;
C'est vous qui conduisez ce cœur faible & timide.

N E M O U R S.

Mais mon frère vous aime.

A D É L A I D E.

Ah ! n'en redoutez rien.

N E M O U R S.

Il sauva vos beaux jours.

A D É L A I D E.

Il sauva votre bien.

Dans Cambrai , je l'avoue , il daigna me défendre.
Au Roi que nous servons , il promit de me rendre ;
Et mon cœur se plaisait , trompé par mon amour ,
Puisqu'il est votre frère , à lui devoir le jour.

J'ai répondu , Seigneur , à sa flamme funeste ,
Par un refus constant , mais tranquile & modeste ,
Et , mêlé du respect que je devrai toujours
A mon libérateur , au frère de Nemours.

Mais mon respect l'enflamme , & mon refus l'irrite.
J'anime , en l'évitant , l'ardeur de sa poursuite.

Tout doit , si je l'en crois , céder à son pouvoir ;
Lui plaire est ma grandeur , l'aimer est mon devoir.

Qu'il est loin , juste Dieu ! de penser que ma vie ,
Que mon âme à la vôtre est pour jamais unie ,
Que vous causez les pleurs dont mes yeux sont chargés ,
Que mon cœur vous adore , & que vous m'outragez !

Oui , vous êtes tous deux formés pour mon supplice ,
Lui , par sa passion ; vous , par votre injustice :

Vous , Nemours , vous , ingrat ! que je vois aujourd'hui
Moins amoureux peut-être , & plus cruel que lui.

Q vj

C'en est trop . . . Pardonnez . . . voyez mon âme en proie
 A l'amour , aux remords , à l'excès de ma joie.
 Digne & charmant objet d'amour & de douleur ,
 Ce jour infortuné , ce jour fait mon bonheur.
 Glorieux , satisfait , dans un sort si contraire ,
 Tout captif que je suis , j'ai pitié de mon frère.
 Il est le seul à plaindre avec votre courroux ;
 Et je suis son vainqueur , étant aimé de vous.

S C È N E I I I .

VENDOME , NEMOURS , ADÉLAÏDE.

V E N D O M E .

CONNAISSEZ donc enfin jusqu'où va ma tendresse,
 Et tout votre pouvoir , & toute ma faiblesse :
 Et vous , mon frère , & vous , soyez ici témoin
 Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
 Ce que votre amitié , ce que votre prière ,
 Les conseils de Coucy , le Roi , la France entière ,
 Exigeaient de Vendôme , & qu'ils n'obtenaient pas ,
 Soumis & subjugué , je l'offre à ses appas.
 L'amour , qui , malgré vous , nous a faits l'un pour l'autre ,
 Ne me laisse de choix , de parti que le vôtre.
 Je prends mes loix de vous ; votre maître est le mien ;
 De mon frère , & de moi , soyez l'heureux lien.
 Soyez-le de l'État , & que ce jour commence
 Mon bonheur & le vôtre , & la paix de la France.

Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la Cour un si grand changement.

Moi, sans perdre de tems, dans ce jour d'allégresse,
Qui m'a rendu mon Roi, mon frère & ma maitresse,
D'un bras vraiment Français je vais dans nos remparts,
Sous nos Lys triomphans, briser les Léopards.

Soyez libre, partez, & de mes sacrifices
Allez offrir au Roi vos heureuses prémices.

Puissé-je, à ses genoux, présenter aujourd'hui
Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui, d'un Prince ennemi, fait un sujet fidèle,
Changé par ses regards, & vertueux par elle !

(*A part.*) N E M O U R S.

Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler !

(*A Adélaïde.*)

Prononcez notre arrêt, Madame ; il faut parler.

V E N D O M E.

Eh quoi ! vous demeurez interdite & muette ?
De mes soumissions êtes-vous satisfaite ?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux ?
Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle est à vous.
Vous n'avez qu'à parlèr, j'abandonne, sans peine,
Ce sang infortuné proscrit par votre haine.

A D É L A I D E.

Seigneur, mon cœur est juste ; on ne m'a vu jamais
Mépriser vos bontés, & haïr vos bienfaits ;
Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
Vendôme ait attaché le destin de la France ;

Qu'il n'ait lu son devoir que dans mes faibles yeux ;
Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux.

Vos desseins ont, sans doute, une source plus pure ;

Vous avez consulté le devoir, la nature ;

L'amour a peu de part, où doit régner l'honneur.

V E N D O M E .

L'amour seul a tout fait, & c'est-là mon malheur ;

Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.

Accablez-moi de honte, accusez-moi ; n'importe.

Dussé-je vous déplaire, & forcer votre cœur ,

L'autel est prêt ; venez.

N E M O U R S .

Vous osez ?

A D É L A I D E .

Non , Seigneur.

Avant que je vous cède, & que l'hymen nous lie ,

Aux yeux de votre frère , arrachez-moi la vie.

Le sort met , entre nous , un obstacle éternel.

Je ne puis être à vous.

V E N D O M E .

Nemours! . . ingrate! . . Ah , ciel !

C'en est donc fait...mais non... mon cœur fait se contraindre

Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.

Vous auriez dû , peut-être , avec moins de détour ,

Dans ses premiers transports , étouffer mon amour ;

Et , par un prompt aveu , qui m'eût guéri , sans doute ,

M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.

Mais je vous rends justice ; & ces séductions ,

Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions ,

L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le faisisse,
Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.

Je suis libre par vous : cet art que je déteste,
Cet art qui m'enchaîna, brise un joug si funeste ;
Et je ne prétends pas , indignement épris ,
Rougir devant mon frère , & souffrir des mépris.
Montrez-moi seulement ce rival qui se cache ;
Je lui cède , avec joie , un poison qu'il m'arrache.
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir ,
Perfide ! & c'est ainsi que je dois vous punir.

A D É L A I D E.

Je devrais seulement vous quitter & me taire ;
Mais je suis accusée , & ma gloire m'est chère,
Votre frère est présent , & mon honneur blessé
Doit repousser les traits dont il est offensé.
Pour un autre que vous ma vie est destinée ;
Je vous en fais l'aveu , je m'y vois condamnée.
Oui , j'aime ; & je serais indigne , devant vous ,
De celui que mon cœur s'est promis pour époux ,
Indigne de l'aimer , si , par ma complaisance ,
J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
Vous avez regardé ma liberté , ma foi ,
Comme un bien de conquête , & qui n'est plus à moi.
Je vous devais beaucoup ; mais une telle offense
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance :
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front ,
A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.

J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
 Mais , après ma pitié , n'attirez point ma haine.
 J'ai rejeté vos vœux , que je n'ai point bravés.
 J'ai voulu votre estime , & vous me la devez.

V E N D O M E.

Je vous dois ma colère , & sachez qu'elle égale
 Tous les emportemens de mon amour fatale.
 Quoi donc ! vous attendiez , pour oser m'accabler ,
 Que Nemours fût présent , & me vît immoler ?
 Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
 Allez , je le croirais l'auteur de mon injure ,
 Si . . . mais il n'a point vu vos funestes appas ;
 Mon frère , trop heureux , ne vous connaissait pas.
 Nommez donc mon rival : mais gardez-vous de croire
 Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
 Je vous trompais : mon cœur ne peut feindre long-tems
 Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans ;
 Et ma main , sur sa cendre , à votre main donnée ,
 Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
 Je fais trop qu'on a vu , lâchement abusés ,
 Pour des mortels obscurs , des Princes méprisés ;
 Et mes yeux perceront , dans la foule inconnue ,
 Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

N E M O U R S.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

V E N D O M E.

Et pourquoi , vous , mon frère , osez-vous l'excuser ?

Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! à ce piège affreux ma foi serait livrée !
Tremblez.

N E M O U R S.

Moi, que je tremble ! Ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
J'ai forcé trop long-tems mes transports au silence :
Connais-moi donc, barbare, & remplis ta vengeance.
Connais un désespoir à tes fureurs égal.
Frappe, voilà mon cœur, & voilà ton rival.

V E N D O M E.

Toi, cruel ! toi, Nemours !

N E M O U R S.

Oui, depuis deux années,
L'amour le plus secret a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien, sur la terre, où j'ai pu m'attacher.
Tu fais, depuis trois mois, les horreurs de ma vie.
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
Par tes égaremens juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux, dans ce sang dont je fors,
L'excès des passions qui dévorent une âme.
La nature, à tous deux, fit un cœur tout de flamme,
Mon frère est mon rival, & je l'ai combattu.
J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime ;
Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,

378 A D É L A I D E ,

Ni les lieux , ni le tems , ni sur-tout ton courage ;
Je n'ai vu que ma flamme , & ton feu qui m'outrage.
L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié.
Sois cruel comme moi , punis-moi sans pitié :
Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête ,
Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
A la face des cieux je lui donne ma foi ;
Je te fais de mes vœux le témoin malgré toi.
Frappe , & qu'après ce coup , ta cruauté jalouse
Traîne au pied des autels ta sœur , & mon épouse.
Frappe , dis-je : oses-tu ?

V E N D O M E .

Traître , c'en est assez.
Qu'on l'ôte de mes yeux : soldats , obéissez.

A D É L A I D E .

(*Aux soldats.*)

Non , demeurez , cruels !... Ah ! Prince , est-il possible
Que la nature en vous trouve une âme inflexible ?
Seigneur !

N E M O U R S .

Vous , le prier ! plaindez-le plus que moi.
Plaindez-le : il vous offense , il a trahi son Roi.
Va , je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même ;
Je suis vengé de toi : l'on te hait , & l'on m'aime.

A D É L A I D E .

(*A Nemours.*) (*A Vendôme.*)

Ah , cher Prince !... Ah , Seigneur , voyez à vos genoux..

V E N D O M E.

*(Aux soldats.)**(A Adélaïde.)*

Qu'on m'en réponde, allez : Madame, levez-vous,
Vos prières, vos pleurs, en faveur d'un parjure,
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
Adieu. Si vous voyez les effets de ma rage,
N'en accusez que vous ; nos maux sont votre ouvrage.

A D É L A I D E.

Je ne vous quitte pas. Écoutez-moi, Seigneur.

V E N D O M E.

Eh bien ! achevez donc de déchirer mon cœur :
Parlez.

S C È N E I V.

VENDOME , NEMOURS , ADÉLAÏDE ,
COUCY , DANGESTE , un Officier ,
Soldats.

C O U C Y.

J'ALLAIS partir : un peuple téméraire
Se soulève, en tumulte, au nom de votre frère.
Le désordre est par-tout : vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
Et, pour comble de maux, vers la ville alarmée,
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

Allez , cruelle , allez ; vous ne jouïrez pas
Du fruit de votre haine , & de vos attentats :
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.

(*A l'Officier.*)

(*A Coucy.*)

Qu'on le garde. Courons. Vous , veillez sur ce traître.

S C È N E V.

N E M O U R S , C O U C Y .

C O U C Y .

LE seriez-vous , Seigneur ? Auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti ?
Auriez-vous violé , par cette lâche injure ,
Et les droits de la guerre , & ceux de la nature ?
Un Prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?

N E M O U R S .

Non ; mais suis-je réduit à me justifier ?
Coucy , ce peuple est juste ; il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle , & que Charle est son maître.

C O U C Y .

Écoutez. Ce serait le comble de mes vœux ,
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée ,
A nos dissensions la nature immolée ,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé ,
Menaçant cet État par nous-même énérvé.

Si vous avez un cœur digne de votre race,
Faites au bien public servir votre disgrâce.
Rapprochez les partis ; unissez-vous à moi,
Pour calmer votre frère , & fléchir votre Roi ,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

N E M O U R S.

Ne vous en flattez pas ; vos soins sont inutiles.
Si la discorde seule avait armé mon bras ,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas ,
Vous pourriez espérer de réunir deux frères ,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

C O U C Y.

Et quel est-il , Seigneur ?

N E M O U R S.

Ah ! reconnais l'amour ,
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare ,
Qui m'a fait téméraire , & qui le rend barbare.

C O U C Y.

Ciel ! faut-il voir ainsi , par des caprices vains ,
Anéantir le fruit des plus nobles desseins ;
L'amour subjuguier tout ; ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses ;
Des frères se haïr , & naître , en tous climats ,
Des passions des grands , le malheur des États ?
Prince , de vos amours laissons-là le mystère.
Je vous plains tous les deux ; mais je suis votre frère.
Je vais le seconder ; je vais me joindre à lui ,
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.

382 *A D É L A I D E ,*

Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
Je vois les passions plus puissantes que moi ;
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Mon devoir a parlé ; je vous laisse , & j'y vole.
Soyez mon prisonnier , mais sur votre parole ;
Elle me suffira.

N E M O U R S.

Je vous la donne.

C O U C Y.

Et moi

Je voudrais de ce pas porter la fienne au Roi ;
Je voudrais cimenter , dans l'ardeur de lui plaire ,
Du sang de nos tyrans une union si chère.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

NEMOURS, ADÉLAÏDE, DANGESTE

NEMOURS.

NON, non : ce peuple en vain s'armait pour ma défense ;
 Mon frère teint de sang, enivré de vengeance,
 Devenu plus jaloux, plus fier & plus cruel,
 Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
 Je ne suis donc venu disputer ma conquête,
 Que pour être témoin de cette horrible fête !
 Et dans le désespoir d'un impuissant courroux,
 Je ne puis me venger qu'en me privant de vous !
 Partez, Adélaïde.

ADÉLAÏDE.

Il faut que je vous quitte !... .

Quoi ! vous m'abandonnez !... vous ordonnez ma fuite !

NEMOURS.

Il le faut : chaque instant est un péril fatal ;
 Vous êtes une esclave aux mains de mon rival.
 Remercions le ciel dont la bonté propice
 Nous suscite un secours au bord du précipice.
 Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas ;
 Sa vigilance adroite a séduit des soldats.

(A Dangeſte.)

Dangeſte , ſes malheurs ont droit à tes ſervices.
Je ſuis loin d'exiger d'injuſtes ſacrifices ;
Je reſpecte mon frère , & je ne prétends pas
Conſpirer contre lui dans ſes propres États.
Écoute ſeulement la pitié qui te guide ;
Écoute un vrai devoir & ſauve Adélaïde.

A D É L A I D E .

Hélas ! ma délivrance augmente mon malheur.
Je déteſtais ces lieux , j'en fors avec terreur.

N E M O U R S .

Privez-moi , par pitié , d'une ſi chère vue.
Tantôt à ce départ vous étiez réſolue :
Le deſſein était pris , n'oſez-vous l'achever ?

A D É L A I D E .

Ah ! quand j'ai voulu fuir , j'eſpérais vous trouver.

N E M O U R S .

Prifonnier ſur ma foi , dans l'horreur qui me preſſe ,
Je ſuis plus enchaîné par ma ſeule promeſſe ,
Que ſi de ces États les tyrans inhumains
Des fers les plus peſans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre ;
Je peux mourir pour vous : mais je ne peux vous ſuivre ;
Vous ſuivrez cet ami par des détours obſcurs ,
Qui vous rendront bientôt ſous ces coupables murs.
De la Flandre , à ſa voix , on doit ouvrir la porte ;
Du Roi ſous les remparts il trouvera l'eſcorte.
Le tems preſſe ; évitez un ennemi jaloux.

A D É L A I D E .

A D É L A I D E.

Je vois qu'il faut partir... cher Nemours, & sans vous!

N E M O U R S.

L'amour nous a rejoints ; que l'amour nous sépare.

A D É L A I D E.

Qui? moi, que je vous laisse au pouvoir d'un barbare!
Seigneur, de votre sang l'Anglais est altéré;
Ce sang à votre frère est-il donc si sacré?
Craindra-t-il d'accorder, dans son courroux funeste,
Aux alliés qu'il aime un rival qu'il déteste?

N E M O U R S.

Il n'oserait.

A D É L A I D E.

Son cœur ne connaît point de frein;
Il vous a menacé : menace-t-il en vain?

N E M O U R S.

Il tremblera bientôt; le Roi vient & nous venge;
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez : si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés grondans autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs pris d'assauts, malheur inévitable:
Mais craignez encor plus mon rival furieux,
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Je frémis de vous voir encor sous sa puissance;
Redoutez son amour autant que sa vengeance;
Cédez à mes douleurs; qu'il vous perde : partez.

Th. *Tome III.*

R

Et vous vous exposez seul à ses cruautés !

N E M O U R S .

Ne craignant rien pour vous , je craindrai peu mon frère ,
Et bientôt mon appui lui devient nécessaire .

A D É L A I D E .

Aussi-bien que mon cœur , mes pas vous sont soumis .
Eh bien ! vous l'ordonnez , je pars & je frémis !
Je ne fais . . . mais enfin la fortune jalouse
M'a toujours envié le nom de votre épouse .

N E M O U R S .

Partez avec ce nom . La pompe des autels ,
Ces voiles , ces flambeaux , ces témoins solennels ,
Inutiles garants d'une foi si sacrée ,
La rendront plus connue & non plus assurée .
Vous , Mânes des Bourbons , Princes , Rois mes ayeux ,
Du séjour des héros tournez ici les yeux .
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme ;
Confirmez mes sermens , ma tendresse & ma flamme ;
Adoptez-la pour fille , & puisse son époux
Se montrer à jamais digne d'elle & de vous !

A D É L A I D E .

Rempli de vos bontés , mon cœur n'a plus d'alarmes ,
Cher époux ! cher amant ! . .

N E M O U R S .

Quoi ! vous versez des larmes !
C'est trop tarder ; adieu . . . Ciel ! quel tumulte affreux !

S C È N E I I.

ADÉLAÏDE , NEMOURS , VENDOME ,
Gardes.

V E N D O M E.

JE l'entends , c'est lui-même : arrête , malheureux !
Lâche qui me trahis , rival indigne , arrête !

N E M O U R S.

Il ne te trahit point ; mais il t'offre sa tête.
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur ;
Va , ne perds point de tems , le ciel arme un vengeur.
Tremble : ton Roi s'approche , il vient , il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi ; redoute encor ton Maître.

V E N D O M E.

Il pourra te venger , mais non te secourir ;
Et ton sang . . .

A D É L A I D E.

Non , cruel ! c'est à moi de mourir.

J'ai tout fait ; c'est par moi que ta garde est séduite ;
J'ai gagné tes soldats , j'ai préparé ma fuite.
Punis ces attentats , & ces crimes si grands ,
De sortir d'esclavage , & de fuir ses tyrans :
Mais respecte ton frère , & sa femme , & toi-même ;
Il ne t'a point trahi : c'est un frère qui t'aime ;

R 1j

388 *A D É L A I D E ,*

Il voulait te servir , quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis , cruel ! que de m'aimer ?
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

V E N D O M E .

Plus vous le défendez , plus il devient coupable ;
C'est vous qui le perdez , vous qui l'assassinez ;
Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;
Vous , qui , pour leur malheur , armiez des mains si chères ,
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères !
Vous pleurez ! mais vos pleurs ne peuvent me tromper ;
Je suis prêt à mourir , & prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble , ainsi que ma faiblesse.
Oui , je vous aime encor ; le tems , le péril presse.
Vous pouvez , à l'instant , parer le coup mortel ;
Voilà ma main , venez. Sa grâce est à l'autel.

A D É L A I D E .

Moi , Seigneur ?

V E N D O M E .

C'est assez.

A D É L A I D E .

Moi , que je le trahisse !

V E N D O M E .

Arrêtez . . . répondez . . .

A D É L A I D E .

Je ne puis.

V E N D O M E .

Qu'il périsse.

N E M O U R S.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats ;
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas ;
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare ;
Et , si vous succombiez à son lâche courroux ,
Je n'en mourrais pas moins , mais je mourrais par vous.

V E N D O M E.

Qu'on l'entraîne à la tour : allez : qu'on m'obéisse.

S C È N E I I I.

V E N D O M E , A D É L A Ï D E.

A D É L A I D E.

Vous , cruel ! vous feriez cet affreux sacrifice !
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir !
Quoi ! voulez-vous ? . . .

V E N D O M E.

Je veux vous haïr & mourir ,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même ,
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime ,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois ,
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laissez-moi : votre vue augmente mon supplice.



S C È N E IV.

VENDOME, ADÉLAÏDE, COUCY.

ADÉLAÏDE, à Coucy.

AH ! je n'attends plus rien que de votre justice ,
Coucy : contre un cruel osez me secourir.

V E N D O M E .

Garde-toi de l'entendre , ou tu vas me trahir.

A D É L A I D E .

J'atteste ici le ciel . . .

V E N D O M E .

Qu'on l'ôte de ma vue.

Ami , délivrez-moi d'un objet qui me tue.

A D É L A I D E .

Va , tyran , c'en est trop ; va , dans mon désespoir ,
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir ;
J'ai cru , malgré ta rage à ce point emportée ,
Qu'une femme , du moins , en seroit respectée.
L'amour adoucit tout , hors ton barbare cœur ;
Tigre ! je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour , immole tes victimes ;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes ;
Mais compte encor la tienne : un vengeur va venir ,
Par ton juste supplice , il va tous nous unir.

Tombe avec tes remparts ; tombe , & pèris sans gloire ;
Meurs , & que l'avenir prodigue à ta mémoire ,
A tes feux , à ton nom , justement abhorrés ,
La haine & le mépris que tu m'as inspirés.

S C È N E V.

VENDOME, COUCY.

VENDOME.

OUI, cruelle ennemie , & plus que moi farouche ;
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche ;
Que la main de la haine , & que les mêmes coups ,
Dans l'horreur du tombeau , nous réunissent tous.

(Il tombe dans un fauteuil.)

COUCY.

Il ne se connaît plus ; il succombe à sa rage.

VENDOME.

Eh bien ! souffriras-tu ma honte & mon outrage ?
Le tems presse ; veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide & l'épouse à mes yeux ?
Tu crains de me répondre ! Attends- tu que le traître
Ait soulevé mon peuple , & me livre à son Maître ?

COUCY.

Je vois trop , en effet , que le parti du Roi ,
Du peuple fatigué , fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs , en secret rallumée.

C'est Nemours qui l'allume : il nous a trahis tous.

C O U C Y .

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous ;
La suite en est funeste, & me remplit d'alarmes.
Dans la plaine déjà les Français sont en armes ;
Et vous êtes perdu , si le peuple excité
Croit, dans la trahison , trouver sa sûreté.
Vos dangers sont accrûs.

V E N D O M E .

Eh bien ? que faut-il faire ?

C O U C Y .

Les prévenir , dompter l'amour & la colère.
Ayons encor , mon Prince , en cette extrémité ,
Pour prendre un parti sûr , assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer , ou braver la tempête ;
Quoi que vous décidiez , ma main est toute prête.
Vous vouliez ce matin , par un heureux traité ,
Appaiser , avec gloire , un Monarque irrité :
Ne vous rebutez pas : ordonnez , & j'espère
Signer , en votre nom , cette paix salutaire :
Mais , s'il vous faut combattre , & courir au trépas ,
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas .

V E N D O M E .

Ami , dans le tombeau , laisse-moi seul descendre ;
Vis pour servir ma cause , & pour venger ma cendre ;
Mon destin s'accomplit , & je cours l'achever.
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver ;

Mais je la veux terrible , & , lorsque je succombe ,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY.

Comment ! de quelle horreur vos sens sont possédés !

VENDOME.

Il est dans cette tour , où vous seul commandez ;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire . . .

COUCY.

De qui me parlez-vous , Seigneur ? de votre frère ?

VENDOME.

Non , je parle d'un traître , & d'un lâche ennemi ,
D'un rival qui m'abhorre , & qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

COUCY.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

VENDOME.

Dès long-tems du perfide ils ont pros crit le sang.

COUCY.

Et , pour leur obéir , vous lui percez le flanc ?

VENDOME.

Non , je n'obéis point à leur haine étrangère ;
J'obéis à ma rage , & veux la satisfaire.
Que m'importe l'État , & mes vains alliés ?

COUCY.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez ?
Et vous me chargez , moi , du soin de son supplice !

Ry

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux , bien digne de pitié !
Trahi dans mon amour , trahi dans l'amitié !
Ah ! trop heureux Dauphin , c'est ton sort que j'envie ;
Ton amitié , du moins , n'a point été trahie ;
Et Tanguy du Châtel , quand tu fus offensé ,
T'a servi sans scrupule , & n'a pas balancé.
Allez ; Vendôme encor , dans le sort qui le presse ,
Trouvera des amis qui tiendront leur promesse ;
D'autres me serviront , & n'allégueront pas
Cette triste vertu , l'excuse des ingrats.

C O U C Y , *après un long silence.*

Non ; j'ai pris mon parti. Soit crime , soit justice ,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi ,
Dans de pareils momens , vous éprouviez la foi.
Quand un ami se perd , il faut qu'on l'avertisse ,
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice ;
Je l'ai dû , je l'ai fait , malgré votre courroux ;
Vous y voulez tomber , je m'y jette avec vous ;
Et vous reconnaîtrez , au succès de mon zèle ,
Si Coucy vous aimait , & s'il vous fut fidèle.

V E N D O M E .

Je revois mon ami... vengeons-nous , vole... attend...
Non ; va , te dis-je , frappe , & je mourrai content.
Qu'à l'instant de sa mort , à mon impatience
Le canon des remparts annonce ma vengeance.

J'irai, je l'apprendrai, sans trouble & sans effroi,
A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

C O U C Y.

En vous rendant ce malheureux service,
Prince, je vous demande un autre sacrifice.

V E N D O M E.

Parle.

C O U C Y.

Je ne veux pas que l'Anglais, en ces lieux,
Protecteur insolent, commande sous mes yeux ;
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger sans être son esclave ?
Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui ?
Pour mourir, avec vous, ai-je besoin de lui ?
Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite.
Ce que je fais pour vous, peut-être, le mérite.
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder ;
Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

V E N D O M E.

Pourvu qu'Adélaïde, au désespoir réduite,
Pleure, en larmes de sang, l'amant qui l'a séduite ;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
Mon courroux se repaisse à mes derniers momens ;
Tout le reste est égal, & je te l'abandonne :
Prépare le combat, agis, dispose, ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend ;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.

R vj

Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire?
Périffe, ainsi que moi, ma funeste mémoire!
Périffe, avec mon nom, le souvenir fatal
D'une indigne maitresse, & d'un lâche rival!

C O U C Y.

Je l'avoue, avec vous : une nuit éternelle
Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle.
C'était, avant ce coup, qu'il nous fallait mourir :
Mais, je tiendrai parole, & je vais vous servir.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

VENDOME, un Officier, Gardes.

VENDOME.

○ Ciel ! me faudra-t-il , de momens en momens ,
Voir & des trahisons & des soulèvemens ?
Eh bien ? de ces mutins l'audace est terrassée ?

L'OFFICIER.

Seigneur, ils vous ont vu ; leur foule est dispersée.

VENDOME.

L'ingrat, de tous côtés, m'opprimait aujourd'hui ;
Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
Dangeste est-il puni de sa fourbe cruelle ?

L'OFFICIER.

Le glaive a fait couler le sang de l'infidèle.

VENDOME.

Ce soldat, qu'en secret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

L'OFFICIER.

Oui, Seigneur, & déjà vers la tour il s'avance.

Je vais donc, à la fin , jouir de ma vengeance !
Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté ;
Il a vu ma fureur avec tranquillité.
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise ;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
Vous , que sur nos remparts on porte nos drapeaux ;
Allez , qu'on se prépare à des périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat , un autre vous appelle ;
Ayez la même audace avec le même zèle ;
Imitez votre maître ; & , s'il vous faut périr ,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*Seul.*)

Le sang, l'indigne sang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins, pour moi, le signal du carnage.
Un bras vulgaire , & sûr, va punir mon rival ;
Je vais être servi : j'attends l'heureux signal.
Nemours, tu vas périr ; mon bonheur se prépare...
Un frère assassiné ! quel bonheur ! ah , barbare !
S'il est doux d'accabler ses cruels ennemis ,
Si ton cœur est content, d'où vient que tu frémis ?
Allons mais quelle voix gémissante & sévère
Crie au fond de mon cœur : arrête, il est ton frère ?
Ah ! Prince infortuné , dans ta haine affermi ,
Songe à des droits plus saints ; Nemours fut ton ami.
O jours de notre enfance ! ô tendresses passées !
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence , & quels épanchemens
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentimens ?


Que de fois , partageant mes naissantes alarmes ,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes !
Et c'est moi qui l'immole ! & cette même main ,
D'un frère , que j'aimai , déchirerait le sein !
O passion funeste ! ô douleur qui m'égare !
Non , je n'étais point né pour devenir barbare.
Je sens combien le crime est un fardeau cruel.
Mais , que dis-je ? Nemours est le seul criminel.
Je reconnais mon sang , mais c'est à sa furie ;
Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie ;
Il aime Adélaïde . . . Ah ! trop jaloux transport !
Il l'aime ; est-ce un forfait qui mérite la mort ?
Hélas ! malgré le tems , & la guerre & l'absence ,
Leur tranquille union croissait dans le silence ;
Ils nourrissaient , en paix , leur innocente ardeur ,
Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
Mais lui-même il m'attaque , il brave ma colère ,
Il me trompe , il me hait. N'importe ; il est mon frère ;
Il ne périra point. Nature , je me rends ;
Je ne veux point marcher sur les pas des tyrans.
Je n'ai point entendu le signal homicide ,
L'organe des forfaits , la voix du parricide ;
Il en est encor tems.



S C È N E II.

VENDOME, l'Officier des Gardes.

VENDOME.

UE l'on sauve Nemours ;
Portez mon ordre , allez , répondez de ses jours.

L'OFFICIER.

Hélas , Seigneur ! j'ai vu , non loin de cette porte ,
Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte ;
C'est Coucy qui l'ordonne , & je crains que le sort....

VENDOME.

(On entend le canon.)

Quoi ! déjà ! ... Dieu , qu'entends-je ! Ah ciel ! mon
frère est mort !

Il est mort , & je vis ! Et la terre entr'ouverte ,
Et la foudre en éclats , n'ont point vengé sa perte !
Ennemi de l'État , factieux , inhumain ,
Frère dénaturé , ravisseur , assassin ,
Voilà quel est Vendôme. Ah ! vérité funeste !
Je vois ce que je suis , & ce que je déteste !
Le voile est déchiré , je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu !
Ah , Nemours ! ah , mon frère ! ah , jour de ma ruine !
Je sens que je t'aimais , & mon bras t'assassine ,
Mon frère !

L'OFFICIER.

Adélaïde, avec empressement

Veut, Seigneur, en secret, vous parler un moment.

V E N D O M E.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance ;

Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence.

Mais non. D'un parricide elle doit se venger ;

Dans mon coupable sang sa main doit se plonger ;

Qu'elle entre... Ah ! je succombe, & ne vis plus qu'à peine.

S C È N E III.

V E N D O M E, A D É L A Ï D E.

A D É L A I D E.

*V*ous l'emportez, Seigneur ; & puisque votre haine ;
(Comment puis-je autrement appeller, en ce jour,
Ces affreux sentimens que vous nommez amour ?)
Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
Veut, ou le sang d'un frère, ou ce triste hymenée...
Puisque je suis réduite au déplorable sort
Ou de trahir Nemours, ou de hâter sa mort,
Et que de votre rage & ministre & victime,
Je n'ai plus qu'à choisir mon supplice & mon crime,
Mon choix est fait, Seigneur, & je me donne à vous.
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux.
Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère ;
De Lille, sous ses pas, abaissez la barrière ;

Que je ne tremble plus pour des jours si chérés ;
Je trahis mon amant ; je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime , & suis votre conquête ;
Commandez , disposez , ma main est toute prête ;
Sachez que cette main , que vous tyrannisez ,
Punira la faiblesse où vous me réduisez.
Sachez qu'au temple même , où vous m'allez conduire...
Mais , vous voulez ma foi ; ma foi doit vous suffire.
Allons . . . Eh quoi ! d'où vient ce silence affecté ?
Quoi ! votre frère encor n'est point en liberté ?

V E N D O M E .

Mon frère ?

A D É L A I D E .

Dieu puissant ! dissipez mes alarmes !
Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes !

V E N D O M E .

Vous demandez sa vie ? . . .

A D É L A I D E .

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
Vous qui m'aviez promis . . .

V E N D O M E .

Madame , il n'est plus tems.

A D É L A I D E .

Il n'est plus tems ! Nemours !

V E N D O M E .

Il est trop vrai , cruelle !

Oui , vous avez dicté sa sentence mortelle.

Coucy , pour nos malheurs , a trop su m'obéir.
Ah ! revenez à vous , vivez pour me punir ;
Frappez : que votre main , contre moi ranimée ,
Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée ,
Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
Oui , j'ai tué mon frère , & l'ai tué pour vous.
Vengez , sur un amant coupable & sanguinaire ,
Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

A D É L A I D E.

Nemours est mort , barbare !

V E N D O M E.

Oui : mais c'est de ta main
Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

A D É L A I D E , *soutenue par Taïse & presque évanouie.*

Il est mort !

V E N D O M E.

Ton reproche

A D É L A I D E.

Épargne ma misère :
Laisse-moi , je n'ai plus de reproche à te faire.
Va , porte ailleurs ton crime , & ton vain repentir.
Je veux encor le voir , l'embrasser , & mourir.

V E N D O M E.

Ton horreur est trop juste. Eh bien ! Adélaïde ,
Prends ce fer , arme-toi , mais contre un parricide.
Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;
Que ma main les conduise.

S C È N E I V.

VENDOME, ADÉLAÏDE, COUCY
COUCY.

AH ciel ! que faites-vous ?

VENDOME.

Laissez-moi me punir , & me rendre justice.

(On le désarme.)

ADÉLAÏDE, à Coucy.

Vous , d'un assassinat vous êtes le complice ?

VENDOME.

Ministre de mon crime , as-tu pu m'obéir ?

COUCY.

Je vous avais promis , Seigneur , de vous servir.

VENDOME.

Malheureux que je suis ! ta sévère rudesse

A cent fois de mes sens combattu la faiblesse.

Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits ,

Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits ?

Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère !

COUCY.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère ,

Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain ,

Du soin de vous venger , charger une autre main ?

V E N D O M E.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être :
Mais toi, dont la sagesse & les réflexions,
Ont calmé, dans ton sein, toutes les passions ;
Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme & rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide !

C O U C Y.

Eh bien ! puisque la honte, avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre âme ;
Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre sang, vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver,
Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre
Que de vous-même enfin Coucy fait vous défendre.
Connaissez-moi, Madame ; & calmez vos douleurs.

(*Au Duc.*)

(*A Adélaïde.*)

Vous, gardez vos remords ; & vous, séchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
Venez, paraissez, Prince ; embrassez votre frère.

(*Le théâtre s'ouvre ; Nemours paraît.*)



S C È N E D E R N I È R E .

VENDOME, ADÉLAÏDE, NEMOURS,
COUCY.

A D É L A I D E .

NEMOURS !

V E N D O M E .

Mon frère !

A D É L A I D E .

Ah ciel !

V E N D O M E .

Qui l'aurait pu penser ?

NEMOURS , *s'avançant du fond du théâtre.*

J'ose encor te revoir , te plaindre & t'embrasser.

V E N D O M E .

Mon crime en est plus grand , puisque ton cœur l'oublie.

A D É L A I D E .

Coucy , digne héros , qui me donnez la vie !

V E N D O M E .

Il la donne à tous trois.

C O U C Y .

Un indigne assassin ,

Sur Nemours , à mes yeux , avait levé la main ;
J'ai frappé le barbare ; & , prévenant encore

Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore ,
J'ai fait donner soudain le signal odieux ,
Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

V E N D O M E.

Après ce grand exemple , & ce service insigne ,
Le prix que je t'en dois , c'est de m'en rendre digne.
Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi ;
Mes yeux , couverts d'un voile , & baissés devant toi ,
Craignent de rencontrer , & les regards d'un frère ,
Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

N E M O U R S.

Tous deux , auprès du Roi , nous voulions te servir.
Quel est donc ton dessein ? parle.

V E N D O M E.

De me punir ,

De nous rendre , à tous trois , une égale justice ;
D'expiër , devant vous , par le plus grand supplice ,
Le plus grand des forfaits , où la fatalité ,
L'amour & le courroux m'avaient précipité.
J'aimais Adélaïde , & ma flamme cruelle ,
Dans mon cœur désolé , s'irrite encor pour elle.
Coucy fait à quel point j'adorais ses appas ,
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas ;
Dévoré , malgré moi , du feu qui me possède ,
Je l'adore encor plus & mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur , je la mets dans tes bras ;
Aimez-vous ; mais , au moins , ne me haïssez pas.

408 *ADÉLAÏDE, TRAGÉDIE.*

NEMOURS, à ses pieds.

Moi, vous haïr jamais ! Vendôme, mon chère frère !
J'osai vous outrager . . . vous me servez de père.

ADÉLAÏDE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux ;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de ma douleur soufferte.

VENDÔME.

Ah ! c'est trop me montrer mes malheurs & ma perte !
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.

(*A Nemours.*)

Trop fortunés époux, oui, mon âme attendrie
Imite votre exemple, & chérit sa patrie.
Allez apprendre au Roi, pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords, & vos félicités.
Allez ; ainsi que vous, je vais le reconnaître.
Sur nos remparts soumis amenez votre maître,
Il est déjà le mien. Nous, allons à ses pieds
Abaisser, sans regret, nos fronts humiliés.
J'égalerais, pour lui, votre intrépide zèle ;
Bon Français, meilleur frère, ami, sujet fidèle.
Es-tu content, Coucy ?

COUCY.

J'ai le prix de mes soins ;
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

Fin du cinquième & dernier Acte.

AMÉLIE,

AMÉLIE,

OU LE

duc DE FOIX,

TRAGÉDIE;

Représentée au mois de Décembre 1752.

31515A

7-9-1912

1912-1913

1913-1914

1914-1915

1915-1916

1916-1917

1917-1918

1918-1919

P R É F A C E.

LE fond de cette tragédie n'est point une fiction. Un Duc de Bretagne, en 1387, commanda au Seigneur de *Bavalan* d'assassiner le Connétable de *Cliffon*. *Bavalan* le lendemain dit au Duc qu'il avait obéi. Le Duc alors voyant toute l'horreur de son crime, & en redoutant les suites funestes, s'abandonna au plus violent désespoir. *Bavalan* le laissa quelque tems sentir sa faute & se livrer au repentir ; enfin il lui apprit qu'il l'avait aimé assez pour désobéir à ses ordres, &c.

On a transporté cet événement dans d'autres tems & dans d'autres pays, pour des raisons particulières.

NB. Quoique cette pièce soit fort ressemblante à celle qui la précède, & qu'elle n'ait été faite que pour la suppléer¹, néanmoins, comme dans l'ordre des scènes, & sur-tout dans la versification, on y voit des différences considérables & intéressantes pour les amateurs du théâtre, nous avons cru devoir donner ici *AMÉLIE* en entier, avec la précaution de faire imprimer en caractères italiques, tous les vers, &c, qui ne se trouvent pas dans *ADÉLAÏDE*.

¹ Voyez la Préface de l'Éditeur pour la tragédie D'ADÉLAÏDE DU GUESCLIN.

PERSONNAGES.

LE DUC DE FOIX.

AMÉLIE.

VAMIR, frère du Duc de Foix.

LISOIS.

TAÏSE, confidente d'Amélie,

Un Officier du Duc de Foix.

ÉMAR, confident de Vamir.

La scène est dans le palais du Duc de Foix.



AMÉLIE,
OU LE
DUC DE FOIX,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, LI SOIS.

LI SOIS.

SOUFFREZ qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes.
*Le grand cœur d'Amélie est du parti des Rois ;
Contre eux, vous le savez, je sers le Duc de Foix ;*
S iij

414 *LE DUC DE FOIX,*

*Ou, plutôt, je combats ce redoutable Maire,
Ce Pepin, qui, du trône heureux dépositaire,
En subjuguant l'État, en soutient la splendeur,
Et de Thierri son maître ose être protecteur.
Le Duc de Foix ici vous tient sous sa puissance;
J'ai de sa passion prévu la violence;
Et sur lui, sur moi-même, & sur votre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, & dicter mon arrêt.
Écoutez-moi, Madame, & vous pourrez connaître
L'âme d'un vrai soldat, digne de vous, peut-être.*

A M É L I E.

*Je fais quel est Lisois : sa noble intégrité
Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
Quoique vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.*

L I S O I S.

*Sachez que, si dans Foix mon zèle me ramène,
Si de ce Prince altier j'ai suivi les drapeaux,
Si je cours, pour lui seul, à des périls nouveaux,
Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui le soumet au Maure & l'enlève à la France.
Mais, dans ces tems affreux de discorde & d'horreur,
Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur:
Non que, pour ce héros, mon âme prévenue,
Prétende, à ses défauts, fermer toujours ma vue.
Je ne m'aveugle pas; je vois, avec douleur,
De ses emportemens l'indiscrete chaleur;
Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse;
Et ce torrent fongueux, que j'arrête avec soin,
Trop souvent me l'arrache, & l'emporte trop loin.*

Mais il a des vertus qui rachètent ses vices :
Eh ! qui saurait , Madame , où placer ses services ,
S'il ne nous fallait suivre , & ne chérir jamais ,
Que des cœurs sans faiblesse , & des Princes parfaits ?
Tout le mien est à lui ; mais enfin , cette épée ,
Dans le sang des Français à regret s'est trempée.
Je voudrais à l'Etat rendre le Duc de Foix.

A M É L I E.

*Seigneur , qui le peut mieux que le sage Lisois ?
Si ce Prince égaré chérit encor sa gloire ,
C'est à vous de parler , & c'est vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'est-il précipité !*

L I S O I S.

Je ne peux , à mon choix , fléchir sa volonté.
J'ai souvent , de son cœur aigrissant les blessures ,
Révolté sa fierté par des vérités dures.
Vous seule à votre Roi le pourriez rappeler ,
Et c'est de quoi , sur-tout , je cherche à vous parler.
*Dans des tems plus heureux j'osai , belle Amélie ,
Consacrer à vos loix le reste de ma vie ;*
Je crus que vous pouviez , approuvant mon dessein ,
Accepter , sans mépris , mon hommage & ma main :
Mais à d'autres destins je vous vois réservée.
*Par les Maures cruels dans Leucate enlevée ,
Lorsque le sort jaloux portait ailleurs mes pas ,
Cet heureux Duc de Foix vous sauva de leurs bras :*
La gloire en est à lui , qu'il en ait le salaire ;
Il a , par trop de droits , mérité de vous plaire :
Il est Prince , il est jeune , il est votre vengeur ;
Ses bienfaits & son nom , tout parle en sa faveur.

S iv

416 *LE DUC DE FOIX,*

La justice & l'amour vous pressent de vous rendre.
 Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre.
 Je me tais. . . . *Cependant, s'il faut vous mériter,*
 A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer ;
 Je céderais à peine aux enfans des Rois même.
 Mais *ce Prince* est mon chef : *il me chérit, je l'aime.*
Lisais ni vertueux, ni superbe à demi,
 Aurait bravé le Prince, & cède à son ami.
 Je fais plus ; de mes sens maîtrisant la faiblesse,
 J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
 Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
 Au héros qui vous sert, & par qui vous vivez.
 Je verrai, d'un œil sec, & d'un cœur sans envie,
 Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie,
 Je réunis, pour vous, mon service & mes vœux ;
 Ce bras, qui fut à lui, combattra pour tous deux.
 Voilà mes sentimens : si je me sacrifie,
 L'amitié me l'ordonne, &, sur-tout, la patrie.
 Songez que, si l'hymen vous range sous sa loi,
 Si le Prince est à vous, il est à votre Roi.

A M É L I E.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple !
 Que vous donnez au monde un rare & grand exemple !
 Quoi, ce cœur (je le crois sans feinte & sans détour)
 Connaît l'amitié seule, & peut braver l'amour !
 Il faut vous admirer, quand on fait vous connaître,
 Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
 Un cœur si généreux doit penser comme moi.
 Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur Roi.
 Eh bien ! de vos vertus je demande une grâce.

L I S O I S.

Vos ordres sont sacrés ; que faut-il que je fasse ?

A M É L I E.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
Ce rang, dont un grand Prince a daigné me flatter.
Je ne me cache point combien son choix m'honore ;
J'en vois toute la gloire ; &, quand je songe encore,
Qu'avant qu'il fût épris de *ce funeste* amour,
Il daigna me sauver & l'honneur & le jour ;
Tout ennemi qu'il est de son Roi légitime,
Tout *allié du Maure*, & protecteur du crime,
Accablée, à ses yeux, du poids de ses bienfaits,
Je crains de l'affliger, Seigneur, & je me tais.
Mais, malgré son service & ma reconnaissance,
Il faut, par des refus, répondre à sa constance.
Sa passion m'afflige ; il est dur à mon cœur,
Pour prix de *ses bontés*, de causer son malheur :
Non, Seigneur ; il lui faut épargner cet outrage.
Qui pourroit mieux que vous gouverner son courage ?
Est-ce à ma faible voix d'annoncer son devoir ?
Je suis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
Quel appareil affreux ! quel tems pour l'hyménée !
Des armes de mon Roi la ville environnée,
N'attend que des assauts, ne voit que des combats ;
Le sang, de tous côtés, coule ici sous mes pas.
Armé contre mon maître, armé contre son frère !
Que de raisons ! . . Seigneur, c'est en vous que j'espère.
Pardonnez . . . achevez vos desseins généreux ;
Qu'il me rende à mon Roi, c'est tout ce que je veux.

*Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire ;
 Vous devez , sur son cœur , avoir pris quelque empire.
 Un esprit mâle & ferme , un ami respecté ,
 Fait parler le devoir avec autorité ;
 Ses conseils sont des loix.*

L I S O I S.

*Il en est peu , Madame ,
 Contre les passions qui subjuguent son âme ;
 Et son emportement a droit de m'alarmer.
 Le Prince est soupçonneux , & j'osai vous aimer.
 Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire ,
 Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire.
 Laissez-moi ménager son esprit ombrageux ;
 Je crains d'effaroucher ses feux impétueux.
 Je fais à quels excès irait sa jalousie ,
 Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :
 Je vous perdrais peut-être , & mes soins dangereux ,
 Madame , avec un mot , feraient trois malheureux.
 Vous , à vos intérêts rendez-vous moins contraire ,
 Pesez , sans passion , l'honneur qu'il vous veut faire :
 Moi , libre entre vous deux , souffrez que , dès ce jour ,
 Oubliant à jamais le langage d'amour ,
 Tout entier à la guerre , & , maître de mon âme ,
 J'abandonne à leur sort & vos vœux & sa flamme.
 Je crains de l'outrager , je crains de vous trahir ;
 Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
 Laissez-moi d'un soldat garder le caractère ,
 Madame ; & , puisqu'enfin la France vous est chère ,
 Rendez-lui ce héros , qui serait son appui.
 Je vous laisse y penser , & je cours près de lui.*

S C È N E II.

A M É L I E, T A Ï S E.

A M É L I E.

A H ! s'il faut , à ce prix , le donner à la France ,
Un si grand changement n'est pas en ma puissance ,
Taïse ; & cet hymen est un crime à mes yeux.

T A I S E.

Quoi ! le Prince , à ce point , vous serait odieux ?
Quoi ! dans ces tristes tems de ligue & de haïnes ,
Qui confondent des droits les bornes incertaines ,
Où le meilleur parti semble encor si douteux ,
Où les enfans des Rois sont divisés entr'eux ,
Vous , qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer & d'être aimée ,
Pouvez-vous n'opposer qu'un sentiment d'horreur
Aux soupirs d'un héros qui fut votre vengeur ?
Vous savez que ce Prince , au rang de ses ancêtres ,
Compte les premiers Rois que la France eut pour maîtres.
D'un puissant appanage il est né Souverain ;
Il vous aime , il vous sert , il vous offre sa main.
Ce rang à qui tout cède , & pour qui tout s'oublie ,
Brigué par tant d'appas , objet de tant d'envie ,
Ce rang qui touche au trône , & qu'on met à vos pieds ,
Peut-il causer les pleurs dont vos yeux sont noyés ?

S vj

A M É L I E.

Quoi ! pour m'avoir sauvée , il faudra qu'il m'opprime !
De son fatal secours je serai la victime !

Je lui dois tout , sans doute ; & c'est pour mon malheur.

T A I S E.

C'est être trop injuste.

A M É L I E.

Eh bien , connais mon cœur ,
Mon devoir , mes douleurs , le destin qui me lie ;
Je mets entre tes mains le secret de ma vie ;
De ta foi , désormais , c'est trop me désier ,
Et je me livre à toi pour me justifier.
Vois combien mon devoir à ses vœux est contraire ;
Mon cœur n'est point à moi , ce cœur est à son frère.

T A I S E.

Quoi ! ce vaillant Vamir ?

A M É L I E.

Nos sermens mutuels
Dévantaient les sermens réservés aux autels.
J'attendais , dans Leucate en secret retirée ,
Qu'il y vînt dégager la foi qu'il m'a jurée ,
Quand les Maures cruels , inondant nos déserts ,
Sous mes toits embrâsés , me chargèrent de feux.
Le Duc est l'allié de ce peuple indomptable ;
Il me sauva , Taïse ; & c'est ce qui m'accable.
Mes jours à mon amant seront-ils réservés ,
Jours tristes , jours affreux , qu'un autre a conservés ?

T A I S E.

Pourquoi donc , avec lui , vous obstinant à feindre ,
Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre ?

*Il eût pu respecter ces saints engagements ;
Vous eussiez mis un frein à ses emportemens.*

A M É L I E.

*Je ne te puis ; le ciel , pour combler mes misères ,
Voulut , l'un contre l'autre , animer les deux frères.
Vamir , toujours fidèle à son Maître , à nos loix ,
A , contre un révolté , vengé l'honneur des Rois.
De son rival altier tu vois la violence ;
J'oppose , à ses fureurs , un douloureux silence.
Il ignore , du moins , qu'en des tems plus heureux ,
Vamir a prévenu ses desseins amoureux :
S'il en était instruit , sa jalousie affreuse
Le rendrait plus à craindre , & moi plus malheureuse.
C'en est trop , il est tems de quitter ses Etats.
Fuyons des ennemis ; mon Roi me tend les bras.
Ces prisonniers , Taïse , à qui le sang te lie ,
De ces murs , en secret , méditent leur sortie :
Ils pourront me conduire ; ils pourront m'escorter ;
Il n'est point de périls que je n'ose affronter.
Je hasarderai tout , pourvu qu'on me délivre
De la prison illustre où je ne saurais vivre.*

T A I S E.

Madame , il vient à vous.

A M É L I E.

*Je ne puis lui parler ;
Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.
Que ne puis-je à jamais éviter sa poursuite !*



S C È N E I I I.

LE DUC DE FOIX, LISOIS, TAÏSE.

LE DUC, à Taïse.

*EST-CE elle qui m'échappe ? est-ce elle qui m'évite ?
 Taïse , demeurez ; vous connaissez trop bien
 Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien.
 Vous savez si je l'aime , & si je l'ai servie ,
 Si j'attends , d'un regard , le destin de ma vie.
 Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
 Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir.
 Je hais ces vains respects , cette reconnaissance,
 Que sa froideur timide oppose à ma constance.
 Le plus léger délai m'est un cruel refus ;
 Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
 C'est en vain qu'à la France , à son Maître fidelle ,
 Elle étale , à mes yeux , le faste de son zèle.
 Il est tems que tout cède à mon amour , à moi ,
 Qu'elle trouve , en moi seul , sa patrie & son Roi.
 Elle me doit la vie , & jusqu'à l'honneur même ;
 Et moi , je lui dois tout , puisque c'est moi qui l'aime.
 Unis par tant de droits , c'est trop nous séparer ;
 L'autel est prêt , j'y cours ; allez l'y préparer.*



S C È N E I V.

LE DUC, LISOIS.

L I S O I S.

S E I G N E U R, songez-vous bien que, de cette journée,
Peut-être de l'Etat dépend la destinée?

L E D U C.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir son époux.

L I S O I S.

L'ennemi s'avançait, & n'est pas loin de nous.

L E D U C.

Je l'attends, sans le craindre, & je vais le combattre.

Crois-tu que ma faiblesse ait pu jamais m'abbattre?

Penses-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,

De la gloire, en mon âme, ait étouffé l'ardeur?

Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire:

Elle a sur moi, sans doute, un souverain empire,

Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu.

Ah! trop sévère ami, que me reproches-tu?

Non, ne me juge point avec tant d'injustice.

Est-il quelque Français que l'amour avilisse?

Amans, aimés, heureux, ils vont tous aux combats,

Et, du sein du bonheur, ils volent au trépas.

Je mourrai digne, au moins, de l'ingrate que j'aime.

L I S O I S.

Que mon Prince, plutôt, soit digne de lui-même.

Le salut de l'Etat m'occupait en ce jour;

Je vous parle du vôtre, & vous parlez d'amour!

424 *LE DUC DE FOIX,*

*Seigneur , des ennemis j'ai visité l'armée ;
 Déjà , de tous côtés , la nouvelle est semée ,
 Que Vamir , votre frère , est armé contre nous.
 Je fais que , dès long-tems , il s'éloigna de vous.
 Vamir ne m'est connu que par la renommée ;
 Mais si , par le devoir , par la gloire animée ,
 Son âme écoute encor ces premiers sentimens
 Qui l'attachaient à vous , dans la fleur de vos ans ,
 Il peut vous ménager une paix nécessaire ;
 Et mes soins. . . .*

LE DUC.

*Moi , devoir quelque chose à mon frère !
 Près de mes ennemis mendier sa faveur !
 Pour le haïr , sans doute , il en coûte à mon cœur.
 Je n'ai point oublié notre amitié passée ;
 Mais , puisque ma fortune est par lui traversée ,
 Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi ,
 Qu'il reste au milieu d'eux , qu'il serve sous un Roi.
 Je ne veux rien de lui.*

L I S O I S.

*Votre fière constance ,
 D'un Monarque irrité brave trop la vengeance.*

LE DUC.

*Quel Monarque ? un fantôme , un Prince efféminé ,
 Indigne de sa race , esclave couronné ,
 Sur un trône avili soumis aux loix d'un Maire.
 De Pepin , son tyran , je crains peu la colère ;
 Je déteste un sujet qui croit m'intimider ,
 Et je méprise un Roi qui n'ose commander :*

*Puisqu'il laisse usurper sa grandeur souveraine ,
Dans mes Etats , au moins , je soutiendrai la mienne.
Ce cœur est trop altier pour adorer les loix
De ce Maire insolent , l'oppresser de ses Rois ;
Et Clovis , que je compte au rang de mes ancêtres ,
N'apprit point à ses fils à remper sous des maîtres.
Les Arabes , du moins , s'arment pour me venger ,
Et , tyran pour tyran , j'aime mieux l'étranger.*

L I S O I S.

*Vous haïssez un Maire , & votre haine est juste ;
Mais ils ont des Français sauvé l'Empire auguste ,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer ;
Cette triste alliance a de quoi m'alarmer ;
Nous préparons , peut-être , un avenir horrible.
L'exemple de l'Espagne est honteux & terrible ;
Ces brigands Africains sont des tyrans nouveaux ,
Qui font servir nos mains à creuser nos tombeaux.
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence ?*

L E D U C.

Non , je ne peux jamais implorer qui m'offense.

L I S O I S.

Mais vos vrais intérêts oubliés trop long-tems...

L E D U C.

Mes premiers intérêts sont mes ressentimens.

L I S O I S.

Ah ! vous écoutez trop l'amour & la colère.

L E D U C.

Je le fais , je ne peux fléchir mon caractère.

*On le peut , on le doit : je ne vous flatte pas ;
Mais , en vous condamnant , je suivrai tous vos pas.
Il faut à son ami montrer son injustice ,
L'éclairer , l'arrêter au bord du précipice ;
Je l'ai dû , je l'ai fait , malgré votre courroux :
Vous y voulez tomber ; & j'y cours avec vous.*

L E D U C.

Ami , que m'as-tu dit ?

L I S O I S.

*Ce que j'ai dû vous dire.
Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.
Quel parti prendrez-vous ?*

L E D U C.

*Quand mes brûlans desirs
Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs ;
Quand l'ingrate Amélie , à son devoir rendue ,
Aura remis la paix dans cette âme éperdue ;
Alors j'écouterai tes conseils généreux.
Mais , jusqu'à ce moment , sais-je ce que je veux ?
Tant d'agitations , de tumultes , d'orages ,
Ont sur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti ? Puis-je avoir un dessein ?
Allons près du tyran qui seul fait mon destin.
Que l'ingrate , à son gré , décide de ma vie ,
Et nous déciderons du sort de la patrie.*

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE FOIX, *seul.*

O S E R A - T - E L L E encor refuser de me voir ?
- Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon desespoir ?
Ah ! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire.
Ame superbe & faible ! esclave volontaire !
Cours aux pieds de l'ingrate abbaïsser ton orgueil ;
Vois tes jours dépendans d'un mot & d'un coup-d'œil.
Lâche , consume-les dans l'éternel passage
Du dépit aux respects , & des pleurs à la rage.
Pour la dernière fois je prétends lui parler.
Allons. . . .

S C È N E I I.

LE DUC ; AMÉLIE , & TAISE ,
dans le fond.

A M É L I E.

J' E S P E R E encor , & tout me fait trembler.
Vamir tenterait-il une telle entreprise ?
Que de dangers nouveaux ! Ah ! que vois-je , Taïse ?

L E D U C.

*J'ignore quel objet attire ici vos pas ;
Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas.
Quoi ! vous les détournez ! Quoi ! vous voulez encore
Insulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore ;
Et , de la tyrannie exerçant le pouvoir ,
Nourrir votre fierté de mon vain désespoir ?
C'est à ma triste vie ajoûter trop d'alarmes ,
Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes ,
Et qui me tiendront lieu de malheur & d'affront ,
S'ils ne sont par vos mains attachés sur mon front ,
Si votre incertitude , alarmant mes tendresses ,
Peut encor démentir la foi de vos promesses.*

A M É L I E.

*Je ne vous promis rien , vous n'avez point ma foi ;
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.*

L E D U C.

Quoi ! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage !

A M É L I E.

*D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage ;
Et , sans chercher ce rang , qui ne m'était pas dû ,
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même ,
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême ;
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux ,
Présenté par vos mains , éblouirait mes yeux.
Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence :
Je vais vous offenser , je me fais violence :
Mais , réduite à parler , je vous dirai , Seigneur ,
Que l'amour de mes Rois est gravé dans mon cœur.*

*Votre sang est auguste , & le mien est sans crime ;
Il coula pour l'Etat , que l'étranger opprime.
Cominge , mon ayeul , dans mon cœur a transmis
La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
Et sa fille jamais n'acceptera pour maître
L'ami de nos tyrans , quelque grand qu'il puisse être.
Voilà les sentimens que son sang m'a tracés ,
Et , s'ils vous font rougir , c'est vous qui m'y forcez ,*

L E D U C.

*Je suis , je l'avoûrai , surpris de ce langage ;
Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage ,
Et n'avais pas prévu que le sort en courroux ,
Pour m'accabler d'affronts , dût se servir de vous.
Vous avez fait , Madame , une secrette étude
Du mépris , de l'insulte , & de l'ingratitude ;
Et votre cœur enfin , lent à se déployer ,
Hardi par ma faiblesse , a paru tout entier.
Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque ,
Tant d'amour pour l'Etat , & tant de politique ;
Mais vous qui m'outragez , me connaissez-vous bien ?
Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?
M'osez-vous reprocher une heureuse alliance ,
Qui fait ma sûreté , qui soutient ma puissance ,
Sans qui vous gémiriez dans la captivité ,
A qui vous avez dû l'honneur , la liberté ?
Est-ce donc là le prix de vous avoir servie ?*

A M É L I E.

*Oui , vous m'avez sauvée ; oui , je vous dois la vie ;
Mais de mes tristes jours ne puis-je disposer ?
Me les conserviez-vous pour les tyranniser ?*

Je deviendrai tyran , mais moins que vous , cruelle ;
Mes yeux lisent trop bien dans votre âme rebelle.
Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons ;
Je vois mon déshonneur , je vois vos trahisons.
Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère ,
Redoutez mon amour , tremblez de ma colère :
C'est lui seul , désormais , que mon bras va chercher ;
De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher ;
Et , si dans les horreurs du sort qui nous accable ,
De quelque joie encor ma fureur est capable ,
Je la mettrai , perfide , à vous désespérer.

A M É L I E.

Non , Seigneur : la raison saura vous éclairer ;
Non : votre âme est trop noble , elle est trop élevée ,
Pour opprimer ma vie , après l'avoir sauvée.
Mais , si votre grand cœur s'avilissait jamais ,
Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits ,
Sachez que ces bienfaits , vos vertus , votre gloire ,
Plus que vos cruautés , vivront dans ma mémoire.
Je vous plains , vous pardonne , & veux vous respecter.
Je vous ferai rougir de me persécuter ;
Et je conserverai , malgré votre menace ,
Une âme sans courroux , sans crainte , & sans audace.

L E D U C.

Arrêtez , pardonnez aux transports égarés ,
Aux fureurs d'un amant , que vous désespérez.
Je vois trop qu'avec vous *Lisais* d'intelligence ,
D'une cour qui me haït embrasse la défense ;

Que vous voulez tous deux m'unir à votre Roi,
Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
Vos discours sont les siens. Ah ! parmi tant d'alarmes,
Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
Pour gouverner mon cœur , l'affervir , le changer ,
Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger ?
Aimez ; il suffira d'un mot de votre bouche.

A M É L I E.

Je ne vous cache point que du soin qui me touche
A votre ami , Seigneur , mon cœur s'était remis.
Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient ;
Vous les faites couler ; que vos mains les essuient :
Devenez assez grand pour apprendre à dompter
Des feux que mon devoir me force à rejeter.
Laissez-moi toute entière à la reconnoissance.

L E D U C.

Ainsi le seul *Lisois* a votre confiance !
Mon outrage est connu , je fais vos sentimens.

A M É L I E.

Vous les pourrez , Seigneur , connaître avec le tems ;
Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre ,
Ni de les condamner , ni même de vous plaindre.
Du généreux Lisois j'ai recherché l'appui ;
Imitez sa grande âme , & pensez comme lui.



S C È N E III.

LE DUC, *seul.*

EH bien ! c'en est donc fait ; l'ingrate , la parjure ,
 A mes yeux , sans rougir , étale mon injure ;
 De tant de trahisons l'abîme est découvert.
 Je n'avais qu'un ami , c'est lui seul qui me perd.
 Amitié , vain fantôme , ombre que j'ai chérie ,
 Toi qui me consolais des malheurs de ma vie ,
 Bien que j'ai trop aimé , que j'ai trop méconnu ,
 Trésor cherché sans cesse , & jamais obtenu ;
 Tu m'as trompé , cruelle ! autant que l'amour même ;
 Et maintenant , pour prix de mon erreur extrême ,
 Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer ,
 Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
 Le voilà , cet ingrat , qui , fier de son parjure ,
 Vient encor , de ses mains , déchirer ma blessure .

S C È N E IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

A Vos ordres , Seigneur , vous me voyez rendu.
 D'où vient , sur votre front , ce chagrin répandu ?
 Votre âme aux passions long-tems abandonnée ,
 A-t-elle en liberté pesé sa destinée ?

LE DUC.

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel est le projet où vous vous arrêtez ?

LE DUC.

*D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités ,
De sentir mon malheur , & d'apprendre à connaître
La perfide amitié d'un rival & d'un traître.*

LISOIS.

Comment ?

LE DUC.

C'en est assez.

LISOIS.

C'en est trop entre nous.

Ce traître , quel est-il ?

LE DUC.

Me le demandez-vous ?

*De l'affront inouï qui vient de me confondre ,
Quel autre était instruit , quel autre en doit répondre ?
Je fais trop qu'Amélie ici vous a parlé ;
En vous nommant à moi , l'infidelle a tremblé.
Vous affectez , sur elle , un odieux silence ,
Interprète muet de votre intelligence.
Je ne sais qui des deux je dois plus détester.*

LISOIS.

Vous sentez-vous capable au moins de m'écouter ?

LE DUC.

Je le veux.

Th. Tome III.

T

Pensez-vous que j'aime encor la gloire ?
M'estimez-vous encore , & pouvez-vous me croire ?

L E D U C.

Oui , jusqu'à ce moment , je vous crus vertueux ,
Je vous crus mon ami.

L I S O I S.

Ces titres précieux

*Ont été , jusqu'ici , la règle de ma vie ;
Mais vous , méritez-vous que je me justifie ?
Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur ,
Avant que , de sa vie heureux libérateur ,
Vous eussiez , par vos soins , par cet amour sincère ,
Sur-tout par vos bienfaits , tant de droits de lui plaire.
Moi , plus soldat que tendre , & dédaignant toujours
Ce grand art de séduire , inventé dans les Cours ,
Ce langage flatteur , & souvent si perfide ,
Peu fait pour mon esprit peut-être trop rigide ;
Je lui parlai d'hymen ; & ce nœud respecté ,
Reserré par l'estime , & par l'égalité ,
Pouvait lui préparer des destins plus propices ,
Qu'un rang plus élevé , mais sur des précipices.
Hier , avec la nuit , je vins dans vos remparts ;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes ;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes ;
Et je me suis vaincu , sans rendre de combats ;
J'ai fait valoir vos feux , que je n'approuve pas.
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire ,
L'éclat de votre rang , celui de votre gloire ,*

Sans cacher vos défauts, vantant votre vertu ;
Et, pour vous, contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, & je me rends justice ;
Et, si ce n'est assez d'un pareil sacrifice ,
S'il est quelque rival qui vous ose outrager ,
Tout mon sang est à vous, & je cours vous venger.

L E D U C.

*Que tout ce que j'entends t'élève & m'humilie !
Ah ! tu devais, sans doute, adorer Amélie ;
Mais qui peut commander à son cœur enflammé ?
Non, tu n'as pas vaincu ; tu n'avais point aimé.*

L I S O I S.

J'aimais ; & notre amour suit notre caractère.

L E D U C.

*Je ne peux t'imiter : mon ardeur m'est trop chère.
Je t'admire, avec honte ; il le faut avouer.
Mon cœur*

L I S O I S.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer ;
Et, si vous me devez quelque reconnaissance ,
Faites votre bonheur ; il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié ;
*La suite, croyez-moi, peut en être funeste ,
Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste.*
*Je prévois que bientôt on verra réunis
Les débris dispersés de l'Empire des Lys.
Chaque jour nous produit un nouvel adversaire ,
Hier le Béarnois, aujourd'hui votre frère.*

T ij

436 *LE DUC DE FOIX,*

*Le pur sang de Clovis est toujours adoré ;
Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
Les rameaux divisés , & courbés par l'orage ,
Plus unis & plus beaux , soient notre unique ombrage ,
Vous , placé près du trône , à ce trône attaché ,
Si les malheurs des tems vous en ont arraché ,
A des nœuds étrangers s'il fallut vous résoudre ,
L'intérêt , qui les forme , a droit de les dissoudre.
On pourrait balancer , avec dextérité ,
Des Maires du Palais la fière autorité ;
Et bientôt , par vos mains , leur puissance affaiblie*

L E D U C.

*Je le souhaite , au moins ; mais crois-tu qu'Amélie ,
Dans son cœur amolli , partagerait mes feux ,
Si le même parti nous unissait tous deux ?
Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?*

L I S O I S.

*Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire ;
Mais qu'importent , pour vous , ses vœux & ses desseins ?
Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins ?
Lorsque le grand Clovis , aux champs de la Touraine ,
Détruisit les vainqueurs de la grandeur Romaine ,
Quand son bras arrêta , dans nos champs inondés ,
Des Ariens sanglans les torrens débordés ,
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse ?
Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse ?
Mon bras , contre un rival , est prêt à vous servir ;
Je voudrais faire plus , je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour , on craint trop son amorce ;
C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force ;*

C'est nous qui, sous son nom, troublons notre repos ;
 Il est tyran du faible, esclave du héros.
 Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne ,
Sur le sang de nos Rois souffrirez-vous qu'il règne ?
 Vos autres ennemis par vous sont abbattus ;
 Et vous devez , en tout , l'exemple des vertus.

L E D U C.

Le sort en est jeté , je ferai tout pour elle.
 Il faut bien , à la fin , désarmer la cruelle.
 Ses loix seront mes loix : son Roi sera le mien ;
 Je n'aurai de parti , de maître que le sien.
 Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie ,
 Avec mes ennemis je me réconcilie.
 Je lirai dans ses yeux mon sort & mon devoir.
 Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.
Je n'ai point de rival , j'avais tort de me plaindre ;
Si tu n'es point aimé , quel mortel ai-je à craindre ?
Qui pourrait , dans ma Cour , avoir poussé l'orgueil
Jusqu'à laisser , vers elle , échapper un coup-d'œil ?
 Enfin , plus de prétexte à ses refus injustes ;
 Raison , gloire , intérêt , & tous ces droits augustes
 Des Princes de mon sang , & de mes Souverains ,
 Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
 Du Roi , puisqu'il le faut , soutenons la couronne ;
 La vertu le conseille , & la beauté l'ordonne.
 Je veux , entre tes mains , dans ce fortuné jour ,
 Sceller tous les sermens que je fais à l'amour.
 Quant à mes intérêts , que toi seul en décide.

L I S O I S.

Souffrez donc , près du Roi , que mon zèle me guide.

438 *LE DUC DE FOIX,*
Peut-être il eût fallu que ce grand changement
Ne fût dû qu'au héros , & non pas à l'amant ;
Mais , si d'un si grand cœur une femme dispose ,
L'effet en est trop beau , pour en blâmer la cause ;
Et mon cœur , tout rempli de cet heureux retour ,
Bénit votre faiblesse , & rend grâce à l'amour.

S C È N E V.

LE DUC, LISOIS, un Officier.

L'OFFICIER.

S E I G N E U R , auprès des murs les ennemis paraissent ;
On prépare l'assaut , le tems , les périls pressent :
Nous attendons votre ordre.

LE DUC.

*Eh bien ! cruels destins ,
Vous l'emportez sur moi , vous trompez mes desseins ;
Plus d'accord , plus de paix ; je vole à la victoire ;
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne suis pas en peine , ami , de résister
Aux téméraires mains qui m'osent insulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore ,
Je n'en redoute qu'un ; c'est celui que j'adore.*

Fin du second Acte.

A C T E III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

L E D U C.

*La victoire est à nous , vos soins l'ont assurée.
Vous avez su guider ma jeunesse égarée.
Lisois m'est nécessaire aux conseils , aux combats ,
Et c'est à sa grande âme à diriger mon bras.*

L I S O I S.

*Prince , ce feu guerrier qu'en vous on voit paraître ,
Sera maître de tout , quand vous en serez maître :
Vous l'avez pu régler , & vous avez vaincu.
Ayez , dans tous les tems , cette heureuse vertu :
L'effet en est illustre , autant qu'il est utile.
Le faible est inquiet ; le grand-homme est tranquile.*

L E D U C.

*Ah ! l'amour est-il fait pour la tranquillité ?
Mais ce chef inconnu , sur nos remparts monté ,
Qui tint seul si long-tems la victoire en balance ,
Qui m'a rendu jaloux de sa haute vaillance ,
Que devient-il ?*

T iv

L I S O I S.

*Seigneur , environné de morts ,
Il a seul repoussé nos plus puissans efforts.
Mais , ce qui me confond , & qui doit vous surprendre ,
Pouvant nous échapper , il est venu se rendre ;
Sans vouloir se nommer , & sans se découvrir ,
Il accusait le ciel , & cherchait à mourir.
Un seul de ses suivans auprès de lui partage
La douleur qui l'accable , & le sort qui l'outrage.*

L E D U C.

*Quel est donc , cher ami , ce chef audacieux ,
Qui , cherchant le trépas , se cachait à nos yeux ?
Son casque était fermé. Quel charme inconcevable ,
Quand je l'ai combattu , le rendait respectable ?
Un je ne fais quel trouble en moi s'est élevé :
Soit que ce triste amour , dont je suis captivé ,
Sur mes sens égarés répandant sa tendresse ,
Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse ,
Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions ,
Par la molle douceur de ses impressions ;
Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
Parle encore , en secret , au cœur qui l'a trahie ,
Ou que le trait fatal , enfoncé dans ce cœur ,
Corrompe , en tous les tems , ma gloire & mon bonheur.*

L I S O I S.

*Quant aux traits dont votre âme a senti la puissance ;
Tous les conseils sont vains , agréez mon silence.
Mais ce sang des Français , que nos mains font couler ,
Mais l'Etat , la patrie , il faut vous en parler.*

*Vos nobles sentimens peuvent encor paraître :
 Il est beau de donner la paix à votre maître.
 Son égal aujourd'hui , demain dans l'abandon ,
 Vous vous verriez réduit à demander pardon.
 Sûr enfin d'Amélie , & de votre fortune ,
 Fondez votre grandeur sur la cause commune ,
 Ce guerrier , quel qu'il soit , remis entre vos mains ,
 Pourra servir lui-même à vos justes desseins :
 De cet heureux moment saisissons l'avantage.*

L E D U C.

*Ami , de ma parole Amélie est le gage ;
 Je la tiendrai : je vais , de ce même moment ,
 Préparer les esprits à ce grand changement.
 A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent ;
 La gloire , l'hyménée , & la paix me couronnent ;
 Et , libre des chagrins où mon cœur fut noyé ,
 Je dois tout à l'amour , & tout à l'amitié.*

S C È N E I I.

L I S O I S ; V A M I R , É M A R ,
dans le fond du théâtre.

L I S O I S.

*J'E me trompe , ou je vois ce captif qu'on amène ;
 Un des siens l'accompagne ; il se soutient à peine ;
 Il paraît accablé d'un désespoir affreux.*

T v

V A M I R.

Où suis-je ? où vais-je ? ô ciel !

L I S O I S.

*Chevalier généreux ,**Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire ,**Où l'on n'abuse point d'une faible victoire ,**Où l'on sait respecter de braves ennemis :**C'est en de nobles mains que le sort vous a mis.**Ne puis-je vous connaître ? & faut-il qu'on ignore**De quel grand prisonnier le Duc de Foix s'honore ?*

V A M I R.

*Je suis un malheureux , le jouet des destins ,**Dont la moindre infortune est d'être entre vos mains.**Souffrez qu'au Souverain de ce séjour funeste**Je puisse , au moins , cacher un sort que je déteste ;**Me faut-il des témoins encor de mes douleurs ?**On apprendra trop tôt mon nom & mes malheurs.*

L I S O I S.

*Je ne vous presse point , Seigneur ; je me retire ;**Je respecte un chagrin dont votre cœur soupire.**Croyez que vous pourrez retrouver , parmi nous ,**Un destin plus heureux & plus digne de vous.*

S C È N E I I I.

V A M I R , É M A R.

V A M I R.

*U*N destin plus heureux ! mon cœur en désespère :
J'ai trop vécu.

É M A R.

*Seigneur, dans un sort si contraire ,
Rendez grâces au ciel , de ce qu'il a permis
Que vous soyez tombé sous de tels ennemis ,
Non sous le joug affreux d'une main étrangère.*

V A M I R.

Qu'il est dur, bien souvent , d'être aux mains de son frère !

É M A R.

*Mais , ensemble élevés , dans des tems plus heureux ,
La plus tendre amitié vous unissait tous deux.*

V A M I R.

*Il m'aimait autrefois , c'est ainsi qu'on commence :
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance.
Il ne sait pas encor ce qu'il me fait souffrir ,
Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.*

É M A R.

*Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.*

V A M I R.

*Non , la vengeance , ami , n'entra point dans mon cœur ;
Qu'un soin trop différent égara ma valeur !*

T vj

444 *LE DUC DE FOIX,*

*Juste ciel ! est-il vrai ce que la renommée
Annonçait , dans la France , à mon âme alarmée ?
Est-il vrai qu'Amélie , après tant de sermens ,
Ait violé la foi de ses engagements ?
Et pour qui ? juste ciel ! ô comble de l'injure !
O nœuds du tendre amour ! ô loix de la nature !
Liens sacrés des cœurs , êtes-vous tous trahis ?
Tous les maux , dans ces lieux , sont sur moi réunis.
Frère injuste , cruel !*

É M A R.

*Vous disiez qu'il ignore
Que , parmi tant de biens , qu'il vous enlève encore ,
Amélie , en effet , est le plus précieux ;
Qu'il n'avait jamais su le secret de vos feux.*

V A M I R.

*Elle le fait , l'ingrate ! elle fait que ma vie ,
Par d'éternels sermens , à la sienne est unie ;
Elle sait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer ,
Quand le Maure enleva mon unique espérance :
Et je n'ai pu , sur eux , achever ma vengeance !
Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu !
Il jouit des malheurs dont je suis confondu.
Que! est donc , en ces lieux , le dessein qui m'entraîne ?
La consolation , trop funeste & trop vaine ,
De faire , avant ma mort , à ses traîtres appas ,
Un reproche inutile , & qu'on n'entendra pas !
Allons ; je périrai , quoi que le ciel décide ,
Fidèle au Roi , mon maître , & même à la perfide.*

*Peut-être , en apprenant ma constance & mon sort ,
Dans les bras de mon frère , elle plaindra ma mort.*

É M A R.

Cachez vos sentimens ; c'est lui qu'on voit paraître.

V A M I R.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître ?

S C È N E I V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, ÉMAR.

L E D U C.

*C'E mystère m'irrite ; & je prétends savoir
Quel guerrier les destins ont mis en mon pouvoir :
Il semble , avec horreur , qu'il détourne la vue.*

V A M I R.

*O lumière du jour ! pourquoi m'es-tu rendue ?
Te verrai-je ? infidèle ! en quels lieux ? à quel prix ?*

L E D U C.

Qu'entends-je ? & quels accens ont frappé mes esprits ?

V A M I R.

M'as-tu pu méconnaître ?

L E D U C.

Ah , Vamir ! ah , mon frère !

V A M I R.

*Ce nom jadis si cher , ce nom me désespère.
Je ne le suis que trop , ce frère infortuné ,
Ton ennemi vaincu , ton captif enchaîné.*

LE DUC.

*Tu n'es plus que mon frère , & mon cœur te pardonne ;
Mais , je te l'avoûrai , ta cruauté m'étonne.*

*Si ton Roi me poursuit , Vamir , était-ce à toi
A brigner , à remplir cet odieux emploi ?
Que t'ai-je fait ?*

V A M I R.

*Tu fais le malheur de ma vie :
Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.*

LE DUC.

De nos troubles civils quels effets malheureux !

V A M I R.

Les troubles de mon cœur sont encor plus affreux.

LE DUC.

*J'eusse aimé , contre un autre , à montrer mon courage,
Vamir , que je te plains !*

V A M I R.

*Je te plains davantage ,
De haïr ton pays , de trahir , sans remords ,
Et le Roi , qui t'aimait , & le sang dont tu sors.*

LE DUC.

*Arrête , épargne-moi l'infâme nom de traître ;
A cet indigne mot je m'oublîrais peut-être.
Non , mon frère , jamais je n'ai moins mérité
Le reproche odieux de l'infidélité.*

*Je suis prêt à donner à nos tristes provinces ,
A la France sanglante , au reste de nos Princes ,
L'exemple auguste & saint de la réunion ,
Après l'avoir donné de la division.*

V A M I R.

Toi, tu pourrais....

L E D U C.

*Ce jour, qui semble si funeste,
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.*

V A M I R.

Ce jour est trop horrible.

L E D U C.

Il va combler mes vœux.

V A M I R.

Comment ?

L E D U C.

Tout est changé ; ton frère est trop heureux.

V A M I R.

*Je le crois : on disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné, (car c'est ainsi qu'on aime)
Ton cœur, depuis trois mois, s'occupait tout entier.*

L E D U C.

*J'aime ; oui, la renommée a pu le publier ;
Oui, j'aime avec fureur. Une telle alliance
Semblait, pour mon bonheur, attendre ta présence.
Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.
(A sa suite.)**Allez, & dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés, par le destin, dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendart,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.*

(*A Vamir.*)

Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie ;
 Pour me justifier , il suffit qu'on la voie.

V A M I R.

Cruel ! . . . elle vous aime ?

L E D U C.

Elle le doit du moins :

Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins ;
 Il n'en est plus , je veux que rien ne nous sépare.

V A M I R.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !
 Ecoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?
 Me connais-tu ? fais-tu ce que j'*osais* tenter ?
 Dans ces funestes lieux fais-tu ce qui m'amène ?

L E D U C.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.

S C È N E V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

A M É L I E.

C I E L ! *qu'est-ce que je vois ? Je me meurs.*

L E D U C.

Ecoutez.

*Mon bonheur est venu de nos calamités ;
 J'ai vaincu ; je vous aime , & je retrouve un frère :
 Sa présence , à mes yeux , vous rend encor plus chère :*

Et vous, mon frère, & vous, soyez ici témoin,
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre *reproche*, ou bien votre prière,
Le *généreux Lisois*, le Roi, la France entière,
Demanderaient ensemble, & qu'ils n'obtiendraient pas,
Soumis & subjugué, je l'offre à ses appas.
De l'ennemi des Rois vous avez craint l'hommage.
Vous aimez, vous servez une Cour qui m'outrage ;
Eh bien ! il faut céder ; vous disposez de moi ;
Je n'ai plus d'alliés ; je suis à votre Roi.
L'amour qui, malgré vous, nous a faits l'un pour l'autre,
Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.
Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la Cour un si grand changement.
Soyez libre, partez ; & de mes sacrifices
Allez offrir au Roi les heureuses prémices.
Puisse-je, à ses genoux, présenter aujourd'hui
Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
Qui, d'un Prince ennemi, fait un sujet fidèle,
Changé par ses regards, & vertueux par elle !

V A M I R, à part.

Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler !

(*A Amélie.*)

Prononcez notre arrêt, Madame, il faut parler.

L E D U C.

Eh quoi ! vous demeurez interdite & muette !

De mes soumissions êtes-vous satisfaite ?

Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux ?

Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle est à vous :

450 *L E D U C D E F O I X ,*

Un mot peut me l'ôter : la fin m'en sera chère.

Je vivais pour vous seule , & mourrai pour vous plaire.

A M É L I E.

Je demeure éperdue , & tout ce que je vois

Laisse à peine , à mes sens , l'usage de la voix.

Ah ! Seigneur , si votre âme , en effet attendrie ,

Plaint le sort de la France , & chérit la patrie ,

Un si noble dessein , des soins si vertueux ,

Ne seront point l'effet du pouvoir de mes yeux :

Ils auront , dans vous-même , une source plus pure.

Vous avez écouté la voix de la nature ;

L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

L E D U C.

Non , tout est votre ouvrage , & c'est-là mon malheur.

Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.

Accablez-moi de honte , accusez-moi , n'importe.

Dussé-je vous déplaire , & forcer votre cœur ,

L'autel est prêt , venez.

V A M I R.

Vous osez !

A M É L I E.

Non , Seigneur.

Avant que je vous cède , & que l'hymen nous lie ,

Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.

Le sort met entre nous un obstacle éternel.

Je ne puis être à vous.

L E D U C.

Vamir ! . . . ingrate ! . . . ah ciel !

C'en est donc fait... Mais , non... mon cœur fait se contraindre

Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre :

Je vous rends *trop* justice ; & ces séductions ,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions ,
L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse ,
Ce poison préparé des mains de l'artifice ,
Sont les *effets d'un charme* aussi trompeur que vain ,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
Je suis libre par vous : cet art , que je déteste ,
Cet art qui m'enchaîna , brise un joug si funeste :
Et je ne prétends pas , indignement épris ,
Rougir devant mon frère , & souffrir des mépris.
Montrez-moi seulement ce rival qui se cache ;
Je lui cède , avec joie , un poison qu'il m'arrache.
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir ,
Perfide ! & c'est ainsi que je dois vous punir.

A M É L I E.

Je devrais seulement vous quitter & me taire ;
Mais je suis accusée , & ma gloire m'est chère.
Votre frère est présent ; & mon honneur blessé
Doit repousser les traits dont il est offensé.
Pour un autre que vous ma vie est destinée ;
Je vous en fais l'aveu , je m'y vois condamnée.
Oui , j'aime ; & je serais indigne , devant vous ,
De celui que mon cœur s'est promis pour époux ,
Indigne de l'aimer , si , par ma complaisance ,
J'avais , à votre amour , laissé quelque espérance.
Vous avez regardé ma liberté , ma foi ,
Comme un bien de conquête , & qui n'est plus à moi.
Je vous devais beaucoup ; mais une telle offense
Ferme , à la fin , mon cœur à la reconnaissance.

452 *LE DUC DE FOIX,*

Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
A mes yeux indignés, ne sont plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés.
J'ai voulu votre estime, & vous me la devez.

L E D U C.

Je vous dois ma colère, & sachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc ! vous attendiez, pour oser m'accabler,
Que *Vamir* fût présent, & me vît immoler ?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
Allez, je le croirais l'auteur de mon injure,
Si Mais il n'a point vu vos funestes appas ;
Mon frère, trop heureux, ne vous connaissait pas.
Nommez donc mon rival ; mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais : mon cœur ne peut feindre long-tems.
Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans ;
Et ma main, sur sa cendre, à votre main donnée,
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je fais trop qu'on a vu, lâchement abusés,
Pour des mortels obscurs, des Princes méprisés ;
Et mes yeux perceront, dans la foule inconnue,
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

V A M I R.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

L E D U C.

Et pourquoi, vous, mon frère, osez-vous l'excuser ?

Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! à ce piège affreux ma foi serait livrée !
Tremblez.

V A M I R.

Moi , que je tremble ? ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
J'ai forcé trop long-tems mes transports au silence.
Connais-moi donc , barbare , & remplis ta vengeance ;
Connais un désespoir à tes fureurs égal.
Frappe , voilà mon cœur , & voilà ton rival.

L E D U C.

Toi , cruel ! toi , *Vamir* !

V A M I R.

Oui , depuis deux années ,
L'amour le plus secret , a joint nos destinées.
C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
Le seul bien , sur la terre , où j'ai pu m'attacher.
Tu fais , depuis trois mois , les horreurs de ma vie.
Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
Par tes égaremens juge de mes transports.
Nous puisâmes tous deux , dans ce sang dont je fors ,
L'excès des passions qui dévorent une âme ;
La nature , à tous deux , fit un cœur tout de flamme.
Mon frère est mon rival , & je l'ai combattu.
J'ai fait taire le sang , peut-être la vertu.
Furieux , aveuglé , plus jaloux que toi-même ,
J'ai couru , j'ai volé , pour t'ôter ce que j'aime ;
Rien ne m'a retenu , ni tes superbes tours ,
Ni le peu de soldats que j'avais pour secours ,

454 *LE DUC DE FOIX,*

Ni le lieu , ni le tems , ni sur-tout ton courage ;
 Je n'ai vu que ma flamme , & ton feu qui m'outrage ;
 L'amour fut , dans mon cœur , plus fort que l'amitié ;
 Sois cruel comme moi , punis-moi sans pitié :
 Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête ,
 Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
 A la face des cieux je lui donne ma foi ;
 Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
 Frappe , & qu'après ce coup ta cruauté jalouse
 Traîne au pied des autels ta sœur , & mon épouse.
 Frappe , dis-je : oses-tu ?

L E D U C.

Traître , c'en est assez.

Qu'on l'ôte de mes yeux ; soldats , obéissez.

A M É L I E.

(*Aux soldats.*)

(*Au Duc.*)

Nbn , demeurez , cruels ! ... Ah ! Prince , est-il possible
 Que la nature en vous trouve une âme inflexible ?
 Seigneur !

V A M I R.

Vous , le prier ? plaignez-le plus que moi.
 Plaignez-le ; il vous offense , il a trahi son Roi.
 Va , je suis , dans ces lieux , plus puissant que toi-même ;
 Je suis vengé de toi : l'on te haït , & l'on m'aime.

A M É L I E.

(*A Vamir.*)

(*Au Duc.*)

Ah , cher Prince ! ... Ah , Seigneur , voyez à vos genoux...

L E D U C.

(*Aux soldats.*)

(*A Amélie.*)

Qu'on m'en réponde , allez. Madame , levez-vous.
 Vos prières , vos pleurs , en faveur d'un parjure ,

Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
 Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
 Mais , perfide , croyez que je mourrai vengé.
 Adieu : si vous voyez les effets de ma rage ,
 N'en accusez que vous , nos maux sont votre ouvrage.

A M É L I E.

Je ne vous quitte pas ; écoutez-moi , Seigneur.

L E D U C.

Eh bien ! achevez donc de déchirer mon cœur :
 Parlez.

S C È N E V I.

LE DUC, VAMIR, AMELIE, LISOIS,
 un Officier, &c.

L I S O I S.

J'ALLAIS partir : un peuple téméraire
 Se soulève , en tumulte , au nom de votre frère.
 Le désordre est par-tout : vos soldats consternés
 Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
 Et , pour comble de maux , vers la ville alarmée
 L'ennemi , rassemblé , fait marcher son armée.

L E D U C.

Allez , cruelle ! allez ; vous ne jouirez pas
 Du fruit de votre haine , & de vos attentats :
 Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.

(*A l'Officier.*)

(*A Lisois.*)

Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

S C È N E VII.

V A M I R, L I S O I S.

L I S O I S.

LE seriez-vous, Seigneur ? Auriez-vous démenti
 Le sang de ces héros dont vous êtes sorti ?
 Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
 Et les droits de la guerre, & ceux de la nature ?
 Un Prince, à cet excès, pourrait-il s'oublier ?

V A M I R.

Non : mais suis-je réduit à me justifier ?
Lisois, ce peuple est juste ; il t'apprend à connaître
 Que mon frère est rebelle, & *qu'il trahit son maître.*

L I S O I S.

Ecoutez ; ce serait le comble de mes vœux,
 De pouvoir, aujourd'hui, vous réunir tous deux,
 Je vois, avec regret, la France désolée,
 A nos dissensions la nature immolée,
 Sur nos communs débris *l'Africain* élevé,
 Menaçant cet État par nous-même énervé.
 Si vous avez un cœur digne de votre race,
 Faites, au bien public, servir votre disgrâce.
 Rapprochez les partis ; unissez-vous à moi,
 Pour calmer votre frère, & fléchir votre Roi,
 Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

V A M I R.

Ne vous en flattez pas : vos soins sont inutiles.

Si

Si la discorde seule avait armé mon bras ,
Si la guerre & la haine avaient conduit mes pas ,
Vous pourriez espérer de réunir deux frères ,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires ,
Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

L I S O I S.

Et quel est-il , Seigneur ?

V A M I R.

Ah ! reconnais l'amour.

Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare ,
Qui m'a fait téméraire , & qui le rend barbare.

L I S O I S.

Ciel ! faut-il voir ainsi , par des caprices vains ,
Anéantir le fruit des plus nobles desseins ;
L'amour subjuguier tout ; ses cruelles faiblesses
Du sang qui se révolte étouffer les tendresses ;
Des frères se haïr , & naître en tous climats ,
Des passions des Grands , le malheur des États ?
Prince , de vos amours laissons-là le mystère.
Je vous plains tous les deux , mais je sers votre frère ,
Je vais le seconder ; je vais me joindre à lui ,
Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
Je vois les passions plus puissantes que moi :
Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
Je lui dois mon secours ; je vous laisse , & j'y vole.
Soyez mon prisonnier , mais sur votre parole ;
Elle me suffira.

458 *LE DUC DE FOIX,*

V A M I R.

Je vous la donne.

L I S O I S.

Et moi,

Je voudrais, de ce pas, porter la sienne au Roi ;
Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
Du sang de nos tyrans, une union si chère.
Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troisième Acte.



A C T E IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

VAMIR, AMÉLIE, ÉMAR.

A M É L I E.

QUELLE suite , grand Dieu , d'affreuses destinées !
Quel tissu de douleurs l'une à l'autre enchainées !
Un orage imprévu m'enlève à votre amour :
Un orage nous joint : & , dans le même jour ,
Quand je vous suis rendue , un autre nous sépare !
Vamir , frère adoré d'un frère trop barbare ,
Vous le voulez , Vamir ; je pars , & vous restez !

V A M I R.

Voyez par quels liens mes pas sont arrêtés.
Au pouvoir d'un rival ma parole me livre :
Je peux mourir pour vous ; & je ne peux vous suivre.

A M É L I E.

Vous l'osâtes combattre , & vous n'osez le fuir ?

V A M I R.

L'honneur est mon tyran : je lui dois obéir.
Profitez du tumulte où la ville est livrée.
La retraite , à vos pas , déjà semble assurée.
On vous attend : le ciel a calmé son courroux.
Espérez

V ij

460 *LE DUC DE FOIX,*
 A M É L I E.

Et que puis-je espérer loin de vous ?

V A M I R.

Ce n'est qu'un jour.

A M É L I E.

Ce jour est un siècle funeste.

Rendez vains mes soupçons , Ciel vengeur que j'atteste !

Seigneur , de votre sang le Maure est altéré.

Ce sang à votre frère est-il donc si sacré ?

Il aime en^efurieux ; mais il haït plus encore.

Il est votre rival , & l'allié du Maure.

Je crains

V A M I R.

Il n'oserait

A M É L I E.

Son cœur n'a point de frein.

Il vous a menacé , menace-t-il en vain ?

V A M I R.

Il tremblera bientôt : le Roi vient , & nous venge.

La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.

Allez : si vous m'aimez , dérobez-vous aux coups

Des foudres allumés grondans autour de nous ,

Au tumulte , au carnage , au désordre effroyable ,

Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable :

Mais redoutez encor mon rival furieux :

Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.

Cet amour méprisé se tourneroit en rage.

Fuyez sa violence : évitez un outrage ,

Qu'il me faudroit laver de son sang & du mien.

Seul espoir de ma vie , & mon unique bien ,

*Mettez en sûreté ce seul bien qui me reste :
Ne vous exposez pas à cet éclat funeste.
Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde : partez.*

A M É L I E.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés ?

V A M I R.

*Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
Que dis-je ? mon appui lui devient nécessaire.
Son captif aujourd'hui , demain son bienfaiteur ,
Je pourrai de son Roi lui rendre la faveur.
Protéger mon rival est la gloire où j'aspire.
Arrachez-vous , sur-tout , à son fatal empire.
Songez que , ce matin , vous quittiez ses Etats.*

A M É L I E.

*Ah ! je quittais des lieux que vous n'habitez pas.
Dans quelque asyle affreux que mon destin m'entraîne ,
Vamir , j'y porterai mon amour & ma haine.
Je vous adorerai dans le fond des déserts ,
Au milieu des combats , dans l'exil , dans les fers ,
Dans la mort que j'attends de votre seule absence.*

V A M I R.

*C'en est trop : vos douleurs ébranlent ma constance.
Vous avez trop tardé. . . . Ciel ! quel tumulte affreux !*



*S C È N E II.**AMÉLIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX,**Gardes.**LE DUC.*

*J*E l'entends ; c'est lui-même. Arrête , malheureux !
Lâche , qui me trahis , rival indigne , arrête !

V A M I R.

Il ne te trahit point , mais il t'offre sa tête ,
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur.
Va , ne perds point de tems , le ciel arme un vengeur.
Tremble , ton Roi s'approche : il vient , il va paraître ;
Tu n'as vaincu que moi : redoute encor ton maître.

LE DUC.

Il pourra te venger , mais non te secourir ;
Et ton sang . . .

A M É L I E.

Non , cruel ! c'est à moi de mourir.
J'ai tout fait ; c'est par moi que ta garde est séduite.
J'ai gagné tes soldats , j'ai préparé ma fuite.
Punis ces attentats , & ces crimes si grands ,
De sortir d'esclavage , & de fuir ses tyrans :
Mais respecte ton frère , & sa femme , & toi-même.
Il ne t'a point trahi , c'est un frère qui t'aime.
Il voulait te servir , quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis , cruel ! que de m'aimer ?
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

L E D U C.

Plus vous le défendez , plus il devient coupable.
 C'est vous qui le perdez , vous qui l'assassinez ;
 Vous , par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;
 Vous , qui , pour leur malheur , armiez des mains si chères.
 Puisse tomber , sur vous , tout le sang des deux frères !
 Vous pleurez ! mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
 Je suis prêt à mourir , & prêt à le frapper.
 Mon malheur est au comble , ainsi que ma faiblesse.
 Oui , je vous aime encor : le tems , le péril presse.
 Vous pouvez , à l'instant , parer le coup mortel.
 Voilà ma main , venez : sa grâce est à l'autel.

A M É L I E.

Moi , Seigneur !

L E D U C.

C'est assez.

A M É L I E.

Moi , que je le trahisse !

L E D U C.

Arrêtez . . . répondez . . .

A M É L I E.

Je ne puis.

L E D U C.

Qu'il périsse.

V A M I R.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats,
 Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas.
 Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
 Je mourrai triomphant des mains de ce barbare ;

V iv

464 *LE DUC DE FOIX,*

Et, si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

LE DUC.

Qu'on l'entraîne à la tour ; allez, qu'on m'obéisse.

S C È N E I I I.

LE DUC, AMÉLIE.

A M É L I E.

Vous, cruel, vous feriez cet affreux sacrifice !
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir !
Quoi ! voulez-vous ? . . .

LE DUC.

Je veux vous haïr & mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre, devant vous, tout le sang qui vous aime,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laissez-moi : votre vue augmente mon supplice.

S C È N E I V.

LE DUC, AMÉLIE, LISOIS.

A M É L I E, à Lisois.

AH ! je n'attends plus rien que de votre justice :
*Lisoi*s, contre un cruel, osez me secourir.

LE DUC.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

A M É L I E.

J'atteste ici le ciel.

L E D U C.

Eloignez de ma vue ;

Amis... délivrez-moi de l'objet qui me tue.

A M É L I E.

Va, tyran, c'en est trop : va, dans mon désespoir,

J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.

J'ai cru, malgré la rage à ce point emportée,

Qu'une femme, du moins, en serait respectée.

L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur ;

Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.

Dans ton féroce amour immole tes victimes ;

Compte, dès ce moment, ma mort parmi tes crimes ;

Mais compte encor la tienne. Un vengeur va venir ;

Par ton juste supplice il va tous nous unir.

Tombe avec tes remparts, tombe & péris sans gloire ;

Meurs, & que l'avenir prodigue à ta mémoire,

A tes feux, à ton nom, justement abhorrés,

La haine & le mépris que tu m'as inspirés.



SCÈNE V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

OUI, cruelle ennemie, & plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
Que la main de la haine, & que les mêmes coups,
Dans l'horreur du tombeau, nous réunissent tous.

(Il tombe dans un fauteuil.)

LISOIS.

Il ne se connaît plus ; il succombe à sa rage.

LE DUC.

Eh bien ! souffriras-tu ma honte & mon outrage ?

Le tems presse : veux-tu qu'un rival odieux

Enlève la perfide, & l'épouse à mes yeux ?

Tu crains de me répondre ! Attends-tu que le traître
Ait soulevé le peuple, & me livre à son Maître ?

LISOIS.

Je vois trop, en effet, que le parti du Roi

Des peuples fatigués fait chanceler la foi.

De la sédition la flamme réprimée

Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

LE DUC.

C'est Vamir qui l'allume : il nous a trahis tous.

LISOIS.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous.

La suite en est funeste , & me remplit d'alarmes.
Dans la plaine déjà les Français sont en armes ;
Et vous êtes perdu , si le peuple excité
Croit , dans la trahison , trouver sa sûreté.
Vos dangers sont accrûs.

L E D U C.

Eh bien , que faut-il faire ?

L I S O I S.

Les prévenir , dompter l'amour & la colère.
Ayons encor , mon Prince , en cette extrémité ,
Pour prendre un parti sûr , assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer ou braver la tempête.
Quoi que vous décidiez , ma main est toute prête.
Vous vouliez , ce matin , par un heureux traité ,
Appaiser , avec gloire , un Monarque irrité ;
Ne vous rebutez pas : ordonnez , & j'espère ,
Seigneur , en votre nom , cette paix salutaire.
Mais , s'il vous faut combattre , & courir au trépas ,
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

L E D U C.

Ami , dans le tombeau laisse-moi seul descendre.
Vis , pour servir ma cause , & pour venger ma cendre.
Mon destin s'accomplit , & je cours l'achever.
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver ;
Mais je la veux terrible , & , lorsque je succombe ,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

L I S O I S.

Comment ! de quelle horreur vos sens sont possédés !

L E D U C.

Il est dans cette tour , où vous seul commandez ;

V vj

Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

L I S O I S.

De qui me parlez-vous , Seigneur ? de votre frère ?

L E D U C.

Non : je parle d'un traître , & d'un lâche ennemi ,
D'un rival qui m'abhorre , & qui m'a tout ravi.

Le Maure attend de moi la tête du parjure.

L I S O I S.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

L E D U C.

Dès long-tems du perfide ils ont proscriit le sang.

L I S O I S.

Et , pour leur obéir , vous lui percez le flanc ?

L E D U C.

Non , je n'obéis point à leur haine étrangère ;
J'obéis à ma rage , & veux la satisfaire.

Que m'importent l'État & mes vains alliés ?

L I S O I S.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez ?

Et vous me chargez , moi , du soin de son supplice ?

L E D U C.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux , bien digne de pitié ,
Trahi dans mon amour , trahi dans l'amitié !
Allez ; je puis encor , dans le sort qui *me* presse ,
Trouver de vrais amis , qui tiendront leur promesse.
D'autres me serviront , & n'allégueront pas
Cette triste vertu , l'excuse des ingrats.

L I S O I S , après un long silence.

Non ; j'ai pris mon parti. Soit crime , soit justice ,
Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahisse.
Vamir est criminel : vous êtes malheureux ;
Je vous aime ; il suffit : je me rends à vos vœux.
Je vois qu'il est des tems pour les partis extrêmes ,
Que les plus saints devoirs peuvent se taire eux-mêmes.
Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi ,
Dans de pareils momens , vous éprouviez la foi ;
Et vous reconnaîtrez , au succès de mon zèle ,
Si *Lisois* vous aimait , & s'il vous fut fidèle.

L E D U C.

Je te retrouve enfin dans mon adversité.
L'univers m'abandonne , & toi seul m'es resté.
Tu ne souffriras pas que mon rival tranquille
Insulte impunément à ma rage inutile ;
Qu'un ennemi vaincu , maître de mes Etats ,
Dans les bras d'une ingrate , insulte à mon trépas.

L I S O I S.

Non : mais en vous rendant ce malheureux service ,
Prince , je vous demande un autre sacrifice.

L E D U C.

Parle.

L I S O I S.

Je ne veux pas que *le Maure* en ces lieux ,
Protecteur insolent , commande sous mes yeux :
Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger , sans être son esclave ?
Si vous voulez tomber , pourquoi prendre un appui ?
Pour mourir avec vous , ai-je besoin de lui ?

Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite :
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.
Les *Maures* , avec moi , pourraient mal s'accorder ;
Jusqu'au dernier moment , je veux seul commander.

L E D U C.

Oui , pourvu qu'*Amélie* , au désespoir réduite ,
Pleure , en larmes de sang , l'amant qui l'a séduite ;
Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
Ma douleur se repaisse à mes derniers momens ;
Tout le reste est égal ; & je te l'abandonne.
Prépare le combat ; agis , dispose , ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend :
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire ?
Périsse , ainsi que moi , ma funeste mémoire !
Périsse , avec mon nom , le souvenir fatal
D'une indigne maitresse & d'un lâche rival !

L I S O I S.

Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
Doit couvrir , s'il se peut , une fin si cruelle.
C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir :
Mais je tiendrai parole , & je vais vous servir.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE FOIX, un Officier des Gardes.

LE DUC.

○ Ciel ! me faudra-t-il , de momens en momens ,
Voir & des trahisons & des soulèvemens ?
Eh bien , de ces mutins l'audace est terrassée ?

L'OFFICIER.

Seigneur , ils vous ont vu : leur foule est dispersée.

LE DUC.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui ;
Mon malheur est parfait , tous les cœurs sont à lui.
Que fait Lisois ?

L'OFFICIER.

*Seigneur , sa prompte vigilance
A par-tout des remparts assuré la défense.*

LE DUC.

Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené ,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

L'OFFICIER.

Oui , Seigneur ; & déjà vers la tour il s'avance.

LE DUC.

*Ce bras vulgaire & sûr va remplir ma vengeance.
Sur l'incertain Lisois mon cœur a trop compté ;
Il a vu ma fureur avec tranquillité.*

On ne soulage point des douleurs qu'on méprise :
 Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
 Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux ;
 Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
 Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle :
 Ayez la même audace avec le même zèle ;
 Imitiez votre Maître, &, s'il vous faut périr,
 Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*Il reste seul.*)

*Eh bien ! c'en est donc fait : une femme perfide
 Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.
 Qui ? moi, je tremblerais des coups qu'on va porter !
 J'ai chéri la vengeance, & ne puis la goûter.
 Je frissonne : une voix gémissante & sévère
 Crie au fond de mon cœur : arrête, il est ton frère.
 Ah ! Prince infortuné, dans ta haine affermi,
 Songe à des droits plus saints : *Vamir* fut ton ami.
 O jours de notre enfance ! ô tendresses passées !
 Il fut le confident de toutes mes pensées.
 Avec quelle innocence, & quels épanchemens,
 Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentimens !
 Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
 D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes !
 Et c'est moi qui l'immole ! & cette même main,
 D'un frère que j'aimai, déchirerait le sein !
 O passion funeste ! ô douleur qui m'égare !
 Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
 Je sens combien le crime est un fardeau cruel.
 Mais, que dis-je ? *Vamir* est le seul criminel.
 Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie :
 Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie.*

*Ah ! de mon désespoir injuste & vain transport !
 Il l'aime ; est-ce un forfait qui mérite la mort ?
 Hélas ! malgré le tems , & la guerre , & l'absence ,
 Leur tranquille union croissait dans le silence.
 Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur ,
 Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
 Mais lui-même il m'attaque , il brave ma coière ;
 Il me trompe , il me haît. N'importe , il est mon frère ;
 C'est à lui seul de vivre ; on l'aime , il est heureux ;
 C'est à moi de mourir. Mais mourons généreux.
 La pitié m'ébranlait : la nature décide.
 Il en est tems encor.*

S C È N E II.

LE DUC DE FOIX, l'Officier.

LE DUC.

*PRÉVIENS un parricide ,**Ami : vole à la tour. Que tout soit suspendu :**Que mon frère*

L'OFFICIER.

Seigneur

LE DUC.

*De quoi t'alarmes-tu ?**Cours , obéis.*

L'OFFICIER.

*J'ai vu , non loin de cette porte ,**Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte ;**C'est Lisois qui l'ordonne , & je crains que le sort. . .*

LE DUC.

Qu'entends-je . . . Malheureux ! Ah ciel ! mon frère est mort !

474 *LE DUC DE FOIX,*

Il est mort , & je vis ! & la terre entr'ouverte ,
 Et la foudre en éclats , n'ont point vengé la perte !
 Ennemi de l'État , factieux , inhumain ,
 Frère dénaturé , ravisseur , assassin !
*O ciel ! autour de moi que j'ai creusé d'abîmes !
 Que l'amour m'a changé ! qu'il me coûte de crimes !*
 Le voile est déchiré : je m'étais mal connu.
 Au comble des forfaits je suis donc parvenu !
 Ah , *Vamir* ! ah , mon frère ! ah , jour de ma ruine !
 Je sens que je t'aimais , & mon bras t'assassine !
Quoi ! mon frère !

L' O F F I C I E R.

Amélie , avec empressement ,
 Veut , Seigneur , en secret , vous parler un moment.

L E D U C.

Chers amis , empêchez que la cruelle avance ;
 Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence ;
 Mais non. D'un parricide elle doit se venger ;
 Dans mon coupable sang sa main doit se plonger ;
 Qu'elle entre... Ah ! je succombe , & ne vis plus qu'à peine.

S C È N E I I I.

L E D U C , A M É L I E , T A Ï S E.

A M É L I E.

Vous l'emportez , Seigneur ; & puisque votre haine ,
 (Comment puis-je autrement appeller , en ce jour ,
 Ces affreux sentimens que vous nommez amour ?)
 Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
 Veut , ou le sang d'un frère , ou ce triste hymenée....

Mon choix est fait , Seigneur ; & je me donne à vous :
A force de forfaits , vous êtes mon époux.

Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère ;
De *vos murs* sous ses pas abaissez la barrière.

Que je ne tremble plus pour des jours si chéris :

Je trahis mon amant : je le perds à ce prix :

Je vous épargne un crime , & suis votre conquête.

Commandez , disposez , ma main est toute prête.

Sachez que cette main , que vous tyrannisez ,

Punira la faiblesse où vous me réduisez :

Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire....

Mais vous voulez ma foi , ma foi doit vous suffire.

Allons... Eh quoi ! d'où vient ce silence affecté ?

Quoi ! votre frère encor n'est point en liberté ?

L E D U C.

Mon frère ?

A M É L I E.

Dieu puissant ! dissipez mes alarmes.

Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes !

L E D U C.

Vous demandez sa vie ?

A M É L I E.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?

Vous qui m'aviez promis....

L E D U C.

Madame , il n'est plus tems.

A M É L I E.

Il n'est plus tems ! *Vamir !*

L E D U C.

Il est trop vrai , cruelle !

Oui , *l'amour a conduit cette main criminelle :*

476 *LE DUC DE FOIX,*

Lisais, pour mon malheur, a trop su m'obéir.

Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir.

Frappez : que votre main, contre moi ranimée,

Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,

Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.

Oui, j'ai tué mon frère, & l'ai tué pour vous.

Vengez sur un coupable indigne de vous plaire

Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

AMÉLIE, *se jetant entre les bras de Taïse.*

Yamir est mort ! barbare !

LE DUC.

Oui, mais c'est de ta main

Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

AMÉLIE, *soutenue par Taïse & presque évanouie.*
Il est mort !

LE DUC.

Ton reproche....

AMÉLIE.

Épargne ma misère.

Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.

Va, porte ailleurs ton crime, & ton vain repentir ;

Laisse-moi l'adorer, l'embrasser & mourir.

LE DUC.

Ton horreur est trop juste. Eh bien ! chère Amélie,

Par pitié, par vengeance, arrache-moi la vie.

Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;

Que ma main les conduise...



S C È N E I V.

LE DUC, AMÉLIE, LISOIS.

L I S O I S.

AH ! ciel, que faites-vous ?

L E D U C.

Laissez-moi me punir, & me rendre justice.

(On le défarme.)

A M É L I E, à Lisois.

Vous d'un assassinat vous êtes le complice ?

L E D U C.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir ?

L I S O I S.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir.

L E D U C.

Malheureux que je suis ! ta sévère rudesse

A cent fois de mes sens combattu la faiblesse.

Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits,

Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits ?

Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère !

L I S O I S.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,

Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain

Du soin de vous venger charger une autre main ?

L E D U C.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,

En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être ;

Mais toi, dont la sagesse, & les réflexions,

Ont calmé dans ton sein toutes les passions,

478 *LE DUC DE FOIX,*
Toi dont j'avais tant craint l'esprit ferme & rigide,
Avec tranquillité permettre un parricide!

L I S O I S.

Eh bien ! puisque la honte, avec le repentir,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
D'un si juste remords ont pénétré votre âme,
Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Le sang dont vos fureurs ont voulu vous priver;
Je peux donc m'expliquer; je peux donc vous apprendre
Que de vous-même enfin *Lisois* fait vous défendre.
Connaissez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.

(*Au Duc.*)

(*A Amélie.*)

Vous, gardez vos remords; & vous, séchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
Venez, paraissez, Prince, embrassez votre frère.

(*Le théâtre s'ouvre; Vamir paraît.*)

S C È N E V.

LE DUC, AMÉLIE, VAMIR, LISOIS.
A M É L I E.

QUI ? vous !

L E D U C.

Mon frère ?

A M É L I E.

Ah ciel !

L E D U C.

Qui l'auroit pu penser ?

V A M I R, *s'avançant du fond du théâtre.*
J'ose encor t revoir, te plaindre & t'embrasser.

L E D U C.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie

A M É L I E.

Lisais, digne héros qui me donnez la vie!...

L E D U C.

Il la donne à tous trois.

L I S O I S.

Un indigne assassin,

Sur *Vamir*, à mes yeux, avait levé la main.

J'ai frappé le barbare; &, prévenant encore

Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,

J'ai feint d'avoir versé ce sang si précieux,

Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

L E D U C.

Après ce grand exemple, & ce service insigne,

Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.

Le fardeau de mon crime est trop pèsant pour moi;

Mes yeux, couverts d'un voile & baissés devant toi,

Craignent de rencontrer, & les regards d'un frère,

Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

V A M I R.

Tous deux auprès du Roi nous voulions te servir.

Quel est donc ton dessein? Parle.

L E D U C.

De me punir;

De nous rendre à tous trois une égale justice;

D'expier devant vous, par le plus grand supplice,

Le plus grand des forfaits, où la fatalité,

L'amour & le courroux m'avaient précipité.

J'adorais Amélie, & ma flamme cruelle

Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle.

480 *LE DUC DE FOIX, &c.*

*Lis*ois fait à quel point j'adorais ses appas,
Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas.
Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
Je l'adoré encor plus. . . & mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur, *en vous rendant heureux* :
Aimez-vous ; mais, au moins, *pardonnez-moi tous deux*.

V A M I R.

Ah ! t^{on} frère à tes pieds, digne de ta clémence,
Egale tes bienfaits par sa reconnaissance.

A M É L I E.

Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux ;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de *mes douleurs souffertes*.

L E D U C.

Ah ! c'est trop me montrer mes malheurs & *mes pertes*.
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.

(*A Vamir.*)

Je suis en tout ton frère ; & mon âme attendrie
Imite votre exemple, & chérit sa patrie.
Allons apprendre au Roi pour qui vous combattez,
Mon crime, mes remords & vos félicités.
Oui, je veux égaler votre foi, votre zèle,
Au sang, à la patrie, à l'amitié fidèle ;
Et vous faire oublier, après tant de tourmens,
A force de vertus, tous mes égaremens.

Fin du troisième Tome.

Cleaned & Oiled

September 1986





